

ROBERT GASCHET

Agrégé de l'Université
Ancien boursier d'agrégation de la Faculté des Lettres de Paris

LES
PASTORALES DE LONGUS

TRADUCTION

Par M. P.-L. COURIER

Édition critique, suivie d'une Étude sur l'essai de style vieilli de Courier

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

... « C'est peut-être la seule traduction dont on ait le droit de déclarer sans flatterie qu'elle est mieux que l'original, et qu'elle le supplée avantageusement sans rien lui dérober. »

SAINTE-BEUVE (*Nouv. Lundis*, IV).

LIBRAIRIE
DE LA SOCIÉTÉ DU

RECUEIL SIREY

22, rue Soufflot, PARIS (5^e Arr.)

L. LAROSE & L. TENIN, Directeurs

1911

Thèse
Paris
1911.

LES PASTORALES DE LONGUS

ROBERT GASCHET

Agrégé de l'Université

Ancien boursier d'agrégation de la Faculté des Lettres de Paris

42372

LES

PASTORALES DE LONGUS

TRADUCTION

Par M. P.-L. COURIER

Édition critique, suivie d'une Étude sur l'essai de style vieilli de Courier

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris



... « C'est peut-être la seule traduction dont on ait le droit de déclarer sans flatterie qu'elle est mieux que l'original, et qu'elle le supplée avantageusement sans rien lui dérober. »

SAINTE-BEUVE (*Nouv. Lundis*, IV).

LIBRAIRIE

DE LA SOCIÉTÉ DU

RECUEIL SIREY

22, rue Soufflot, PARIS (5^e Arr.)

L. LAROSE & L. TENIN, Directeurs

1911



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A M. Charles DELAFOSSE

Hommage d'affection et de reconnaissance.

INTRODUCTION

Nous lisons dans le *Courrier Français* du 4 octobre 1823 :

« A MONSIEUR LE RÉDACTEUR DU *Courrier Français*.

... « Annoncez, je vous prie, ma traduction de Longus, qui s'imprime à présent, corrigée, terminée : c'est un joli ouvrage, un petit poème en prose, où il s'agit de moutons, de bergers, de gazons ; la première édition fut saisie à Florence par ordre de l'empereur Napoléon-le-Grand ; j'imprimai le grec à Rome, il fut saisi de même. Revenu à Paris, quand il n'y eut plus d'empereur, et toujours occupé de Chloé, de ses brebis, je retouchais ma version, lorsqu'on me mit en prison à Sainte-Pélagie : ce fut là que je fis ma seconde édition, la troisième va bientôt paraître chez Merlin, quai des Augustins, beau papier, impression de Didot. »

C'est en ces termes que Courier fait l'histoire des éditions de *Daphnis et Chloé*. Mais il est volontairement incomplet. Il néglige de dire que, revenu à Paris en 1812, alors qu'il y avait toujours un empereur, il publia l'année suivante une nouvelle traduction de son roman grec, qui fut imprimée chez Firmin Didot (1813).

Voici donc la liste complète des éditions publiées du vivant de Courier :

1^o Edition de Florence, imprimée chez Piatti, 1810 ; que nous désignerons par la lettre F ;

2^o Edition de Paris, chez Firmin Didot, 1813. C'est le texte A ;

3^o Edition de Paris, chez Alexandre Corréard, 1821. C'est l'édition qui fut retouchée dans la prison de Sainte-Pélagie. Pour que nul n'en ignore, l'auteur y a joint cette mention malicieuse : « Paul-Louis Courier est entré en prison à Sainte-Pélagie le 10 octobre, et en est sorti le 9 décembre 1821. » C'est le texte B ;

4^o Edition de Paris chez J.-S. Merlin, libraire, quai des Augustins, n^o 7. 1823¹. C'est le texte C.

Ces quatre éditions peuvent se diviser en deux groupes : d'une part F et A ; de l'autre B et C.

A n'est guère qu'une réimpression de F et n'apporte guère de changements essentiels à l'édition de Florence². B et C ont une parenté étroite et représentent le texte des Pastorales dans son état définitif. Cependant C, postérieur à B, est beaucoup plus correct. Il rejette définitivement certaines leçons de F, qui s'étaient glissées jusque dans B, les remplace par d'autres meilleures, et abandonne certaines particularités orthographiques désuètes, telles que nud, sçavoir, sçu, sçauroit.

Enfin, il évite les fautes matérielles dont B n'était pas exempt³.

Pour toutes ces raisons, le texte de 1823, C, le dernier qu'ait corrigé l'auteur, doit évidemment faire autorité. C'est celui-là que nous reproduisons dans la présente édition. Nous en avons conservé l'orthographe, la ponctuation, les guillemets⁴.

Au bas des pages, nous donnons : 1^o les leçons de F ; 2^o les leçons de B.

La comparaison de ces trois états du texte permettra d'embrasser d'un coup d'œil tout le chemin parcouru de 1810 à 1821 et à 1823.

Comme les divergences entre F d'une part et C de l'autre sont très nombreuses et très considérables dans les premières pages de l'ouvrage, nous avons donné au bas des pages non seulement les leçons, mais le texte intégral de F, depuis la ligne 1 jusqu'à la ligne 106.

1. Merlin a imprimé le *Daphnis et Chloé* dans la *Collection des Romans Grecs traduits en françois, avec des notes par MM. Courier, Larcher, et autres hellénistes*, Paris M.DCCCXXII. Le tome VIII a pour titre : *les Pastorales de Longus, traduction complète, par M. P.-L. Courier; nouvelle édition revue et corrigée*. Il porte la date de M.DCCC.XXV sur la première page.

2. C'est pour cela que Courier néglige de parti pris l'édition A, dont il ne parle pas dans sa note au *Rédacteur du Courrier Français*. Pourtant nous en donnerons les variantes en appendice, à titre de curiosité.

3. Les fautes proprement dites sont très peu nombreuses dans C. Au contraire, B en contient de graves, par exemple : III. 624. *pommes de coin*.

4. Fidèle à notre méthode, nous n'avons pas même corrigé les fautes manifestes, qu'elles soient du fait des éditeurs, ou qu'elles aient échappé à la vigilance de Courier; citons par exemple : IV. 14. *alongé* ; IV. 270. *agu* ; IV. 497. *pere* ; IV. 651. *mocquer*. A plus forte raison, nous avons respecté les fantaisies orthographiques voulues par l'auteur comme IV. 514. *rustauts* ; 602. *brief* ; 712. *fallots*. Il est à remarquer que la plupart de ces irrégularités se trouvent dans le livre IV.

Remarques sur l'orthographe de l'édition de 1823, C.

Dans les ouvrages de Courier publiés du vivant de l'auteur, et dont il a lui-même surveillé l'impression, comme le *Simple Discours* ou le *Procès de Paul-Louis Courier*¹, tous les imparfaits sont en *ais*, *ait*, *aient*. Ainsi l'orthographe moderne est partout suivie. Au contraire, dans son édition des *Pastorales* de Longus, publiée en 1823², la dernière qu'il ait revue et corrigée, Courier a bien soin de conserver, à la façon d'Amyot, les imparfaits en *ois* : j'aimois, mon cœur palpitoit, mon corps tressailloit ; je pleurois, je criois, ainsi que les conditionnels : je ferois, il diroit, les infinitifs en *oître* : connoître, paroître, et les formes en *ois*, au présent de ces verbes : je connois. Ajoutons-y des substantifs comme harnois, l'adjectif roide.

Il va sans dire que nous avons respecté ces formes. Nous avons également conservé toutes les autres particularités orthographiques de cette édition définitive : *ame* et *grace*, sans accent circonflexe à la façon du xvi^e siècle, *par-tout*, *sur-tout*, *long-temps*, *pource* que, la façon archaïque d'orthographier certains substantifs comme *baye* (pour *baie*), *bled*, *desir*, *hyver*, et certains verbes tels que *abymer*, *resonner* (écrit sans accent aigu malgré l'analogie de *répondre*), *querir* ; *nonguères*, en un seul mot par analogie avec *naguères*.

Mais nous respectons, dans notre texte, les contradictions de Courier : *hiver* (III. 190 et 193) au lieu de *hyver*, *âme* pour *ame*, etc.

Remarques sur l'orthographe de l'édition de 1810, F.

Si l'on reconnaît dans C des principes orthographiques assez arrêtés, en revanche, F offre l'image d'un véritable désordre : toutes les contradictions s'y rencontrent, sans parler des mots estropiés par les éditeurs florentins³, sans doute peu familiarisés

1. Ces ouvrages ont été publiés par Courier en 1821.

2. Il va sans dire que les éditions antérieures F, A, B n'échappaient pas davantage à cette règle.

3. Voir l'histoire de la publication de *Daphnis et Chloé* à Florence, dans notre Etude sur la *Jeunesse de Paul-Louis Courier*.

avec la langue française archaïque. On trouvera au bas des pages de la présente édition ces étranges leçons.

Pourtant, en vue d'alléger nos notes critiques, et afin d'éviter de fastidieuses redites, il est quatre formes, revenant sans cesse dans l'édition de Florence, que nous avons décidé d'éliminer de notre apparat ; ce sont :

1^o Toutes les formes du verbe *sçavoir*, écrites uniformément avec un *ç* après l'*s*, ainsi que le substantif : le *sçavoir* ;

2^o L'infinitif et le participe passé du verbe *ouïr*, formes qui sont invariablement dans F *ouïr* et *oui* (sans tréma) ;

3^o L'adjectif *nud* ;

4^o La préposition *a* écrite presque partout sans accent grave, sauf dans les locutions adverbiales comme *petit à petit*, *tout à fait*.

La confusion orthographique de l'édition F se trouve d'ailleurs aggravée, vers la fin de l'ouvrage, pour la raison suivante. Arrivé aux deux tiers du livre IV ¹, Courier, pressé d'en finir, s'est contenté de copier Amyot avec son orthographe, en ne faisant plus guère que des changements insignifiants ², et, chose étrange, en vieillissant encore l'orthographe dans certains mots ³.

1. A partir de ces mots : « Or Gnathon qui estoit caché dedans la chapelle du verger. »

2. Par exemple, Lampis au lieu de Lapes.

3. Courier paraît même s'être contenté de faire copier par son éditeur de Florence, Piatti, un texte d'Amyot auquel il aurait fait subir quelques légères retouches. De là viendrait la différence de l'orthographe dans cette dernière partie.

LES PASTORALES DE LONGUS

LIVRE PREMIER

En l'île de Lesbos, chassant dans un bois consacré aux Nymphes, je vis la plus belle chose que j'aie vue en ma vie, une image peinte, une histoire d'amour. Le parc, de soi-même, étoit beau ; fleurs n'y manquoient, arbres épais, fraîche fontaine qui nourrissoit et les 5 arbres et les fleurs ; mais la peinture, plus plaisante encore que tout le reste, étoit d'un sujet amoureux et de merveilleux artifice ; tellement que plusieurs, même étrangers, qui en avoient ouï parler, venoient là dévots aux Nymphes, et curieux de voir cette peinture. Femmes s'y voyoient accouchant, autres enveloppant de langes 10 des enfants, de petits poupards exposés à la merci de fortune, bêtes qui les nourrissoient, pâtres qui les enlevoient, jeunes gens unis par amour, des pirates en mer, des ennemis à terre qui

F Etant à la chasse en l'isle de Metelin, dedans le parc qui est sacré aux Nymphes, j'y vis une des plus belles choses que je sçache jamais avoir vues ; c'étoit une peinture d'une histoire d'amour. Le parc de soi étoit bien beau, aussi planté de force arbres, semé de fleurs et arrosé d'une fraîche fontaine qui nourrissoit et les arbres et les fleurs. Mais la peinture étoit encore plus plaisante que tout le reste, tant pour la nouveauté du sujet, dont l'aventure étoit merveilleuse, que pour l'artifice et excellence de la peinture amoureuse ; tellement que plusieurs, même étrangers, qui en avoient ouï parler, venoient là, dévots aux Nymphes et curieux de voir cette peinture. On y voyoit des femmes qui accouchoient ; d'autres auprès d'elles qui enveloppoient de langes leurs enfants ; de petits poupards en maillot exposés à la merci de fortune ; des bêtes qui les nourrissoient ; des pasteurs qui les enlevoient ; de jeunes gens unis par amour et qui faisoient serment d'aimer ; des corsaires qui écumoient les côtes de la mer ; des ennemis qui

B 1. chassant en un bois,

- couroient le pays, avec bien d'autres choses, et toutes amoureuses, lesquelles je regardai en si grand plaisir et les trouvai si belles, 15 qu'il me prit envie de les coucher par écrit. Si cherchai quelqu'un qui me les donnât à entendre par le menu ; et ayant le tout entendu, en composai ces quatre livres, que je dédie comme une offrande à Amour, aux Nymphes et à Pan, espérant que le conte en sera agréable à plusieurs manières de gens ; pour ce qu'il peut servir à 20 guérir le malade, consoler le dolent, remettre en mémoire de ses amours celui qui autrefois aura été amoureux, et instruire celui qui ne l'aura encore point été. Car jamais ne fut ni ne sera qui se puisse tenir d'aimer, tant qu'il y aura beauté au monde, et que les yeux regarderont. Nous-mêmes, veuille le Dieu que sages puissions ici 25 parler des autres !

Mitylène est ville de Lesbos, belle et grande, coupée de canaux par l'eau de la mer qui flue dedans et tout à l'entour, ornée de ponts de pierre blanche et polie ; à voir, vous diriez non une ville, mais comme un amas de petites îles. Environ huit ou neuf lieues loin 30 de cette ville de Mitylène, un riche homme avoit une terre : plus bel héritage n'étoit en toute la contrée ; bois remplis de gibier, coteaux revêtus de vignes, champs à porter froment, pâturages pour le bétail, et le tout au long de la marine, où le flot lavoit une plage étendue de sable fin.

F couroient le pays ; avec bien d'autres choses, et toutes amoureuses, lesquelles je regardai en si grand plaisir, et les trouvai si belles, qu'il me prit envie de les coucher par écrit. Si cherchai quelqu'un qui me les donnât à entendre par le menu. Et ayant le tout particulièrement entendu, en composai quatre livres, que maintenant je dédie comme une offrande à Amour, aux Nymphes et à Pan, espérant que le conte en sera agréable à plusieurs manières de gens ; pource qu'il pourra servir à guérir le malade, consoler le dolent, remettra en mémoire de ses amours celui qui aura autrefois été amoureux, et instruira celui qui ne l'aura encore point été. Car jamais ne fut ni ne sera qui se puisse tenir d'aimer, tant qu'il y aura beauté au monde et que les yeux auront puissance de regarder. Mais dieu veuille qu'en décrivant les amours des autres, je n'en sois moi même travaillé.

Mitylène est ville de Lesbos, belle et grande, coupée de canaux ; car l'eau de la mer flue dedans et tout à l'entour ; ornée de ponts de pierre blanche et polie ; vous diriez à la voir non une ville mais une isle. Environ huit ou neuf lieues loin de cette ville de Mitylène, un homme riche avoit une terre ; plus bel héritage n'étoit en toute la contrée ; bois remplis de gibier, coteaux revêtus de vignes, champs à porter froment, pâturages pour le bétail, et le tout au long de la marine, où le flot lavoit une plage étendue de sable fin.

B 23. au monde et puissance de regarder ; veuille le Dieu qu'exempts de passions, nous décrivions celles des autres ! — 27. et tout à l'entour, *manque dans B.*

35 En cette terre un chevrier nommé Lamon, gardant son troupeau, trouva un petit enfant qu'une de ses chèvres allaitait, et voici la manière comment. Il y avoit un hallier fort épais de ronces et d'épines, tout couvert par-dessus de lierre, et au-dessous, la terre feutrée d'herbe menue et délicate, sur laquelle étoit le petit enfant
 40 gisant. Là s'en couroit cette chèvre, de sorte que bien souvent on ne savoit ce qu'elle devenoit, et abandonnant son chevreau, se tenoit auprès de l'enfant. Pitié vint à Lamon du chevreau délaissé. Un jour il prend garde par où elle alloit ; sur le chaud du midi, la suivant à la trace, il voit comme elle entroit sous le hallier douce-
 45 ment et passoit ses pattes tout beau par-dessus l'enfant, peur de lui faire mal ; et l'enfant prenoit à belles mains son pis comme si c'eût été mamelle de nourrice. Surpris, ainsi qu'on peut penser, il approche, et trouve que c'étoit un petit garçon, beau, bien fait, et en plus riche maillot que convenir ne sembloit à tel abandon ; car il
 50 étoit enveloppé d'un mantelet de pourpre avec une agrafe d'or, près de lui avoit un petit couteau à manche d'ivoire.

Si fut entre deux d'emporter ces enseignes de reconnoissance, sans autrement se soucier de l'enfant ; puis ayant honte de ne se montrer du moins aussi humain que sa chèvre, quand la nuit fut
 55 venue il prend tout, et les joyaux, et l'enfant, et la chèvre qu'il conduisit à sa femme Myrtale, laquelle, ébahie, s'écria si à cette

F En cette terre un chevrier nommé Lamon, gardant son troupeau, trouva un petit enfant qu'une de ses chèvres allaitait ; et voici la manière comment. Il y avoit un hallier fort épais de ronces et d'épines, couvert tout par-dessus de lierre, et au dessous la terre feutrée d'herbe menue et délicate, sur laquelle étoit le petit enfant gisant. Là s'en couroit cette chèvre, de sorte que bien souvent on ne sçavoit ce qu'elle devenoit, et abandonnant son chevreau, se tenoit auprès de l'enfant. Pitié prit à Lamon du chevreau délaissé. Un jour il regarde par où elle alloit, et sur la chaleur de midi, la suivant à la trace, il la voit qui entroit sous le hallier doucement et passoit ses pattes tout beau par-dessus l'enfant, peur de lui faire mal ; et l'enfant prenoit à belles mains son pis comme si c'eut été mammelle de nourrice. Surpris, ainsi qu'on peut penser, il approche et trouve que c'étoit un petit garçon, beau, bien fait, et en plus riche maillot que convenir ne sembloit à tel abandon ; car il étoit enveloppé d'un mantelet de pourpre avec une agraffe d'or, et près de lui un petit couteau à manche d'ivoire.

Si pensa d'abord d'emporter ces enseignes de reconnoissance, sans autrement se soucier de l'enfant ; puis ayant honte de ne se montrer du moins aussi humain que sa chèvre, quand la nuit fut venue, il prit tout, et les joyaux, et l'enfant et la chèvre qu'il conduisit à sa femme Myrtale. Elle

B 43. la suivant à la trace sur le chaud du midi. — 44. doucement *manque*.

heure les chèvres faisoient de petits garçons ? et Lamon lui conta tout, comme il l'avoit trouvé gisant et la chèvre le nourrissant, et comment il avoit eu honte de le laisser périr. Elle fut bien d'avis
 60 que vraiment il ne l'avoit pas dû faire ; et tous deux d'accord de l'élever, ils serrèrent ce qui s'étoit trouvé quant et lui, disant partout qu'il est à eux, et afin que le nom même sentit mieux son pasteur, l'appelèrent Daphnis.

A quelques deux ans de là, un berger des environs, qui avoit
 65 nom Dryas, vit une toute pareille chose et trouva semblable aventure. Un antre étoit en ce canton, qu'on appelloit l'antre des Nymphes, grande et grosse roche creuse par le dedans, toute ronde par le dehors, et dedans y avoit les figures des Nymphes, taillées de pierre, les pieds sans chaussure, les bras nus jusques aux épaules,
 70 les cheveux épars autour du col, ceintes sur les reins, toutes ayant le visage riant et la contenance telle comme si elles eussent ballé ensemble. Du milieu de la roche et du plus creux de l'antre sourdoit une fontaine, dont l'eau, qui s'épandoit en forme de bassin, nourrissoit là au devant une herbe fraîche et touffue, et s'écou-
 75 loit à travers le beau pré verdoyant. On voyoit attachées au roc force seilles à traire le lait, force flûtes et chalumeaux, offrandes des anciens pasteurs.

En cette caverne une brebis, qui naguères avoit agnelé, alloit si

F toute ébahie s'écria si à cette heure les chèvres faisoient de petits garçons ? et Lamon lui conta tout, comment il l'avoit trouvé, comment la chèvre le nourrissoit, et comment il avoit eu honte de le laisser périr. Myrtale fut bien d'avis qu'il ne l'avoit pas dû faire ; et ainsi tous deux étant d'accord de l'élever, ils serrèrent ce qui s'étoit trouvé quand et lui, dirent partout qu'il est à eux, et afin que le nom même sentit mieux son pasteur, l'appellèrent Daphnis.

A quelques deux ans delà, un berger des environs qui avoit nom Dryas vit une toute pareille chose et trouva semblable aventure. Un antre étoit en ce canton là, qu'on appelloit l'antre des Nymphes, grande et grosse roche creuse par le dedans, toute ronde par le dehors, et dedans y avoit les figures des Nymphes, taillées d'une seule pierre, les pieds sans chaussure, les bras nus jusques aux épaules, les cheveux épars autour du col, ceintes sur les reins, toutes ayant le visage riant et la contenance telle comme si elles eussent ballé ensemble. Du milieu de la roche et du plus creux de l'antre sourdoit une fontaine, dont l'eau qui s'épandoit en forme de bassin, nourrissoit là devant une herbe fraîche et touffue, et s'écouloit à travers le beau pré verdoyant. On voyoit attachées au roc force sébiles à traire le lait, force flûtes et chalumeaux, offrandes des anciens pasteurs.

En cette caverne des Nymphes, une brebis ayant naguères agnelé, alloit

B 69. nuds ;

souvent, que le berger la crut perdue plus d'une fois. La voulant
 80 châtier, afin qu'elle demeurât au troupeau, comme devant, à paître
 avec les autres, il coupe un scion de franc osier, dont il fit un col-
 let en manière de lacs courant, et s'en venoit pour l'attraper au
 creux du rocher. Mais quand il y fut, il trouva autre chose : il voit
 la brebis donner son pis à un enfant, avec amour et douceur telles
 85 que mère autrement n'eût su faire ; et l'enfant, de sa petite bouche
 belle et nette, pource que la brebis lui léchoit le visage après
 qu'étoit saoul de tetter, prenoit sans un seul cri puis l'un puis
 l'autre bout du pis, de grand appétit. Cet enfant étoit une fille, et
 avec elle aussi, pour marques à la pouvoir un jour connoître, on
 90 avoit laissé une coiffe de réseau d'or, des patins dorés et des chaus-
 settes brodées d'or.

Dryas estimant cette rencontre venir expressément des Dieux,
 et instruit à la pitié par l'exemple de sa brebis, enlève l'enfant
 dans ses bras, met les bijoux dans son bissac, non sans faire prière
 95 aux Nymphes qu'à bonne heure pût-il élever leur pauvre petite
 suppliante ; puis, quand vint l'heure de remener son troupeau au
 tect, retournant au lieu de sa demeure champêtre, conte à sa
 femme ce qu'il avoit vu, lui montre ce qu'il avoit trouvé, disant
 qu'elle ne feroit que bien si elle vouloit de là en avant tenir cet

F et venoit si souvent que le berger même cuida plus d'une fois qu'elle se fût
 perdue, et à cette cause la voulant châtier, afin qu'elle demeurât par après
 au troupeau paissant avec les autres, il coupa un scion d'osier dont il fit un
 collet en manière de lacs courant, et s'approchoit pour attrapper sa brebis
 dans la caverne ; mais quand il y fut, il trouva autre chose qu'il n'avoit
 pensé ; car il vit la brebis qui donnoit son pis à teter à un petit enfant
 aussi gentilement et doucement qu'eût sçu faire sa propre mère ; et l'en-
 fant sans jeter un seul cri, prenoit de grand appétit puis l'un, puis l'autre
 bout du pis de la brebis, avec sa petite bouche qui étoit belle et nette, pour
 ce que la brebis lui léchoit le visage après qu'étoit saoul de teter. Cet enfant
 étoit une fille ; et avec elle aussi on avoit mis pour marques à la pouvoir
 un jour connoître, une coiffe de réseau d'or, des patins dorés et des chaus-
 settes brodées d'or.

Dryas estimant cette rencontre un effet du vouloir des Dieux, et instruit
 à la pitié par l'exemple de sa chèvre, enleva l'enfant dans ses bras, mit
 les bijoux dans son bissac, et fit prières aux Nymphes qu'à bonne heure
 pût il élever et nourrir la pauvre petite, qui avoit été ainsi mise suppliante
 à leurs pieds ; puis, quand vint l'heure de remener son troupeau au tect,
 retournant au lieu de sa demeure champêtre, conta à sa femme ce qu'il
 avoit vu, lui montra ce qu'il avoit trouvé, disant qu'elle ne feroit que bien

B 85. sçu. — 90. coiffe.

100 enfant pour sa fille, et comme sienne la nourrir, sans rien dire de telle aventure. Napé, c'étoit le nom de la bergère, Napé, de ce moment, fut mère à la petite créature et tant l'aima qu'elle paroissoit proprement jalouse de surpasser en cela sa brebis, qui toujours l'allaitoit de son pis : et pour mieux faire croire
105 qu'elle fût sienne, lui donna aussi un nom pastoral, la nommant Chloé.

Ces deux enfants en peu de temps devinrent grands, et d'une beauté qui sembloit autre que rustique. Et sur le point que l'un fut parvenu à l'âge de quinze ans, et l'autre de deux moins, Lamon
110 et Dryas en une même nuit songèrent tous deux un tel songe. Il leur fut avis que les Nymphes, celles-là mêmes de l'ancre où étoit cette fontaine, et où Dryas avoit trouvé la petite fille, livroient Daphnis et Chloé aux mains d'un jeune garçonnet fort vif et beau à merveille, qui avoit des ailes aux épaules, portoit un petit arc et de
115 petites flèches, et les ayant touchés tous deux d'une même flèche, commandoit à l'un paître de là en avant les chèvres, et à l'autre les brebis. Telle vision aux bons pasteurs présageant le sort à venir de leurs nourrissons, bien leur fâchoit qu'ils fussent aussi destinés à garder les bêtes. Car jusque là ils avoient cru que les marques
120 trouvées quant et eux leur promettoient meilleure fortune, et aussi les avoient élevés plus délicatement qu'on ne fait les enfants des bergers, leur faisant apprendre les lettres, et tout le bien et honneur qui se pouvoit en un lieu champêtre ; si résolurent toutefois d'obéir aux Dieux touchant l'état de ceux qui par leur providence avoient
125 été sauvés, et, après avoir communiqué leurs songes ensemble, et sacrifié en la caverne à ce jeune garçonnet qui avoit des ailes aux

F si elle vouloit delà en avant tenir cet enfant pour sa fille, et comme sienne la nourrir, sans rien dire de telle aventure. Napé, c'étoit le nom de la bergère, devint aussitôt mère d'affection, et tant mettoit de sollicitude à élever la petite créature, qu'elle sembloit rivaliser de soins et d'amour avec la brebis, qui toujours l'allaitoit de son pis ; et pour mieux faire croire qu'elle fût sienne, lui donna aussi un nom pastoral, la nommant Chloé.

109. Lamon et Myrtale. — 114. et portoit. — 114. avec de petites flèches, lequel commandoit à l'un paître de là en avant les chèvres, et à l'autre les brebis. — 117. Tous deux ayant eu cette vision au sujet de leurs nourrissons, bien leur fâchoit. — 120. quand et eux. — 121. les avoient nourris. — 122. et leur avoient fait apprendre les lettres. — 123. toutefois ils délibérèrent d'obéir.

B 117. vision à ces pasteurs. — 121. nourris. — 122. bergers, et leur avoient fait apprendre. — 123. champêtre ; toutefois ils délibérèrent d'obéir. —

épaules (car ils n'en eussent su dire le nom), les envoyèrent aux champs, leur enseignant toutes choses que bergers doivent sçavoir¹, comment il faut faire paître les bêtes avant midi, et comment après
 130 que le chaud est passé ; à quelle heure convient les mener boire, à quelle heure les ramener au tect ; à quoi il est besoin user de la houlette, à quoi de la voix seulement. Eux prirent cette charge avec autant de joie comme si c'eût été quelque grande seigneurie, et aimoient leurs chèvres et brebis trop plus affectueusement que
 135 n'est la coutume des bergers, pour ce² qu'elle se sentoit tenue de la vie à une brebis, et lui de sa part se souvenoit qu'une chèvre l'avoit nourri.

Or étoit-il lors environ le commencement du printemps, que toutes fleurs sont en vigueur, celles des bois, celles des prés, et
 140 celles des montagnes. Aussi jà commençoit à s'ouïr par les champs bourdonnement d'abeilles, gazouillement d'oiseaux, bêlement d'agneaux nouveaux nés. Les troupeaux bondissoient sur les collines, les mouches à miel murmuroient par les prairies, les oiseaux faisoient résonner les buissons de leur chant. Toutes choses adonc
 145 faisant bien leur devoir de s'égayer à la saison nouvelle, eux aussi tendres, jeunes d'âge, se mirent à imiter ce qu'ils entendoient et voyoient. Car entendant chanter les oiseaux, ils chantoient ; voyant bondir les agneaux ils sautoient à l'envi ; et, comme les abeilles, alloient cueillant des fleurs, dont ils jetoient les unes dans leur
 150 sein, et des autres arrangeoient des chapelets pour les Nymphes ; et toujours se tenoient ensemble, toute besogne faisoient en commun, paissant leurs troupeaux l'un près de l'autre. Souventefois Daphnis alloit faire revenir les brebis de Chloé, qui s'étoient un peu loin écartées du troupeau ; souvent Chloé retenoit les chèvres
 155 trop hardies voulant monter au plus haut des rochers droits et coupés ; quelquefois l'un tout seul gardoit les deux troupeaux, pendant le temps que l'autre vaquoit à quelque jeu. Leurs jeux étoient jeux de bergers et d'enfants. Elle, s'en allant dès le matin cueillir quelque part du menu jonc, en faisoit une cage à cigale, et cepen-

F 135. elle parce qu'elle se sentoit. — 136. et lui parce qu'il se souvenoit. — 144. toutes choses ainsi. — 145. eux, dans cette tendre jeunesse, se mirent. — 156. couppus. — 157. vacquoit.

B 127. sçu. — 128. sçavoir. — 135. elle parce qu'elle se sentoit. — 136. et lui parce qu'il se souvenoit. — 157. vacquoit.

1. Ecrit par inadvertance dans C, au lieu de *savoir*.

2. L'édition Paulin (1834) donne par erreur : pour ça qu'elle.

160 dant ne se soucioit aucunement de son troupeau ; lui d'autre côté
 ayant coupé des roseaux, en pèrtaisoit les jointures, puis les col-
 loit ensemble avec de la cire molle, et s'apprenoit à en jouer bien
 souvent jusques à la nuit. Quelquefois ils partageoient ensemble
 leur lait ou leur vin, et de tous vivres qu'ils avoient portés du logis
 165 se faisoient part l'un à l'autre. Bref, on eût plutôt vu les brebis dis-
 persées paissant chacune à part, que l'un de l'autre séparés Daphnis
 et Chloé.

Or, parmi tels jeux enfantins, Amour leur voulut donner du
 souci. En ces quartiers y avoit une louve, laquelle ayant naguères
 170 louveté, ravissoit des autres troupeaux de la proie à foison, dont
 elle nourrissoit ses louveteaux ; et pour ce, gens assemblés des
 villages d'alentour faisoient la nuit des fosses d'une brasse de lar-
 geur et quatre de profondeur, et la terre qu'ils entiroient, non toute,
 mais la plupart, l'épandoient au loin ; puis étendant sur l'ouver-
 175 ture des verges longues et grêles, les couvroient en semant par-
 dessus le demeurant de la terre, afin que la place parût toute plaine
 et unie comme devant ; en sorte que s'il n'eût passé par-dessus qu'un
 lièvre en courant, il eût rompu les verges, qui étoient, par manière
 de dire, plus faibles que brins de paille, et lors eût-on bien vu que
 180 ce n'étoit point terre ferme, mais une feinte seulement. Ayant fait
 plusieurs telles fosses en la montagne et en la plaine, ils ne purent
 prendre la louve, car elle sentit l'embûche ; mais furent cause que
 plusieurs chèvres et brebis périrent, et presque Daphnis lui même
 par tel inconvénient.

185 Deux boucs s'échauffèrent de jalousie à cosser l'un contre l'autre,
 et si rudement se heurtèrent que la corne de l'un fut rompue ; de
 quoi sentant grande douleur celui qui étoit écorné, se mit en bra-
 mant à fuir, et le victorieux à le poursuivre, sans le vouloir laisser
 en paix. Daphnis fut marri de voir ce bouc mutilé de sa corne ;
 190 et, se courrouçant à l'autre, qui encore n'étoit content de l'avoir
 ainsi laidement accoutré, si prend en son poing sa houlette et s'en
 court après ce poursuivant. De cette façon le bouc fuyant les
 coups, et lui le poursuivant en courroux, guères ne regardoient
 devant eux ; et tous deux tombèrent dans un de ces pièges, le
 195 bouc le premier et Daphnis après, ce qui l'engarda de se faire mal,
 pour ce que le bouc soutint sa chute. Or au fond de cette fosse,

F 164. porté. — 165. plustôt. — 170. proye. — 196. pource que. — 196. au
 fonds.

B 170. proye.

il attendoit si quelqu'un viendroit point l'en retirer et pleuroit. Chloé ayant de loin vu son accident, accourt, et voyant qu'il étoit en vie, s'en va vite appeler au secours un bouvier de là auprès. Le
 200 bouvier vint : il eût bien voulu avoir une corde à lui tendre, mais ils n'en purent trouver brin.

Par quoi Chloé déliant le cordon qui entouroit ses cheveux, le donne au bouvier, lequel en dévale un bout à Daphnis, et tenant l'autre avec Chloé, tant firent-ils eux deux en tirant de dessus le
 205 bord de la fosse, et lui en s'aidant et grimpant du mieux qu'il pouvoit, que finalement ils le mirent hors du piège. Puis retirant par le même moyen le bouc, dont les cornes en tombant s'étoient rompues toutes deux (tant le vaincu avoit été bien et promptement vengé), ils en firent don au bouvier pour sa récompense, et entre
 210 eux convinrent de dire au logis, si on le demandoit, que le loup l'avoit emporté.

Revenus ensuite à leurs troupeaux, les ayant trouvés qui paissoient tranquillement et en bon ordre, chèvres et brebis, ils s'assirent au pied d'un chêne, et regardèrent si Daphnis étoit point
 215 quelque part blessé. Il n'y avoit en tout son corps trace de sang ni mal quelconque, mais bien de la terre et de la boue parmi ses cheveux et sur lui. Si délibéra de se laver, afin que Lamon et Myrtale ne s'aperçussent de rien. Venant donc avec Chloé à la caverne des Nymphes, il lui donna sa panetière et son sayon à
 220 garder ¹, et se mit au bord de la fontaine à laver ses cheveux et son corps.

Ses cheveux étoient noirs comme ébène, tombant sur son col bruni par le hâle : on eût dit que c'étoit leur ombre qui en obscurcissoit la teinte. Chloé le regardoit, et lors elle s'avisa que Daphnis
 225 étoit beau ; et comme elle ne l'avoit point jusque-là trouvé beau, elle s'imagina que le bain lui donnoit cette beauté. Elle lui lava le

F 199. delà. — 202. parquoi. — 202. qui lui servoit de ceinture. — 207. par même moyen. — 209. pour sa récompense *manque*. — 209. et convinrent entre eux que si on le demandoit à la maison, ils diroient que. — 214. d'un grand chêne. — 214. s'il n'étoit point quelque part blessé de sa chute. — 217. Si résolut de s'aller laver. — 218. ne s'aperçussent.

B 199. vite. — 207. par même moyen. — 214. d'un grand chêne. — 214. s'il n'étoit point quelque part blessé de sa chute. — 217. si résolut de s'aller laver.

1. Ici commence la lacune du texte traduit par Amyot. Le premier mot du supplément découvert par Courier est φυλάττειν : garder.

dos et les épaules, et en le lavant sa peau lui sembla si fine et si douce, que plus d'une fois, sans qu'il en vît rien, elle se toucha elle-même, doutant à part soi qui des deux avoit le corps plus délicat. Comme il se faisoit tard pour lors, étant déjà le soleil bien bas, ils ramenèrent leurs bêtes aux étables, et de là en avant Chloé n'eut plus autre chose en l'idée que de revoir Daphnis se baigner. Quand ils furent le lendemain de retour au pâturage, Daphnis, assis sous le chêne à son ordinaire, jouoit de la flûte et regardoit ses chèvres couchées, qui sembloient prendre plaisir à si douce mélodie. Chloé pareillement assise auprès de lui, voyoit paître ses brebis ; mais plus souvent elle avoit les yeux sur Daphnis jouant de la flûte, et alors aussi elle le trouvoit beau ; et pensant que ce fût la musique qui le faisoit paroître ainsi, elle prenoit la flûte après lui pour voir d'être belle comme lui. Enfin, elle voulut qu'il se baignât encore, et pendant qu'il se baignoit elle le voyoit tout nu, et le voyant elle ne se pouvoit tenir de le toucher ; puis le soir, retournant au logis, elle pensoit à Daphnis nu, et ce penser là étoit commencement d'amour. Bientôt elle n'eut plus souci ni souvenir de rien que de Daphnis, et de rien ne parloit que de lui. Ce qu'elle éprouvoit, elle n'eût su dire ce que c'étoit, simple fille nourrie aux champs, et n'ayant ouï en sa vie le nom seulement d'amour. Son ame étoit oppressée ; malgré elle bien souvent ses yeux s'emplissoient de larmes. Elle passoit les jours sans prendre de nourriture, les nuits sans trouver de sommeil : elle rioit et puis pleuroit ; elle s'endormoit et aussitôt se réveillait en sursaut ; elle pâlissoit et au même instant son visage se coloroit de feu. La génisse piquée du taon n'est point si follement agitée. De fois à autre elle tomboit en une sorte de rêverie, et toute seulette discouroit ainsi : « A cette

255 « heure je suis malade, et ne sais quel est mon mal. Je souffre, et
 « n'ai point de blessure. Je m'afflige, et si n'ai perdu pas une de
 « mes brebis. Je brûle, assise sous une ombre si épaisse. Combien
 « de fois les ronces m'ont égratignée ! et je ne pleurois pas. Combien
 « d'abeilles m'ont piquée de leur aiguillon ! et j'en étois bientôt

260 « guérie. Il faut donc dire que ce qui m'atteint au cœur cette fois
 « est plus poignant que tout cela. De vrai Daphnis est beau, mais
 « il ne l'est pas seul Ses joues sont vermeilles, aussi sont les
 « fleurs ; il chante, aussi font les oiseaux ; pourtant quand j'ai vu
 « les fleurs ou entendu les oiseaux, je n'y pense plus après. Ah !

F 241. nud. — 243. id.

B 241. nud. - 243. nud. — 246. scu.

265 « que ne suis-je sa flûte, pour toucher ses lèvres ! Que ne suis-je
 « son petit chevreau, pour qu'il me prenne dans ses bras ! O
 « méchante fontaine qui l'as rendu si beau, ne peux-tu m'embellir
 « aussi ? O Nymphes ! vous me laissez mourir moi que vous avez vue
 « naître et vivre ici parmi vous ! Qui après moi vous fera des guir-
 270 « landes et des bouquets, et qui aura soin de mes pauvres agneaux,
 « et de toi aussi, ma jolie cigale, que j'ai eu tant de peine à prendre ?
 « Hélas ! que te sert maintenant de chanter au chaud du midi ? Ta
 « voix ne peut plus m'endormir sous les voûtes de ces antres ;
 « Daphnis m'a ravi le sommeil. » Ainsi disoit et soupiroit la
 275 dolente jouvencelle, cherchant en soi-même que c'étoit d'amour,
 dont elle sentoit les feux, et si n'en pouvoit trouver le nom.

Mais Dorcon, ce bouvier qui avoit retiré de la fosse Daphnis et
 le bouc, jeune gars à qui le premier poil commençoit à poindre,
 étant jà dès cette rencontre féru de l'amour de Chloé, se passion-
 280 noit de jour en jour plus vivement pour elle, et tenant peu de
 compte de Daphnis qui lui sembloit un enfant, fit dessein de tout
 tenter, ou par présents, ou par ruse, ou à l'aventure par force, pour
 avoir contentement, instruit qu'il étoit, lui, du nom et aussi des
 œuvres d'amour. Ses présents furent d'abord, à Daphnis une belle
 285 flûte ayant ses cannes unies avec du laiton au lieu de cire, à la
 fillette une peau de faon toute marquetée de taches blanches, pour
 s'en couvrir les épaules. Puis croyant par de tels dons s'être fait
 ami de l'un et de l'autre, bientôt il négligea Daphnis ; mais à Chloé
 chaque jour il apportoit quelque chose. C'étoient tantôt fromages
 290 gras, tantôt fruits en maturité, tantôt chapelets de fleurs nouvelles,
 ou bien des oiseaux qu'il prenoit au nid : même une fois il lui donna
 un gobelet doré sur les bords, et une autre fois un petit veau qu'il
 lui porta de la montagne. Elle, simple et sans défiance, ignorant
 que tous ces dons fussent amorce amoureuse, les prenoit bien
 295 volontiers, et en montroit grand plaisir ; mais son plaisir étoit
 moins d'avoir que donner à Daphnis.

Et un jour Daphnis (car si falloit-il qu'il connût aussi la détresse
 d'amour) prit querelle avec Dorcon. Ils contestoient de leur beauté,
 devant Chloé, qui les jugea, et un baiser de Chloé fut le prix destiné
 300 au vainqueur ; là où Dorcon le premier parla : « Moi, dit-il, je suis

F 268. Vu. — 270. et qui élèvera mes pauvres agneaux ? Qui aura soin de
 toi... — 275. ce que c'étoit qu'amour. — 279. jà de. — 296. moins *manque*.

B 268. vu. — 296. moins *manque*.

« plus grand que lui. Je garde les bœufs, lui les chèvres ; or autant
 « les bœufs valent mieux que les chèvres, d'autant vaut mieux le
 « bouvier que le chevrier. Je suis blanc comme le lait, blond
 « comme gerbe à la moisson, frais comme la feuillée au printemps.
 305 « Aussi est-ce ma mère, et non pas quelque bête, qui m'a nourri
 « enfant. Il est petit lui, chétif, n'ayant de barbe non plus qu'une
 « femme, le corps noir comme peau de loup. Il vit avec les boucs,
 « ce n'est pas pour sentir bon. Et puis, chevrier, pauvre hère, il
 « n'a pas vaillant tant seulement de quoi nourrir un chien. On dit
 310 « qu'il a tété une chèvre ; je le crois, ma fy, et n'est pas merveille
 « si, nourrisson de bique, il a l'air d'un biquet. »

Ainsi dit Dorcon ; et Daphnis : « Oui, une chèvre m'a nourri de
 « même que Jupiter, et je garde les chèvres, et les rends meilleures
 « que ne seront jamais les vaches de celui-ci. Je mène paître les
 315 « boucs, et si n'ai rien de leur senteur, non plus que Pan, qui
 « toutefois a plus de bouc en soi que d'autre nature. Pour vivre je
 « me contente de lait, de fromage, de pain bis, et de vin clair et, qui
 « sont mets et boissons de pâtres comme nous, et les partageant
 « avec toi, Chloé, il ne me soucie de ce que mangent les riches. Je
 320 « n'ai point de barbe, ni Bacchus non plus ; je suis brun, l'hyacinthe
 « est noire, et si vaut mieux pourtant Bacchus que les Satyres, et
 « préfère-t-on l'hyacinthe au lis. Celui-là est roux comme un
 « renard, blanc comme une fille de la ville, et le voilà tantôt barbu
 « comme un bouc. Si c'est moi que tubaises, Chloé, tu baiseras ma
 325 « bouche ; si c'est lui, tu baiseras ces poils qui lui viennent aux
 « lèvres. Qu'il te souviennne, pastourelle, qu'à toi aussi une brebis
 « t'a donné son lait, et cependant tu es belle. » A ce mot Chloé ne
 put le laisser achever : mais, en partie pour le plaisir qu'elle eut de
 s'entendre louer, et aussi que de long-temps elle avait envie de le
 330 baiser, sautant en pieds, d'une gentille et toute naïve façon, elle lui
 donna le prix. Ce fut bien un baiser innocent et sans art ; toutefois
 c'étoit assez pour enflammer un cœur dans ses jeunes années.

Dorcon se voyant vaincu, s'enfuit dans le bois pour cacher sa
 honte et son déplaisir, et depuis cherchoit autre voie à pouvoir
 335 jouir de ses amours. Pour Daphnis, il étoit comme s'il eût reçu
 non pas un baiser de Chloé, mais une piqure envenimée. Il devint

F 310. tété. — 314. celui-cy. — 320. l'hyacinthe est noir, — 322. lys. — 329.
 longtemps. — 332. ces. — 334. voye. — 336. Cloé. — 336. piquure.

B 310. tété. — 322. lys. — 329. longtemps. — 332. dans ces jeunes. 334. voye

triste en un moment, il soupiroit, il frissonnoit, le cœur lui battoit, il pâlissoit quand il regardoit la Chloé, puis tout à coup une rou-
 geur lui couvroit le visage. Pour la première fois alors il admira le
 340 blond de ses cheveux, la douceur de ses yeux et la fraîcheur d'un
 teint plus blanc que la jonchée du lait de ses brebis. On eût dit que
 de cette heure il commençoit à voir et qu'il avoit été aveugle
 jusque-là. Il ne prenoit plus de nourriture que comme pour en
 goûter, de boisson seulement que pour mouiller ses lèvres. Il étoit
 345 pensif, muet, lui auparavant plus babillard que les cigales ; il
 restoit assis, immobile, lui qui avoit accoutumé de sauter plus que
 ses chevreux. Son troupeau étoit oublié ; sa flûte par terre aban-
 donnée ; il baissoit la tête comme une fleur qui se penche sur sa
 tige ; il se consumoit, il séchoit comme les herbes au temps chaud,
 350 n'ayant plus de joie, plus de babil, fors qu'il parlât à elle ou d'elle.
 S'il se trouvoit seul aucune fois¹, il alloit devisant en lui-même :
 « Dea, que me fait donc le baiser de Chloé ? ses lèvres sont plus
 « tendres que roses, sa bouche plus douce qu'une gauffre à miel,
 « et son baiser est plus amer que la piqure d'une abeille. J'ai bien
 355 « baisé souvent mes chevreux : j'ai baisé de ses agneaux à elle,
 « qui ne faisoient encore que naître ; et aussi ce petit veau que lui
 « a donné Dorcon ; mais ce baiser ici est tout autre chose. Le poulx
 « m'en bat ; le cœur m'en tressaut ; mon ame en languit, et pourtant
 « je désire la baiser derechef. O mauvaise victoire ! O étrange mal
 360 « dont je ne saurois dire le nom ! Chloé avoit-elle goûté de quelque
 « poison avant que de me baiser ? Mais comment n'en est-elle point
 « morte ? Oh ! comme les arondelles chantent, et ma flûte ne dit
 « mot ! Comme les chevreux sautent, et je suis assis ! Comme
 « toutes fleurs sont en vigueur, et je n'en fais point de bouquets ni

F — 339. alors *manque dans* F. — 339. admira ses cheveux, parce qu'ils étoient blonds, ses yeux, parcequ'ils étoient beaux, ses joues, parce qu'elles avoient la couleur des roses. — 341. que d'alors. — 347. Il oublioit son troupeau. — 347. sa flûte même par terre. — 350. Ce n'étoit plus qu'avec Chloé qu'il pouvoit babiller encore, et aucune fois s'il se trouvoit seul, il alloit ainsi devisant puérilement en lui même. — 352. que me fera le baiser de Chloé ? — 354. et toutefois son baiser blesse plus que l'aiguillon d'une abeille. — 354. J'ai souvent baisé mes petits chevreux. — 356. et le petit veau que Dorcon lui a donné. — 357. toute autre chose. — 360. n'avoit elle point goûté.

B 357. toute autre. — 358. âme. — 360. sçauois.

1. Fin du supplément.

365 « de chapelets ! La violette et le muguet florissent, Daphnis se
« fane. Dorcon à la fin paroîtra plus beau que moi. » Voilà
comment se passionnoit le pauvre Daphnis, et les paroles qu'il
disoit, comme celui qui lors premier expérimentoit les étincelles
d'amour.

370 Mais Dorcon, ce gars, ce bouvier amoureux aussi de Chloé,
prenant le moment que Dryas plantoit un arbre pour soutenir
quelque vigne, comme il le connoissoit déjà, d'alors que lui Dryas
gardoit les bêtes aux champs, le vient trouver avec de beaux fro-
mages gras, et d'abord il lui donna ses fromages ; puis commençant
375 à entrer en propos par leur ancienne connaissance, fit tant qu'il
tomba sur les termes du mariage de Chloé, disant qu'il la veut
prendre à femme lui promet pour lui de beaux présents, comme
bouvier ayant de quoi. Il lui vouloit donner, dit-il, une couple de
bœufs de labour, quatre ruches d'abeilles, cinquante pieds de pom-
380 miers, un cuir de bœuf à semeler souliers, et par chacun an un veau
tout prêt à sevrer ; tellement que touché de son amitié, alléché par
ses promesses, Dryas lui cuida presque accorder le mariage. Mais
songeant puis après que la fille étoit née pour bien plus grand parti,
et craignant qu'un jour si elle venoit à être reconnue, et ses parents
385 à savoir que pour la friandise de tels dons il l'eût mariée en si bas
lieu, on ne lui en voulût mal de mort, il refusa toutes ses offres, et
l'éconduisit en le priant de lui pardonner.

Par ainsi Dorcon se voyant pour la deuxième fois frustré de son
espérance, et encore qu'il avoit pour néant perdu ses bons fro-
390 mages gras, délibéra, puisqu'autrement ne pouvoit, la première
fois qu'il la trouveroit seule à seul, mettre la main sur Chloé. Pour
à quoi parvenir, s'étant avisé qu'ils menoient l'un après l'autre boire
leurs bêtes, Chloé un jour, et Daphnis l'autre, il usa d'une finesse
de jeune pâtre qu'il étoit. Il prend la peau d'un grand loup qu'un
395 sien taureau, en combattant pour la défense des vaches, avoit tué
avec ses cornes, et se l'étend sur le dos, si bien que les jambes de

F 370 Mais Dorcon, le bouvier amoureux. — 371. prenant le temps. — 372.
et le connoissant déjà. — 372. d'alors que lui même. — 373. le vint trouver.
— 376 lui offrit biens et chevance s'il la lui donnoit à femme, lui promit.
— 377. comme il pouvoit très bien faire, étant bouvier et ayant dequoi
(sic). — 379. cinquante plants. — 380 un veau qui seroit prêt à sevrer. —
381. tellement que Dryas touché, etc. — 385 sçavoir. — 393. il imagina une
ruse merveilleusement convenable à jeune pasteur comme lui. — 394. Il
prit. — 396. et l'étendit sur son dos.

B 378. ayant bien de quoi. — 385. sçavoir. — 395. avait.

devant lui couvroient les bras et les mains, celles de derrière lui pendoient sur les cuisses jusqu'aux talons, et la hure le coiffoit en la forme même et manière du cabasset d'un homme de guerre.

400 S'étant ainsi fait loup tout au mieux qu'il pouvoit, il s'en vient droit à la fontaine, où buvoient chèvres et brebis après qu'elles avoient pâture. Or étoit cette fontaine en une vallée assez creuse, et toute la place à l'entour pleine de ronces et d'épines, de chardons et bas genevriers, tellement qu'un vrai loup s'y fût bien aisément caché.

405 Dorcon se musse là dedans entre ces épines, attendant l'heure que les bêtes vinssent boire ; et avoit bonne espérance qu'il effrayeroit Chloé sous cette forme de loup, et la saisiroit au corps pour en faire à son plaisir.

Tantôt après elle arriva. Elle amenoit boire les deux troupeaux,

410 ayant laissé Daphnis coupant de la plus tendre ramée verte pour ses chevreux après pâture. Les chiens qui leur aidoient à la garde des bêtes suivoient ; et comme naturellement ils chassent mettant le nez par-tout, ils sentirent Dorcon se remuer voulant assaillir la fillette : si se prennent à aboyer, se ruent sur lui comme sur un

415 loup, et l'environnant qu'il n'osoit encore, tant il avoit de peur, se dresser tout-à-fait sur ses pieds, mordent en furie la peau de loup, et tiroient à belles dents. Lui, d'abord honteux d'être reconnu, et défendu quelque temps de cette peau qui le couvroit, se tenoit tapi contre terre dans le hallier sans dire mot ; mais quand Chloé, aper-

420 cevant au travers de ces broussailles oreille droite et poil de bête¹, appela toute épouvantée Daphnis au secours, et que les chiens lui ayant arraché sa peau de loup, commencèrent à le mordre lui-même à bon escient, lors il se prit à crier si haut qu'il put, priant Chloé et Daphnis qui jà étoit accouru, de lui vouloir être en aide ;

425 ce qu'ils firent, et avec leur sifflement accoutumé, eurent incontinent apaisé les chiens ; puis amenèrent à la fontaine le malheureux Dorcon, qui avoit été mors et aux cuisses et aux épaules, lui lavèrent ses blessures où les dents l'avoient atteint, et puis lui mirent

F 396. les pieds de devant lui tomboient jusque sur les mains. — 397. ceux de derrière. — 398. jusques aux. — 398 lui couvroit la tête, ne plus ne moins que le cabasset à un homme de guerre. — 413. partout. — 416. tout à fait. — 417. honteux d'abord (*sic*). — 417. et puis défendu quelque temps — 419. appercevant — 426. apaisé. — 427. et lui lavèrent. —

B 398. coiffoit. — 413. partout — 416. tout à fait. — 426. apaisé.

1. On lit dans l'édition Paulin (1834) *poil de tête*, faute grossière qui s'est glissée dans les éditions postérieures.

dessus de l'écorce d'orme mâchée ¹, étant tous deux si peu rusés
 430 et si peu expérimentés aux hardies entreprises d'amour, qu'ils esti-
 mèrent que cette embûche de Dorcon avec sa peau de loup ne fût
 que jeu seulement, au moyen de quoi ils ne se courroucèrent point
 à lui, mais le reconfortèrent et le reconvoquèrent quelque espace de
 chemin, en le ² menant par la main ; et lui qui avoit été en si grand
 435 danger de sa personne, et que l'on avoit recous de la gueule, non du
 loup, comme il se dit communément, mais des chiens, s'en alla
 panser les morsures qu'il avoit par tout le corps.

Daphnis et Chloé cependant, jusques à nuit close, travaillèrent
 après leurs chèvres et brebis, qui, effrayées de la peau de loup,
 440 effarouchées d'ouïr si fort aboyer les chiens, fuyoient, les unes à la
 cime des plus hauts rochers, les autres au plus bas des plages de la
 mer, toutes au demeurant bien apprises de venir à la voix de leurs
 pasteurs, se ranger au son du flageolet, s'amasser ensemble en
 oyant seulement battre des mains ; mais la peur leur avoit alors fait
 445 tout oublier ; et après les avoir suivies à la trace comme des liè-
 vres, et à grand'peine retrouvées, les ramenèrent toutes au tect ;
 puis s'en allèrent aussi reposer ; là où ils dormirent cette seule nuit
 de bon sommeil. Car le travail qu'ils avoient pris leur fut un
 remède pour l'heure au mésaise d'amour : mais revenant le jour,
 450 ils eurent même passion qu'auparavant, joie à se revoir, peine à se
 quitter ; ils souffroient, ils vouloient quelque chose, et ne savoient
 ce qu'ils vouloient. Cela seulement savoient-ils bien, l'un que son
 mal étoit venu d'un baiser, l'autre, d'un baigner ³.

F 428. *et puis lui mirent dessus de l'écorce d'orme mâchée* manque dans F.
 — 433. *quelqu'espace*. — 438. D'autre côté Daphnis et Chloé eurent
 bien de la peine jusques à la nuit à rassembler leurs chèvres et brebis,
 lesquelles effrayées pour la peau de loup, et quand et quand éperdues et
 effarouchées. — 440. étoient les unes montées jusques à la cime des rochers,
 les autres descendues jusqu'au bord de la mer. — 446. et retrouvées à bien
 grande peine. — 449. mais dès que le jour fut revenu, ils recommencerent
 à être passionnés comme devant. Ils avoient de la joye à se revoir, grande
 peine à se quitter.

B 438. cependant travaillèrent, avant qu'il fût nuit, à chercher de tous côtés
 leurs. — 440. chiens, étoient les unes montées à la cime des rochers, les
 autres descendues jusqu'au bord de la mer. — 446. leur avoir (*sic*). — 450.
 joye. — 451. sçavoient. — 452. sçavoient-ils.

1 Amyot : puis luy mirent dessus de l'écorce verte d'orme maschée.

2. Paulin (1834) : *et le menant*, faute manifeste.

3. Courier a emprunté d'Amyot toute cette phrase avec l'étrange antithèse for-
 mée au moyen du substantif *baiser* et du verbe *baigner* pris substantivement.

Mais plus encore les enflammoit la saison de l'année. Il étoit jà
 455 environ la fin du printemps et commencement de l'été, toutes choses
 en vigueur ; et déjà montroient les arbres leurs fruits, les blés leurs
 épis ; et aussi étoit la voix des cigales plaisante à ouïr, tout gra-
 cieux le bêlement des brebis, la richesse des champs admirable à
 voir, l'air tout embaumé soève à respirer ; les fleuves parais-
 460 soient endormis, coulant lentement et sans bruit ; les vents sem-
 bloient orgues ou flûtes, tant ils soupiroient doucement à travers
 les branches des pins. On eût dit que les pommes d'elles-mêmes se
 laissoient tomber enamourées, que le soleil amant de beauté faisoit
 chacun dépouiller ¹. Daphnis de toutes parts échauffé se jetoit dans
 465 les rivières, et tantôt se lavoit, tantôt s'ébattoit à vouloir saisir
 les poissons, qui glissant dans l'onde se perdoient sous sa main ;
 et souvent buvoit, comme si avec l'eau il eût dû éteindre le feu qui
 le brûloit. Chloé, après avoir trait toutes ses brebis, et la plupart
 aussi des chèvres de Daphnis, demouroit long-temps empêchée à
 470 faire prendre le lait et à chasser les mouches, qui fort la moles-
 toient, et les chassant la piquoient ; cela fait, elle se lavoit le visage,
 et, couronnée des plus tendres branchettes de pin, ceinte de la peau
 de faon, elle emplissoit une sébile de vin mêlé avec du lait, pour
 boire avec Daphnis.

475 Puis quand ce venoit sur le midi, adonc étoient-ils tous deux
 plus ardemment épris que jamais, pource que Chloé, voyant en
 Daphnis entièrement nu une beauté de tout point accomplie, se
 fondoit et périssoit d'amour, considérant qu'il n'y avoit en toute sa
 personne chose quelconque à redire ; et lui, la voyant, avec cette
 480 peau de faon et cette couronne de pin, lui tendre à boire dans sa
 sébile, pensoit voir une des Nymphes mêmes qui étoient dans la

F 456. *Après toutes choses en vigueur F ajoute : plus belles que jamais —*
 459. *soeve.* — 462. *On eut dit que les pommes amoureuses se laissoient*
d'elles mêmes tomber à terre, et que le soleil prenant plaisir à voir de
belles personnes nues, faisoit chacun dépouiller. — 465. *tantôt s'ébattoit*
à poursuivre les poissons. — 469. *longtemps.*

B 477. *nud.* — 481. *Nymphes.*

1. Amyot : « L'on eust dict. . que les pommes amoureuses se laissoient d'elles-mêmes tomber par terre, et que le soleil prenant plaisir à voir de belles personnes nues faisoit chacun despouiller. » Ainsi, dans sa version de 1810, Courier suivait Amyot pas à pas ; au contraire, il s'est inspiré, pour sa traduction de 1823, d'Annibal Caro, auquel il a emprunté cette poétique expression : le soleil amant de beauté ; *il sole, amator di tutte le bellezze*

- caverne ; si accouroît incontinent, et lui ôtant sa couronne qu'il baisoit d'abord, se la mettoit sur la tête, et elle, pendant qu'il se baignoit tout nu, prenoit sa robe et se la vêtoit, la baisant aussi
 485 premièrement. Tantôt ils s'entre-jetoient des pommes, tantôt ils ornoient leurs têtes et tressoient leurs cheveux l'un à l'autre, disant Chloé que les cheveux de Daphnis ressembloient aux grains de myrte, pource qu'ils étoient noirs, et Daphnis accomparant le visage de Chloé à une belle pomme, pource qu'il étoit blanc et
 490 vermeil. Aucune fois il lui apprenoit à jouer de la flûte, et quand elle commençoit à souffler dedans, il la lui ôtoit ; puis il en parcouroit des lèvres tous les tuyaux d'un bout à l'autre, faisant ainsi semblant de lui vouloir montrer où elle avoit failli, afin de la baiser à demi, en baisant la flûte aux endroits que quitoit sa bouche.
- 495 Ainsi comme il étoit après à en sonner joyeusement sur la chaleur de midi, pendant que leurs troupeaux étoient tapis à l'ombre, Chloé ne se donna garde qu'elle fût endormie : ce que Daphnis apercevant, pose sa flûte pour à son aise la regarder et contempler, n'ayant alors nulle honte, et disoit à part soi ces paroles tout bas :
- 500 « Oh ! comme dorment ses yeux ! Comme sa bouche respire !
 « Pommes ni aubépines fleuries n'exhalent un air si doux. Je ne
 « l'ose baiser toutefois ; son baiser pique au cœur, et fait devenir
 « fou, comme le miel nouveau. Puis, j'ai peur de l'éveiller. O
 « fâcheuses cigales ! elles ne la laisseront jà dormir, si haut elles
 505 « crient. Et d'autre côté ces bouquins ici ne cesseront aujourd'hui
 « d'hui de s'entre-heurter avec leurs cornes. O loups plus couards
 « que renards, où êtes-vous à cette heure, que vous ne les venez
 « happer ? »

Ainsi qu'il étoit en ces termes, une cigale poursuivie par une
 510 arondelle se vint jeter d'aventure dedans le sein de Chloé ; pour-quoi l'arondelle ne la put prendre, ni ne put aussi retenir son vol, qu'elle ne s'abattît jusqu'à toucher de l'aile le visage de Chloé,

F — 484. tout nud. — 486. ornoient. — 488. comparant. — 495. ils étoient. — 496. du midi. — 497. de garde qu'elle fut. — 498. posa sa flûte pour regarder à son aise partout et son saoul, comme celui qui n'avoit lors honte de personne, et disoit. — 500. comme ses beaux yeux dorment soevement ! que son haleine sent bon ! les pommiers ni les aubépines fleuries n'ont point la senteur si douce. Et pourtant je n'ose la baiser ; car son baiser, etc. — 503. Et puis si je la baise, j'ai peur de l'éveiller. — 505. aujourd'hui.

B 497. de garde. — 498. pour la regarder à son aise, comme celui qui n'avoit lors nulle.

dont elle s'éveilla en sursaut, et ne sachant que c'étoit, s'écria bien haut : mais quand elle eut vu l'arondelle voletant encore autour
 515 d'elle, et Daphnis riant de sa peur, elle s'assura, et frottoit ses yeux qui avoient encore envie de dormir ; et lors la cigale se prend à chanter entre les tetins mêmes de la gente pastourelle, comme si dans cet asile elle lui eût voulu rendre grace de son salut, dont Chloé de nouveau surprise, s'écria encore plus fort, et Daphnis de
 520 rire ; et usant de cette occasion, il lui mit la main bien avant dans le sein, d'où il retira la gentille cigale, qui ne se pouvoit jamais taire, quoiqu'il la tint dans la main. Chloé fut bien aise de la voir, et l'ayant baisée, la remit chantant toujours dans son sein.

Une autre fois ils entendirent du bois prochain un ramier, au
 525 roucoulement duquel Chloé ayant pris plaisir, demanda à Daphnis que c'étoit qu'il disoit, et Daphnis lui fit le conte qu'on en fait communément. « Ma mie, dit-il, au temps passé y avoit une fille belle
 « et jolie, en fleur d'âge comme toi. Elle gardoit les vaches et chan-
 « toit plaisamment ; et, tant ses vaches aimoient son chant ! elle
 530 « les gouvernoit de la voix seulement : jamais ne donnoit coup
 « de houlette ni piqure d'aiguillon ; mais assise à l'ombre de quel-
 « que beau pin, la tête couronnée de feuillage, elle chantoit Pan
 « et Pitys ; dont ses vaches étoient si aises qu'elles ne s'éloignoient
 « point d'elle. Or y'avoit-il non guère loin de là un jeune garçon
 535 « qui gardoit les bœufs, beau lui-même, chantant bien aussi,
 « lequel étrivoit à chanter à l'encontre d'elle, d'un chant plus fort,
 « comme étant mâle, et aussi doux, comme étant jeune : tellement
 « qu'il attire à travers le bocage et emmène avec soi huit des plus
 « belles vaches qu'elle eût en son troupeau. La pauvrete adonc
 540 « déplaisante autant de son troupeau diminué comme d'avoir été
 « vaincue au chanter, demandoit aux Dieux d'être oiseau avant

F 514. volletant. — 516. se prit à chanter. — 518. asyle. — 518. grâce. — 524. Et là dessus ils entendirent. — 529 *Le point d'exclamation manque dans F.* — 531. piqure. — 534 près de là un jeune garçon qui gardoit les bœufs ; il étoit beau, et chantoit bien aussi ; et un jour comme ils se piquèrent à chanter à l'envi l'un de l'autre, il faisoit entendre à son tour un chant plus fort, comme étant mâle, etc. — 538. qu'il attira à lui six des plus belles vaches qu'elle eût en son troupeau, et les fit s'arrêter au sien ; de quoi la pauvrete fut si déplaisante, en partie pour voir son troupeau diminué, en partie pour avoir été vaincue au chanter. qu'elle auroit voulu, disoit-elle, devenir oiseau sauvage, pour s'envoler loin des autres bergers, plutôt que retourner.

B 513. sachant. — 514. volletant. — 518. asyle. — 518. grâce. — 534. guères.

« que retourner ainsi à la maison. Les Dieux accomplirent son
 « désir, et en firent un oiseau de montagne, qui aime toujours à chan-
 « ter comme quand elle étoit fille, et encore aujourd'hui se plaint de
 545 « sa déconvenue, et va disant qu'elle cherche ses vaches égarées. »

Tels étoient les plaisirs que l'été leur donnoit. Mais la saison
 d'automne venue, au temps que la grappe est pleine, certains cor-
 saires de Tyr s'étant mis sur une fûte ¹ du pays de Carie, afin qu'on
 550 ne pensât que ce fussent barbares, vinrent aborder en cette côte, et,
 descendant à terre armés de corselets et d'épées, pillèrent ce qu'ils
 purent trouver, comme vin odorant, force grain, miel en rayons,
 et même emmenèrent quelques bœufs et vaches de Dorcon. Or en
 courant çà et là, ils rencontrèrent de male aventure Daphnis qui
 555 s'alloit ébattant le long du rivage de la mer, seul; car Chloé, comme
 simple fille, crainte des autres pasteurs, qui eussent pu en folâ-
 trant lui faire quelque déplaisir, ne sortoit si matin du logis, et ne
 menoit qu'à haute heure paître les brebis de Dryas. Eux voyant ce
 jeune garçon grand et beau, et de plus de valeur que ce qu'ils eus-
 560 sent pu davantage ravir par les champs, ne s'amüsèrent plus ni à
 poursuivre les chèvres, ni à chercher à dérober autre chose de ces
 campagnes, mais l'entraînèrent dans leur fûte, pleurant et ne
 sachant que faire, sinon qu'il appeloit à haute voix Chloé tant qu'il
 pouvoit crier.

565 Or ne faisoient ils guère que remonter en leur esquif et mettre
 les mains aux rames, quand Chloé vint qui apportoit une flûte
 neuve à Daphnis. Mais voyant çà et là les chèvres dispersées, et
 entendant sa voix, qui l'appeloit toujours de plus fort en plus fort,
 elle jette la flûte, laisse là son troupeau, et s'en va courant vers
 570 Dorcon, pour le faire venir au secours. Elle le trouva étendu par
 terre, tout taillé de grands coups d'épée que lui avoient donnés les
 brigands, et à peine respirant encore, tant il avoit perdu de sang :
 mais lorsqu'il entrevit Chloé, le souvenir de son amour le rani-

F 543. désir. — 544. et encore aujourd'hui chantant se plaint. — 546. Mais quand l'arrière-saison de l'automne fut venue. — 552. comme force vin, force grain, force miel en rayons. — 553. du troupeau de Dorcon. — 554. ça. — 558. Les corsaires voyant. — 559. que tout ce qu'ils eussent pu davantage. — 565. guères. — 565. esquif. — 568. qu'il l'appeloit. — 571. donné. — 572. encore ; tant il avoit.

B 549. afin possible. — 563. appelait. — 564. pouvait. — 565. guères. — 568. qu'il l'appeloit.

1. L'édition Paulin (1834) donne *flûte*, grossière faute qui s'est glissée depuis dans les éditions postérieures.

mant quelque peu : « Chloé, ma mie, lui dit-il, je m'en vas tout-à-
 575 « l'heure mourir. J'ai voulu défendre mes bœufs, ces méchants
 « larrons de corsaires m'ont navré comme tu vois. Mais toi, Chloé,
 « sauve Daphnis ; venge-moi ; fais-les périr. J'ai accoutumé mes
 « vaches à suivre le son de ma flûte, et de si loin qu'elles soient,
 « venir à moi dès qu'elles en entendent l'appel. Prends-la, va au
 580 « bord de la mer, joue cet air que j'appris à Daphnis et qu'il t'a
 « montré. Au demeurant laisse faire ma flûte et mes bœufs sur le
 « vaisseau. Je te la donne, cette flûte, de laquelle j'ai gagné le prix
 « contre tant de bergers et bouviers ; et pour cela, seulement,
 « je te prie, baise-moi avant que je meure, pleure-moi quand je
 585 « serai mort, et à tout le moins, lorsque tu verras vacher gardant
 « ses bêtes aux champs, aie souvenance de moi. »

Dorcon achevant ces paroles et recevant d'elle un dernier baiser,
 laissa sur ses lèvres, avec le baiser, la voix et la vie en même
 temps. Chloé prit la flûte, la mit à sa bouche, et sonnait si haut
 590 qu'elle pouvoit, les vaches qui l'entendent reconnoissent aussitôt
 le son de la flûte et la note de la chanson, et toutes d'une secousse
 se jettent en meuglant dans la mer ; et comme elles prirent leur
 élan toutes du même bord, et que par leur chute la mer s'entrou-
 vrit, l'esquif renversé, l'eau se refermant, tout fut submergé. Les
 595 gens plongés en la mer revinrent bientôt sur l'eau, mais non pas
 tous avec même espérance de salut. Car les brigands avoient leurs
 épées au côté, leurs corselets au dos, leurs bottines à mi-jambe,
 tandis que Daphnis étoit tout déchaux, comme celui qui ne me-
 noit ses chèvres que dans la plaine, et quasi nu au demeurant ;
 600 car il faisoit encore chaud. Eux donc, après avoir duré quelque
 temps à nager, furent tirés à fond et noyés par la pesanteur de
 leurs armes ; mais Daphnis eut bientôt quitté si peu de vêtements
 qu'il portoit, et encore se lassoit-il à force, n'ayant coutume de na-
 ger que dans les rivières. Nécessité toutefois lui montra ce qu'il
 605 devoit faire. Il se mit entre deux vaches, et se prenant à leurs
 cornes avec les deux mains, fut par elles porté sans peine quel-
 conque, aussi à son aise comme s'il eût conduit un chariot. Car le
 bœuf nage beaucoup mieux et plus long-temps que ne fait l'homme ;

F 573. mais quand il entrevit. — 576. m'ont haché. — 578. soyent. —
 579. prends-là ; va au bord de la mer ; joues. — 583. tant de bouviers et
 bergers. — 586. aye. — 592. leur élan. — 601. fonds.

B 571. tout à l'heure. — 575. méchans. — 593. chute. — 599. nud. — 603.
 portait.

et n'est animal au monde qui en cela le surpasse, si ce ne sont
 610 oiseaux aquatiques, ou bien encore poissons ; tellement que jamais
 bœuf ni vache ne se noyeroient, si la corne de leurs pieds ne
 s'amollissoit dans l'eau, de quoi font foi plusieurs détroits en la
 mer, qui jusques aujourd'hui sont appelés Bosphores, c'est-à-dire
 trajets ou passages de bœufs.

615 Voilà comment se sauva Daphnis, et contre toute espérance
 échappant deux grands dangers, ne fut ni pris ni noyé. Venu à
 terre là où étoit Chloé sur la rive, qui pleuroit et rioit tout ensem-
 ble, il se jette dans ses bras, lui demandant pourquoi elle jouoit
 ainsi de la flûte ; et Chloé lui conta tout : qu'elle avoit été pour
 620 appeler Dorcon, que ses vaches étoient apprises à venir au son de
 la flûte, qu'il lui avoit dit d'en jouer, et qu'il étoit mort. Seule-
 ment oublia-t-elle, ou possible ne voulut dire qu'elle l'eût baisé.

Adonc tous deux délibérèrent d'honorer la mémoire de celui qui
 leur avoit fait tant de bien, et s'en allèrent avec ses parents et amis,
 625 ensevelir le corps du malheureux Dorcon, sur lequel ils jetèrent
 force terre, plantèrent à l'entour des arbres stériles, y pendirent
 chacun quelque chose de ce qu'il recueilloit aux champs, versèrent
 du lait sur sa tombe, y épreignirent des grappes, y brisèrent des
 flûtes. On ouït ses vaches mugir et bramer piteusement ; on les vit
 630 ça et là courir comme bêtes égarées ; ce que ces pâtres et bouviers
 déclarèrent être le deuil que les pauvres bêtes menoient du trépas
 de leur maître.

Finies en cette manière les obsèques de Dorcon, Chloé conduisit
 Daphnis à la caverne des Nymphes où elle le lava, et lors elle-
 635 même pour la première fois en présence de Daphnis, lava aussi son
 beau corps blanc et poli, qui n'avoit que faire de bain pour pa-
 roître beau ; puis cueillant ensemble des fleurs que portoit la saison,
 en firent des couronnes aux images des Nymphes, et contre la roche
 attachèrent la flûte de Dorcon pour offrande. Cela fait ils retour-
 640 nèrent vers leurs chèvres et brebis, lesquelles ils trouvèrent toutes
 tapies contre terre, sans paître ni bêler, pour l'ennui et regret
 qu'elles avoient, ainsi qu'on peut croire, de ne voir plus Daphnis
 ni Chloé. Mais sitôt qu'elles les aperçurent, et qu'eux se mirent à

F 612 dans l'eau ; de quoi — 613. aujourd'hui. — 614. trajet ou passage.
 — 618. il se jeta dans ses bras, puis lui demanda. — 620. appeler. — 622.
 ou possible ne voulut *entre deux virgules*. — 629. ouït. — 630. ça et là.
 — 641. paître. — 642. Daphnis et Chloé. — 643. — aperçurent.

B 614. trajet ou passage.

les appeler comme de coutume et à leur jouer du flageolet, elles se
 645 levèrent incontinent, et se prirent les brebis à paître, et les
 chèvres à sauteler en bêlant, comme pour fêter le retour de leur
 chevrier.

Mais quoi qu'il y eût, Daphnis ne se pouvoit éjouir à bon escient
 depuis qu'il eut vu Chloé nue, et sa beauté à découvert, qu'il n'avoit
 650 point encore vue. Il s'en sentoit le cœur malade ne plus ne moins
 que d'un venin qui l'eût en secret consumé. Son souffle aucune fois
 étoit fort et hâté, comme si quelque ennemi l'eût poursuivi prêt à
 l'atteindre, d'autres fois foible et débile, comme d'un à qui manquent
 tout-à-coup la force et l'haleine ; et lui sembloit le bain de Chloé
 655 plus redoutable que la mer dont il étoit échappé. Bref, il lui étoit
 avis que son ame fût toujours entre les brigands, tant il avoit de
 peine, jeune garçon nourri aux champs, qui ne savoit encore que
 c'est du brigandage d'amour.

F 644. joner. — 645. paître. — 646. chèvres. — 651. aucune-fois. — 652.
 quelque'ennemi. — 653. manque.

B 653. manque tout-à-coup. — 656. âme. — 657. sçavoit.

LIVRE SECOND

Étant jà l'automne en sa force et le temps des vendanges venu, chacun aux champs étoit en besogne à faire ses apprêts ; les uns raccoutroient les pressoirs, les autres nettoyoient les jarres ; ceux-ci émouloient leurs serpettes, ceux-là se tissoient des paniers ; aucuns
5 mettoient à point la meule à pressurer les raisins écrasés, d'autres apprêtoient l'osier sec dont on avoit ôté l'écorce à force de le battre, pour en faire flambeaux à tirer le moût pendant la nuit ; et à cette cause Daphnis et Chloé, cessant pour quelques jours de mener leurs bêtes aux champs, prêtoient à tels travaux l'œuvre et labeur
10 de leurs mains. Il portoit lui la vendange dedans une hotte et la fouloit en la cuve, puis aidait à remplir les jarres ; elle d'autre côté préparait à manger aux vendangeurs, et leur versoit du vin de l'année précédente ; puis elle se mettoit à vendanger aussi les plus basses branches des vignes où elle pouvoit avenir. Car les vignes de
15 Lesbos sont basses pour la plupart, au moins non élevées sur arbres fort hauts, et les branches en pendent jusque contre terre, s'étendant çà et là comme lierre, si qu'un enfant hors du maillot, par manière de dire, atteindroit aux grappes.

Et comme la coutume est en telle fête de Bacchus, à la naissance
20 du vin, on avoit appelé des champs de là entour bon nombre de femmes pour aider, lesquelles jetoient toutes les yeux sur Daphnis, et en le louant disoient qu'il étoit aussi beau que Bacchus ; et y en eut une d'elles, plus éveillée que les autres, qui le baisa, dont il fut bien aise ; mais non Chloé qui en avoit de la jalousie. Les hommes,
25 d'autre part, dans les cuves et pressoirs, jetoient à Chloé plusieurs paroles à la traverse, et en la voyant trépignoient comme des Satyres à la vue de quelque Bacchante, disant que de bon cœur ils

F 2. raccoutroient. — 3. ceux-cy. — 5. raisins égrappés. — 7. à tirer et entonner le vin la nuit. — 9. prêtoient aussi. — 12. et leur portoit. — 14. de Mételin. — 25. d'autre côté. — 26. et sautoient après elle comme des Satyres autour de quelque Bacchante.

B 5. les grappes écrasées. — 9. prêtoient aussi.

deviendroient moutons, pour être menés et gardés par telle bergère ; à quoi Chloé prenoit plaisir, mais Daphnis en avoit de l'ennui. Tel-
 30 lement que l'un et l'autre souhaitoient que les vendanges fussent bientôt finies, pour pouvoir retourner aux champs en la manière accoutumée, et, au lieu du bruit et des cris de ces vendangeurs, entendre le son de la flûte ou le bêlement des troupeaux.

En peu de jours tout fut achevé, le raisin cueilli, la vendange
 35 foulée, le vin dans les jarres, si qu'il ne fut plus besoin d'en empêcher tant de gens ; au moyen de quoi ils recommencèrent à mener leurs bêtes aux champs comme devant, et portant aux Nymphes des grappes pendantes encore au sarment pour prémices de la vendange, les vinrent en grande joie honorer et saluer, de quoi faire
 40 ils n'avoient par le passé jamais été paresseux. Car et le matin dès que leurs troupeaux commençoient à paître, ils les venoient d'abord saluer, et le soir retournant de pâture, les alloient derechef adorer ; et jamais n'y alloient qu'ils ne leur portassent quelque offrande, tantôt des fleurs, tantôt des fruits, une fois de la ramée verte, et
 45 une autre fois quelque libation de lait ; dont puis après ils reçurent des déesses bien ample récompense. Mais pour lors ils folâtroient comme deux jeunes levrons, ils sautoient, ils flûtoient ensemble, ils chantoient, luttoient bras à bras l'un contre l'autre, à l'envi de leurs béliers et bouquins.

50 Et ainsi comme ils s'ébattoient, survint un vieillard portant grosse cape de poil de chèvre, des sabots en ses pieds, panetière à son col, vieille aussi la panetière. Se séant auprès d'eux, il se prit à leur dire : « Le bon homme Philétas, enfants, c'est moi, qui jadis
 « ai chanté maintes chansons à ces Nymphes, maintefois ai joué
 55 « de la flûte à ce Dieu Pan que voici, grand troupeau de bœufs gou-
 « vernois avec la seule musique et m'en viens vers vous à cette

F 28. pour être gardés par une telle bergère. — 39. joye. — 39. saluer ; de quoi faire, etc. — 41. paître. — 42. de rechef. — 43. quelqu'offrande. — 47. ensemble *manque dans F.* — 48. ils luttoient. — 49. bouquins. — 51. cappe. — 51. à son col un bissac, et le bissac aussi tout vieux, lequel se séant auprès d'eux se prit à leur dire : « Mes enfants, je suis le vieillard Philétas, qui ai chanté maintes chansons en l'honneur de ces Nymphes, maintefois joué de la flûte en l'honneur de Pan, et maint troupeau ai gouverné avec la musique seulement.

B 28. pour être gardés par une telle bergère. — 42. de rechef. — 51. à son col un bissac, et le bissac aussi tout vieux, lequel se séant auprès d'eux se prit à leur dire : « Le bonhomme...

- « heure, vous déclarer ce que j'ai vu et annoncer ce que j'ai ouï.
 « Un jardin est à moi, ouvrage de mes mains, que j'ai planté
 « moi-même, affié, accoutré depuis le temps que pour ma vieillesse,
 60 « je ne mène plus les bêtes aux champs. Toujours y a dans ce jar-
 « din tout ce qu'on y sauroit souhaiter selon la saison ; au prin-
 « temps des roses, des lis, des violettes simples et doubles ; en été
 « du pavot, des poires, des pommes de plusieurs espèces ; mainte-
 « nant qu'il est automne, du raisin, des figues, des grenades, des
 65 « myrtes verts ; et y viennent chaque matin à grandes volées toutes
 « sortes d'oiseaux, les uns pour y trouver à repaître, les autres
 « pour y chanter ; car il est couvert d'ombrage, arrosé de trois fon-
 « taines, et si épais planté d'arbres, que qui en ôteroit la muraille
 « qui le clôt, on diroit à le voir que ce seroit un bois.
 70 « Aujourd'hui environ midi, j'y ai vu un jeune garçonnet sous
 « mes myrtes et grenadiers, qui tenoit en ses mains des grenades
 « et des grains de myrte, blanc comme lait, rouge comme feu,
 « poli et net comme ne venant que d'être lavé. Il étoit nu, il étoit
 « seul, et se jouoit à cueillir de mes fruits comme si le verger eût
 75 « été sien. Si m'en suis couru pour le tenir, crainte, comme il
 « étoit frétilant et remuant, qu'il ne me rompît quelque arbuste,
 « mais il m'est légèrement échappé des mains, tantôt se coulant
 « entre les rosiers, tantôt se cachant sous les pavots, comme
 « feroit un petit perdreau. J'ai autrefois eu bien affaire à courir
 80 « après quelques chevreaux de lait, et souvent ai travaillé voulant
 « attraper de jeunes veaux qui sautoient autour de leur mère ;
 « mais ceci est toute autre chose, et n'est pas possible au monde de
 « le prendre. Par quoi me trouvant bientôt las, comme vieux et
 « ancien que je suis, et m'appuyant sur mon bâton, en prenant
 85 « garde qu'il ne s'enfuit, je lui ai demandé à qui il étoit de nos
 « voisins, et à quelle occasion il venoit ainsi cueillir les fruits du
 « jardin d'autrui. Il ne m'a rien répondu ; mais s'approchant de

F 56. et à cette heure viens ici vous déclarer. — 58. J'ai un beau jardin que j'ai moi-même planté, semé, labouré, accoutré de mes propres mains, depuis le temps que pour ma vieillesse j'ai cessé de garder les bêtes aux champs. — 62. des lys. — 65. verds. — 67. trois fontaine. — 70. aujourd'hui. — 76. quelqu'arbuste. — 79. eu bien de la peine à courir après de petits chevreaux de lait. — 81. attrapper. — 83. — Pourquoi. — 85. s'enfuit. — 87. répondu ; mais s'approchant.

B 58. J'ai un beau jardin que j'ai moi-même planté, foui, affié, accoutré de mes propres mains, depuis le temps que pour ma vieillesse j'ai cessé de garder les bêtes aux champs. — 61. sauroit. — 62. des lys. — 67. à couvert d'ombrage. — 73. nud. — 81. attrapper.

« moi, s'est pris à me sourire fort délicatement, en me jetant
 « des grains de myrte, ce qui m'a, ne sais comment, amolli et
 90 « attendri le cœur, de sorte que je n'ai plus su me courroucer à
 « lui. Si l'ai prié de s'en venir à moi sans rien craindre, jurant par
 « mes myrtes que je le laisserois aller quand il voudroit, avec
 « des pommes et des grenades que je lui donnerois, et lui souffri-
 « rois prendre des fruits de mes arbres, et cueillir de mes fleurs
 95 « autant comme il voudroit, pourvu qu'il me donnât un baiserseu-
 « lement.

« Et adonc se prenant à rire avec une chère gaie, et bonne et
 « gentille grace, m'a jeté une voix si aimable et si douce, que ni
 « l'arondelle, ni le rossignol, ni le cygne, fût-il aussi vieux comme
 100 « je suis, n'en sauroit jeter de pareille, disant : Quant à moi, Philé-
 « tas, ce ne me seroit point de peine de te baiser ; car j'aime plus
 « être baisé que tu ne desires toi retourner en ta jeunesse : mais
 « garde que ce que tu me demandes ne soit un don mal séant et
 « peu convenable à ton âge, pource que ta vieillesse ne t'exemptera
 105 « point de me vouloir poursuivre, quand tu m'auras une fois baisé ;
 « et n'y a aigle ni faucon, ni autre oiseau de proie, tant ait-il l'aile
 « vite et légère, qui me pût atteindre. Je ne suis point enfant,
 « combien que j'en aie l'apparence ; mais suis plus ancien que
 « Saturne, plus ancien même que tout le temps. Je te connois dès-
 110 « lors qu'étant en la fleur de ton âge, tu gardois en ce prochain
 « pâtis un si beau et gras troupeau de vaches, et étois près de toi
 « quand tu jouois de la flûte sous ces hêtres, amoureux d'Ama-
 « ryllide. Mais tu ne me voyois pas, encore que je fusse avec ton
 « amie, laquelle je t'ai enfin donnée, et tu en as eu de beaux enfants,
 115 « qui maintenant sont bons laboureurs et bouviers ; et pour le pré-
 « sent je gouverne Daphnis et Chloé ; et après que je les ai le matin
 « mis ensemble, je m'en viens en ton verger, là où je prends plai-
 « sir aux arbres et aux fleurs, et me lave en ces fontaines ; qui est
 « la cause que toutes les plantes et les fleurs de ton jardin sont si
 120 « belles à voir, pour ce que mon bain les arrose. Regarde si tu
 « verras pas une branche d'arbre rompue, ton fruit aucunement

F 97. avec une mine gaye. — 99. aussi vieux comme moi. — 100. Quand à moi, Philetas. — 106. de proie. — 108. aye. — 109. que le temps père de toutes choses. — 109. dès lors. — 120. pource que.

B 90. scu. — 97. gaye. — 107. vite. — 108. aye.

« abattu ou gâté, aucun pied d'herbe ou de fleur foulée, ni jamais
 « tes fontaines troublées ; et te répute bien heureux de ce que toi
 « seul entre les hommes, dans ta vieillesse, tu es encore bien voulu
 125 « de cet enfant.

« Cela dit, il s'est enlevé sur les myrtes ne plus ne moins que
 « feroit un petit rossignol, et sautellant de branche en branche par
 « entre les feuilles, est enfin monté jusques à la cime. J'ai vu ses
 « petites ailes, son petit arc et ses flèches en écharpe sur ses
 130 « épaules, puis ai été tout ébahi que je n'ai plus vu ni ses flèches
 « ni lui. Or, si je n'ai pour néant vécu tant d'années, et diminué
 « de sens en avançant d'âge, mes enfants, je vous assure que
 « vous êtes tous deux dévoués à l'Amour, et qu'Amour a soin de
 « vous. »

135 Ils furent aussi aises d'ouïr ce propos comme si on leur eût conté
 quelque belle et plaisante fable. Si lui demandèrent que c'étoit
 d'Amour ; s'il étoit oiseau ou enfant, et quel pouvoir il avoit. Adonc
 Philétas se prit derechef à leur dire : « Amour est un Dieu, mes
 « enfants. Il est jeune, beau, a des ailes ; pourquoi il se plaît avec
 140 « la jeunesse, cherche la beauté et ravit les âmes, ayant plus de
 « pouvoir que Jupiter même. Il règne sur les astres, sur les élé-
 « ments, gouverne le monde, et conduit les autres Dieux comme
 « vous avec la houlette menez vos chèvres et brebis. Les fleurs
 « sont ouvrage d'Amour ; les plantes et les arbres sont de sa fac-
 145 « ture ; c'est par lui que les rivières coulent, et que les vents
 « soufflent. J'ai vu les taureaux amoureux ; ils mugissoient ne
 « plus ne moins que si le taon les eût piqués ; j'ai vu le bouquin
 « aimer sa chèvre, et il la suivoit par-tout. Moi-même j'ai été
 « jeune, et j'aimois Amaryllide ; mais lors il ne me souvenoit de
 150 « manger ni de boire, ni ne prenois aucun repos ; mon âme souf-
 « froit ; mon cœur palpitait ; mon corps tressailloit ; je pleurois, je
 « criois comme qui m'eût battu ; je ne parlois non plus que si
 « j'eusse été mort ; je me jetois dans les rivières comme si un feu
 « m'eût brûlé ; j'invoquois Pan qui fut aussi blessé de l'amour de
 155 « Pitys ; je remerciois Echo qui appelloit Amaryllide après moi, et

F 123. *repute.* -- 133. *dévoués à l'amour, et qu'Amour a soin de vous.* —
 136. *ce que c'étoit qu'Amour.* — 138. *de rechef.* — 139. *il a des ailes.* —
 140. *les âmes. Il a plus de pouvoir que Jupiter même.* — 147. *le bouc-*
quin aimer sa chèvre. — 148. *partout.*

B 138. *de rechef.*

« de dépit rompois ma flûte de ce qu'elle savoit bien mener mes
 « vaches, et ne me pouvoit faire venir mon Amaryllide. Car il n'est
 « remède, ni breuvage quelconque, ni charme, ni chant, ni paroles
 « qui guérissent le mal d'amour, sinon le baiser, embrasser, cou-
 160 « cher ensemble nue à nu. »

Philétas, après les avoir ainsi enseignés, se départit d'avec eux,
 emportant pour son loyer quelques fromages et un chevreau da-
 guet, qu'ils lui donnèrent. Mais quand il s'en fut allé, eux demeu-
 rés tous seuls et ayant alors pour la première fois entendu le nom
 165 d'amour, se trouvèrent en plus grande détresse qu'auparavant, et
 retournés en leurs maisons, passèrent la nuit à comparer ce qu'ils
 sentoient en eux-mêmes avec les paroles du vieillard : « Les amants
 « souffrent, nous souffrons ; ils ne font compte de boire ni de man-
 « ger, aussi peu en faisons-nous ; ils ne peuvent dormir, ni nous
 170 « clore la paupière ; il leur est avis qu'ils brûlent, nous avons le feu
 « audedans de nous ; ils desirent s'entrevoir, las ! pour autre chose
 « ne prions que le jour revienne bientôt. C'est cela sans point
 « de doute qu'on appelle amour ; tous deux sommes énamourés,
 « et si ne le savions pas. Mais si c'est amour ce que nous sentons,
 175 « je suis aimé ; que me manque-t-il donc ? Et pourquoi sommes-
 « nous ainsi mal à notre aise ? A quoi faire nous entre-cherchons-
 « nous ? Philétas nous dit vrai ; ce jeune garçonnet qu'il a vu en son
 « jardin, c'est lui-même qui jadis apparut à nos pères et leur dit
 « en songe qu'ils nous envoyassent garder les bêtes aux champs.
 180 « Comment le pourra-t-on prendre ? Il est petit et s'enfuira ; de
 « lui échapper n'est possible, car il a des ailes et nous atteindra.
 « Faut-il avoir recours aux Nymphes ? Pan n'aida de rien Phi-
 « létas quand il aimoit Amaryllide. Essayons les remèdes qu'il
 « a dit, baiser, accoler, coucher nue à nu. Vrai est qu'il fait
 185 « froid ; mais nous l'endurerons. » Ainsi leur étoit la nuit une
 seconde école en laquelle ils recordoient les enseignements de
 Philétas.

Le lendemain au point du jour ils menèrent leurs bêtes aux

F 161. Philetas. — 162. et un chevreau d'un an. — 164. tout seuls. — 167. du Vieillard. — 170. clorre. — 170. et nous avons le feu dans le corps. — 171. ils désirent s'entrevoir, et pour ce faire nous prions aux Dieux que le jour vienne bientôt. — 173. Nous nous entraimions l'un l'autre. — 176. nous entre-cherchons nous ? — 180. et de lui échapper n'est possible ; car. — 182. Philetas. — 184. accoller. — 187. Philetas.

B 160. nud. — 170. clorre. — 171. au dedans. — 184. nud.

champs, s'entre-baisèrent l'un l'autre aussitôt qu'ils se virent, ce
 190 qu'ils n'avoient oncques fait encore, et croisant leurs bras s'accollè-
 rent ; mais le dernier remède..., ils n'osoient, se dépouiller et cou-
 cher nus. Aussi eût-ce été trop hardiment fait, non pas seulement
 à jeune bergère telle qu'étoit Chloé, mais même à lui chevrier. Ils
 ne purent donc la nuit suivante reposer non plus que l'autre, et
 195 n'eurent ailleurs la pensée qu'à remémorer ce qu'ils avoient fait,
 et regretter ce qu'ils avoient omis à faire, disant ainsi en eux-
 mêmes : « Nous nous sommes baisés, et de rien ne nous a servi ;
 « nous nous sommes l'un l'autre accolés, et rien ne nous en est
 « amendé. Il faut donc dire que coucher ensemble est le vrai re-
 200 « mède d'amour ; il le faut donc essayer aussi. Car pour sûr il y
 « doit avoir quelque chose plus qu'au baiser. »

Après semblables pensers, leurs songes, ainsi qu'on peut croire,
 furent d'amour et de baisers, et ce qu'ils n'avoient point fait
 le jour, ils le faisoient lors en songeant, couchés nue à nu. Dès
 205 le fin matin donc ils se levèrent plus épris encore que devant, et
 chassant avec le sifflet leurs bêtes aux champs, leur tarδοit qu'ils
 ne se trouvoient pour répéter leurs baisers, et de si loin qu'ils se
 virent, coururent en souriant l'un vers l'autre, puis s'entre-bai-
 sèrent, puis s'entre-accollèrent ; mais le troisième point ne pouvoit
 210 venir ; car Daphnis n'osoit en parler, ni ne vouloit Chloé com-
 mencer, jusqu'à ce que l'aventure les conduisit à ce faire en cette
 manière.

Ils étoient sous le chêne assis l'un près de l'autre, et ayant
 goûté du plaisir de baiser, ne se pouvoient saouler de cette vo-
 215 lupté. L'embrassement suivoit quant et quant pour baiser plus
 serré, et en ce point comme Daphnis tira sa prise un peu trop
 fort, Chloé sans y penser se coucha sur un côté, et Daphnis en
 suivant la bouche de Chloé pour ne perdre l'aise du baiser, se laissa
 de même tomber sur le côté, et reconnoissant tous deux en cette
 220 contenance la forme de leur songe, long-temps demeurèrent cou-
 chés de la sorte, se tenant bras à bras aussi étroitement comme

F 190. s'accollèrent. — 191. mais ils n'osoient en venir au dernier remède, qui était de se coucher nue à nud. — 194. la nuit ensuivante. — 198. accolés. — 203. — là où ils faisoient en songeant ce qu'ils n'avoient point fait le jour, couchés ensemble nue à nud. — 204. Le lendemain donc ils se leverent plus épris d'amour que devant. — 209. s'entre-accollèrent. — 214. goûté. — 215. quand et quand. — 216. tira la sa prise. — 220. demeurèrent.

B 192 nuds. — 204. nud. — 215. quand et quand.

s'ils eussent été liés ensemble, sans y chercher rien davantage : mais pensant que ce fût le dernier point de jouissance amoureuse, consumèrent en ces vaines étreintes la plus grande partie du jour, 225 tant que le soir les y trouva ; et lors en maudissant la nuit, ils se séparèrent et ramenèrent leurs troupeaux au tect. Et peut-être enfin eussent-ils fait quelque chose à bon escient, n'eût été un tel tumulte qui survint en la contrée.

Des jeunes gens riches de Méthymne voulant passer joyeusement le temps des vendanges et s'aller ébattre quelque peu au loin, 230 tirèrent un bateau en mer, mirent leurs valets à la rame, et s'en vinrent dans les parages du territoire de Mitylène, pour ce qu'il y a par-tout bons abris pour se retirer, belle plage pour se baigner, et est bordée de beaux édifices, avec jardins, parcs et bois que les 235 uns nature a produits, les autres la main de l'homme. En voguant ainsi au long de la côte, et descendant ci et là, où desir leur en prenoit, ils ne faisoient mal quelconque ni déplaisir à personne, mais s'ébattoient entre eux à divers passe-temps. Tantôt avec des hameçons attachés d'un brin de fil au bout de quelque long roseau, ils 240 pêchoient, de dessus un écueil jeté fort avant en la mer, des poissons qui hantent autour des rochers ; tantôt prenoient avec leurs chiens et leurs filets les lièvres qui fuyoient des vignes pour le bruit des vendangeurs ; ou bien ils tendoient aux oiseaux, trouvant temps et lieu favorables, et avec des lacs courants, prenoient des oies 245 sauvages, des halbrans, des outardes et autre tel gibier de plaine, dont ils avoient, outre le plaisir, de quoi fournir à leurs repas. S'il leur falloit quelque chose plus, ils l'achetoient au prochain village, payant le prix et au-delà. Il ne leur falloit que le pain et le vin, et le logis aussi ; car ils ne trouvoient pas qu'il fût sûr, étant 250 la saison de l'automne, de coucher en mer, et à cette cause ils tiroient la nuit leur bateau à terre, peur de la tourmente pendant qu'ils dormoient.

Mais quelque paysan de là entour ayant affaire d'une corde dont

F 224. Consumerent. — 226. séparerent. — 231. tirerent. — 232. Mitylene. — 232. pource. — 233. partout bons abris. — 234. les uns nature produits. — 236. cy et là, où desir. — 240. bien avant en la mer. — 243. quelquefois ils tendoient. — 244. oyes. — 246. dequoi. — 247. l'acheptoient. — 248. et au delà. — 250. en mer ; et à cette cause.

B 229. Methymne. — 233. partout bons abris. — 236. cy et là. — 240. bien avant. — 243. quelquefois ils.

on suspend la meule à presser le raisin, étant la sienne par aventure usée ou rompue, s'en vint de nuit au bord de la mer, et trouvant le bateau sans garde, délia la corde qui le lioit, l'emporta en son logis et s'en servit à son besoin. Le matin ces jeunes gens cherchèrent par-tout leur corde; mais nul ne confessoit l'avoir prise : par quoi, après qu'ils eurent un peu querellé avec leurs hôtes, ils tirèrent outre, et ayant fait environ deux lieues, vinrent aborder à ces champs où se tenoient Daphnis et Chloé, pour ce qu'il y avoit, ce leur sembla, belle plaine à courir le lièvre. Or n'avoient-ils plus de corde pour attacher leur bateau, et à cette cause prirent du franc osier vert, le plus long qu'ils purent finer, le tordirent et en firent une hart, dont ils lièrent leur bateau à terre, puis lâchant leurs chiens, se mirent à chasser et tendirent leurs toiles aux passages qu'ils trouvèrent plus à propos. Ces chiens en courant çà et là, et aboyant, effrayèrent les chèvres de Daphnis, lesquelles abandonnèrent incontinent les coteaux, et s'enfuirent vers la marine, là où ne trouvant rien à brouter parmi le sable, aucunes plus hardies que les autres s'approchèrent du bateau, et rongèrent la hart d'osier vert dont il étoit attaché.

La mer étoit un peu émue d'un vent de terre qui se levoit ; le bateau une fois délié, les vagues le poussèrent, l'éloignèrent du bord et le portoient en mer ; de quoi les chasseurs s'étant aperçus, les uns accoururent au rivage, les autres rappelèrent leurs chiens, et tous ensemble menoient tel bruit que les gens de là entour, pâtres, vigneron, laboureurs, les entendant, vinrent de toutes parts ; mais ils n'y purent que faire. Car le vent fraîchissant toujours de plus en plus, mena la barque au gré du flot si roide et si loin, qu'elle fut tantôt hors de vue.

Par quoi ces jeunes gens dolents outre mesure, perdant leur bateau, biens et tout, cherchèrent le chevrier qui devoit garder les chèvres, et trouvant là Daphnis parmi les regardants, en chaude

F 254. à presser la vendange. — 257. chercherent partout. — 259. parquoi. — 260. tirèrent. — 261. pource. — 264. verd. — 264. qu'ils purent trouver. — 265. lièrent. — 267. trouverent. — 268. effrayèrent. — 268. abandonnèrent. — 270. plus hardies que les autres *entre deux virgules*. — 271. rongèrent. — 271. verd. — 274. délié. — 274. poussèrent ; l'éloignèrent. — 275. aperçus. — 276. rappellerent. — 277. delà autour. — 279. rafraichissant. — 282. Parquoi. — 282. outre-mesure. — 283. chercherent.

B 254. la vendange. — 258. partout. — 264. verd. — 271. verd. — 277. autour. — 282. outre-mesure.

285 colère commencèrent à le battre et à le vouloir dépouiller ; même
y en eut un d'entre eux qui détacha la laisse dont il menoit
son chien, et prit les deux mains à Daphnis pour les lui lier der-
rière le dos. Lui, comme ils le battoient, crioit, imploroit l'aide
d'un chacun, mais sur tous appeloit à son secours Lamon et
290 Dryas, lesquels accourus, tous deux verts vieillards, ayant les
mains rudes, endurcies du labeur des champs, prirent très bien
sa défense contre les jeunes Méthymniens, en leur remontrant
qu'il falloit entendre du moins ce garçon, pour voir s'il avoit tort,
et que chacun dit ses raisons. Ceux de Méthymne le voulurent,
295 et d'un commun accord on élut pour arbitre le bouvier Philéas,
à cause que c'étoit le plus ancien qui se trouvât là présent, et
qu'entre ceux de son village, il avoit le bruit d'être homme de
grande foi et loyauté. Adoncles jeunes gens prenant la parole, firent
en termes courts et clairs leur plainte de telle sorte, devant le juge
300 bouvier :

« Nous étions descendus en ces champs pour chasser, et avions
« attaché notre barque au rivage avec une hart d'osier vert,
« puis nous nous étions mis en quête avec nos chiens, et cepen-
« dant les chèvres de celui-ci sont venues, ont mangé l'osier dont
305 « notre bateau étoit attaché, et par ainsi l'ont détaché. Vous-
« mêmes l'avez pu voir emporté en pleine mer. Et ce qu'il y a
« dedans perdu pour nous, combien pensez-vous qu'il vaille ? Com-
« bien d'habits et d'équipages ! Combien de beaux harnois pour
« nos chiens ! et de l'argent plus qu'il n'en faudroit pour acheter
310 « tous ces champs ! En récompense de quoi, nous voulons emme-
« ner ce méchant chevrier-ci, lequel entend si mal le métier dont il
« se mêle, que de hanter avec ses chèvres au long des plages de la
« mer, comme s'il étoit marinier. »

Voilà ce que dirent les Méthymniens. Daphnis étoit tout moulu
315 des coups qu'il avoit reçus ; mais voyant Chloé présente, il ne
s'étonna de rien, et leur répondit franchement : « Je garde bien
« mes chèvres, et n'y a personne en tout le village qui se soit jamais
« plaint que pas une d'elles ait rien brouté en son jardin, ni rompu

F 285. commencerent. — 288. Lui recevant les coups crioit. — 290. verds
vieillards. — 292. Methymniens. — 294. Methymne. — 295. Philetas. —
297. et qu'entre tous ceux de son village. — 297. d'être homme de plus
grand légalité. — 304. celui-cy. — 309. achepter. — 311. chevrier cy. —
314. Methymniens. — 316. s'etonna. — 316. repondit.

B 290. verds. — 291. très-bien. — 302. verd.

- « ou gâté un bourgeon dans sa vigne. Mais ceux-ci eux-mêmes sont
 320 « mauvais chasseurs, et ont des chiens mal appris, qui ne font que
 « courir çà et là, et aboyer tant et si fort, qu'ils ont effarouché mes
 « chèvres, et les ont chassées de la plaine et de la montagne vers
 « la mer, comme eussent pu faire des loups. Or à présent elles ont
 « mangé quelque osier ; pouvoient-elles emmi ces sables brouter
 325 « le thym ou le serpolet ? Leur bateau est péri en mer ; qu'ils s'en
 « prennent à la tourmente, mes chèvres n'en sont pas cause. Voire
 « mais il y avoit dedans tant de biens, des habits, de l'argent ? Et
 « qui seroit si sot de croire qu'un bateau portant tout cela, n'eût
 « pour l'attacher qu'une hart d'osier ? »
- 330 En disant ces paroles il se prit à pleurer, et fit grande pitié à
 tous les assistants ; tellement que Philétas, qui devoit donner sa
 sentence, jura le dieu Pan et les Nymphes que Daphnis n'avoit
 point de tort, ni ses chèvres non plus, et que la faute, si faute y
 avoit, étoit aux vents et à la mer, desquels il n'étoit pas juge pour la
 335 leur faire réparer. Ce néanmoins le bon Philétas ne sut si bien dire
 que les Méthymniens s'en contentassent ; mais derechef en grande
 fureur prirent Daphnis, et le vouloient lier pour l'emmener, n'eût
 été que les paysans, de ce mutinés, se ruèrent, en criant, sur eux,
 comme une volée d'étourneaux, et leur ôtèrent des mains Daphnis,
 340 qui se défendoit bien aussi et à son tour les chargeoit. Si qu'à
 grands coups de pierres et de bâtons, ils chassèrent les Méthym-
 niens, et ne cessèrent de les poursuivre, qu'ils ne les eussent menés
 battant hors de leur territoire. Daphnis et Chloé restés seuls, elle
 eut tout loisir de le conduire en la caverne des Nymphes, où elle
 345 lui lava le visage tout souillé du sang qui lui étoit coulé du nez ;
 puis tirant de sa panetière un peu de fromage et du tourteau, elle lui
 en fit manger, et qui plus le conforta, lui donna de sa tendre bouche
 un baiser plus doux que miel.

Ainsi échappa Daphnis de ce danger : mais la chose n'en demeura
 350 pas là. Car ces jeunes gens de Méthymne, retournés chez eux à
 pied, au lieu qu'ils étoient venus en un beau bateau, blessés et mal

F 319. ceux-cy eux mêmes. — 324. de l'osier. — 326. à la tourment. — 326. chèvres. — 326. Mais il y avoit. — 331. Philetas. — 335. ce néaptmoins le bon Philetas. — 336. Methymniens. — 336. de rechef. — 338. se ruèrent. — 339. ôterent. — 341. ils chasserent les Methymniens. — 342. et ne cessèrent. — 343. réstés. — 346. un peu de fromage et un morceau de pain. — 350. Methymne. — 351. bléssés et mal-menés.

B 324. quelqu'osier. — 332. Dieu Pan. — 335. scût. — 336. de rechef.

menés, au lieu qu'ils étoient partis gais et bien délibérés, firent assembler le conseil de la ville, auquel ils requirent, en habits et contenance de suppliants, être vengés de l'outrage qu'ils avoient souffert, ne disant de vrai pas un mot, de peur que s'ils eussent conté le fait comme il étoit allé, on ne se fût moqué d'eux de s'être ainsi laissé battre par des paysans, mais accusant hautement les Mityléniens de les avoir pillés, et pris leur bateau sans autre forme de procès, comme en guerre ouverte.

360 Ceux de Méthymne ajoutèrent aisément foi à leur dire, pour autant même qu'ils les voyoient blessés ; et quant et quant estimant chose juste et raisonnable de venger un tel outrage fait aux enfants des plus nobles maisons de leur ville, décernèrent sur-le-champ la guerre contre les Mityléniens, sans leur envoyer ni 365 héraut, ni déclaration, et commandèrent à leur capitaine qu'il mit promptement en mer dix galères pour aller faire du pis qu'il pourroit en toute leur côte. Ils pensèrent que ce ne seroit pas sûrement ni sagement fait de hasarder plus grosse flotte à l'approche de l'hiver.

Le capitaine dès le lendemain eut dressé son équipage, et usant 370 pour moins d'embarras de ses soldats mêmes au lieu de rameurs, alla fourrager toutes les terres des Mityléniens qui étoient voisines de la mer, là où il prit force bétail, force grain, vin en quantité, pour ce qu'il n'y avoit guère que vendanges étoient faites, et grand nombre de prisonniers, gens qui travailloient à ces champs ; et 375 aussi s'en vint débarquer où gardoient leurs bêtes Daphnis et Chloé, courut le pays, ravit et pillà tout ce qu'il y trouva. Daphnis pour lors n'étoit pas avec son troupeau ; il étoit dans le bois à cueillir de la ramée verte pour donner l'hiver ¹ aux chevreaux, et voyant du haut des arbres les ennemis dans la plaine, se cacha au 380 creux d'un vieux chêne. Chloé, qui étoit demeurée avec les troupeaux, se cuida sauver de vitesse, et se jeta comme en un asile dans l'autre des Nymphes, poursuivie jusqu'au lieu même, et là, prioit au nom des Nymphes ces soldats de ne vouloir faire déplaisir ni à elle

F 356. moqué. — 358. Mityleniens. — 360. Methymne ajouterent. — 361. quand et quand. — 363. decernerent sur le champ. — 364. Mityleniens. — 365. commanderent. — 365. mit. — 367. penserent. — 367. surement. — 368. hyver. — 369. Le Capitaine. — 371. Mityleniens. — 372. du vin en quantité. — 373. pource. — 373. guères. — 378. l'hyver. — 381. asyle. — 383. les soldats.

B 372. du vin. — 373. guères. — 378. verde. — 381. vitesse. — 381. asyle.

(1) l'hiver. Courier a écrit ainsi ; ailleurs il préfère hyver.

ni à ses bêtes ; mais en vain. Car les gens de Méthymne, après
 385 avoir fait plusieurs vilénies et moqueries aux images des Nymphes,
 l'emmenèrent elle et ses bêtes, en la chassant devant eux à coups
 de houssine comme une chèvre ou une brebis, et voyant qu'ils
 avoient déjà plein leurs vaisseaux de toute sorte de butin, ne vou-
 lurent plus tirer outre, mais reprirent la route de leurs maisons,
 390 craignant l'hiver et les ennemis.

Ainsi s'en alloient les Méthymniens à force de rames, faisant peu
 de chemin ; car le temps fut si calme, qu'il ne tiroit ni vent ni
 haleine quelconque ; et Daphnis sorti de son creux, après que tout
 ce bruit fut passé, s'en vint dans la plaine où leurs bêtes avoient
 395 coutume de pâture, et n'y voyant plus ni ses chèvres, ni les brebis,
 ni Chloé, mais seulement les champs tout seuls, et la flûte de
 laquelle Chloé se souloit ébattre jetée là, se prit à crier et pleurer,
 et en soupirant amèrement, s'en couroit tantôt sous le fouteau à
 l'ombre duquel ils avoient accoutumé de se seoir, tantôt au rivage
 400 de la mer, pour voir s'il la trouveroit point, et tantôt dans l'ancre
 des Nymphes où il l'avoit vue fuir, et là, se jetant par terre, devant
 leurs images, se plaignoit à elles, disant qu'elles lui avoient bien
 failli au besoin. « Chloé, disoit-il, vient d'être arrachée de vos autels,
 « et vous avez bien eu le cœur de le voir et l'endurer ! elle qui vous
 405 « a fait tant de beaux chapelets de fleurs ! elle qui vous offroit
 « toujours du premier lait ! elle qui vous a donné ce flageolet
 « même que je vois ici pendu ! Jamais loup ne me ravit une seule
 « de mes chèvres, et les ennemis m'ont maintenant ravi le troupeau
 « entier et ma compagne bergère aussi. Mes chèvres, ils les tueront
 410 « et écorcheront incontinent ; les brebis, ils en feront des sacrifices
 « aux Dieux ; et Chloé demeurera en quelque ville loin de moi.
 « Comment oserai-je à cette heure m'en aller devers mon père et
 « ma mère, sans mes chèvres, sans Chloé, pour être désormais
 « misérable manœuvre ; car il n'y a plus chez nous de bêtes que je
 415 « puisse garder. Mais non, je ne bougerai d'ici, attendant la mort
 « ou d'autres ennemis qui m'emmènent aussi. Hélas ! Chloé, es-tu
 « en même peine que moi ? te souvient-il de ces champs ? as-tu

F 385. Villénies et moqueries. — 386. l'emmenèrent. — 390. l hyver. — 391. Methymniens. — 395. plus *manque*. — 396. tous seuls. — 398. fouteau. — 399. de s'asseoir. — 411. en la ville. — 413. sans Chloé ? Il faudra désormais que je sois un fainéant. — 416. Hélas, Chloé.

B 385. Villénies.

« point de regret aux Nymphes et à moi ? ou si te reconfortent nos brebis et nos chèvres prisonnières avec toi ? »

- 420 Comme il achevoit ces paroles, le cœur gros de chagrin, de pleurs, le voilà pris d'un profond somme, et lui apparoissent les trois Nymphes, en guise de belles et grandes femmes, demi-nues, les pieds sans chaussure, les cheveux épars, en tout semblables aux images. Si lui fut avis, dès l'abord, qu'elles avoient pitié de lui ;
- 425 puis d'elles trois la plus âgée lui dit en le reconfortant : « Ne te plains point de nous, Daphnis ; nous avons plus de souci de Chloé que tu n'as toi-même. Nous en primes pitié dès-lors qu'elle venoit de naître, et abandonnée en cet antre, l'avons fait élever et nourrir. Car afin que tu le saches, rien n'a de commun Chloé
- 430 « avec Dryas et ses brebis, ni toi non plus avec Lamon. Et quant à ce qui est d'elle, nous y avons déjà pourvu. Elle n'ira point prisonnière avec ces soldats à Méthymne, ni ne sera partie de leur butin. Pan, qui est là sous ce pin, et que vous n'honorez jamais seulement de quelques fleurettes, c'est lui que nous avons prié de
- 435 « vouloir secourir Chloé, parcequ'il fréquente volontiers entre gens de guerre, et lui-même a conduit des guerres, quittant le repos des champs. Il marche dès cette heure, dangereux ennemi, contre ceux de Méthymne. Pourtant ne t'afflige point, mais te lève et t'en va consoler Lamon et Myrtale, qui sont jetés à terre
- 440 « comme toi, croyant que tu aies été pris et emmené sur les vaisseaux. Demain reviendra ta Chloé avec vos brebis et vos chèvres ; et si les garderez encore et jouerez de la flûte ensemble. Au demeurant Amour aura soin de vous. »

- Daphnis ayant ouï et vu telles choses, s'éveilla soudain en sur-
- 445 saut, et pleurant autant de joie que de tristesse, adora les Nymphes prosterné devant leurs images, et leur promit, si Chloé retournoit à sauveté, de leur sacrifier la plus grasse de ses chèvres ; et courant au pin sous lequel étoit le dieu Pan représenté avec les pieds d'un bouc, deux cornes en la tête, qui d'une main tenoit sa flûte, et de

F 420. En disant ces paroles, pleurant, se lamentant, il fut pris d'un profond somme, et les trois Nymphes lui apparurent. — 423. semblables en tout aux images qui étoient dans la caverne. — 425. puis la plus âgée se prit à lui dire. — 427. Nous avons eu pitié d'elle quand elle venoit de naître. — 428. — en cette caverne. — 430. Et quand à. — 432. Methymne. -- 438. Id. — 440. ayes. — 445. joye. — 448. Dieu Pan représenté, avec les pieds d'un bouc.

B 435. parce qu'il. — 436. lui même.

450 l'autre arrêtoit un bouquin, l'adora aussi, et le pria qu'il lui plût faire promptement revenir Chloé, lui promettant semblablement de lui sacrifier un bouc ; et jusques au soir environ le soleil couchant, à peine cessa-t-il ses larmes et ses vœux pour le retour de Chloé. Enfin ramassant sa feuillée, il s'en retourna au logis, où il ôta de
 455 grand émoi Lamon et Myrtale, et les remplit de liesse ; puis mangea un petit et s'en alla dormir ; mais ce ne fut pas sans pleurer, ni sans faire prière aux Nymphes qu'elles lui apparussent encore, et que le jour revînt bientôt, et avec le jour, selon leur promesse, Chloé. Jamais nuit ne lui fut si longue. Or voici comme il en alla.
 460 Le capitaine de Méthymne ayant navigué à la rame environ cinq quarts de lieue, voulut un petit rafraîchir ses gens las d'avoir couru le pays, et trouvant un promontoire assez avancé en mer, dont l'extrémité présentait deux pointes en manière de croissant, abritait aussi sûr qu'aucun port, il y jeta l'ancre sous une roche haute et
 465 droite, sans autrement aborder, afin que de la côte à toute aventure on ne lui pût faire nul déplaisir, et ainsi permit à ses gens de se traiter et réjouir en pleine assurance. Eux ayant à bord foison de tous vivres qu'ils avoient pillés, se mirent à manger, boire et faire fête, comme on fait pour une victoire. Mais dès que le jour fut
 470 failli, et que la nuit eut mis fin à leur bonne chère, il leur fut avis soudainement que la terre étoit toute en feu, et vers la haute mer entendirent un bruissement dans le lointain, comme des rames d'une grosse flotte qui fût venue contre eux. L'un crioit aux armes, l'autre appeloit ses compagnons ; l'un pensoit être déjà blessé, l'autre
 475 croyoit voir un homme mort gisant devant lui. Bref, y avoit tout tel tumulte comme en un combat de nuit ; et si, n'y avoit point d'ennemis.

Après une nuit si terrible, le jour vint qui les effraya encore davantage. Car ils virent les boucs de Daphnis et ses chèvres, les
 480 cornes toutes entortillées de rameaux de lierre avec leurs grappes ; ils entendirent les brebis et béliers de Chloé qui hurloient comme loups ; elle-même on la vit couronnée de branchages de pin. Et en la mer se faisoient aussi choses étranges à conter. Car quand ils pensoient lever les ancres, elles tenoient au fond ; quand ils cui-

F 450. boucquin. — 457. prières. — 458. revint. — 459. ne lui sembla si longue. — 460. Methymne. — 460. ayant cheminé. — 461. rafraîchir. — 463. l'extrémité. — 466. aucun déplaisir. — 475. il y avoit. — 482. de branchage. — 484. au fonds.

B 460. navigé. — 461. rafraîchir. — 475. il y avoit.

doient abattre leurs rames pour voguer, elles se rompoient. Les dauphins sautant autour des vaisseaux et les battant de leur queue, en décousoient les jointures. Et entendoit-on du haut de la roche le son d'une flûte à sept cannes telle qu'en ont les bergers ; mais ce
 490 son n'étoit point plaisant à ouïr, comme seroit le son d'une flûte ordinaire, ains épouvantoit ceux qui l'entendoient comme l'éclat imprévu d'une trompette de guerre : de quoi ils étoient tous en merveilleux effroi, et couroient aux armes, disant que c'étoient les ennemis qui les venoient attaquer, et ne savoit-on par où ; et lors
 495 desiroient que la nuit revînt, comme s'ils eussent dû avoir trêve quand elle seroit venue.

Or n'étoit celui parmi eux conservant tant soit peu de sens, qui ne connût clairement que tous ces prodiges venoient du dieu Pan irrité contre eux pour quelque méfait, mais ils n'en pouvoient
 500 deviner la cause, n'ayant touché chose qu'ils sussent appartenir à Pan ; jusqu'à ce qu'environ midi le capitaine, non sans expresse ordonnance divine, s'endormit, et lui apparut Pan lui-même disant telles paroles : « O méchants sacrilèges ! comme avez-vous été si
 « forcenés que d'oser emplir d'alarme les champs que j'aime uni-
 505 « quement, ravir les troupeaux qui sont en ma protection, et arra-
 « cher par force d'un lieu saint une jeune fille de laquelle Amour
 « veut faire une histoire singulière, et n'avez point eu de crainte ni
 « de révérence aux Nymphes qui le vous ont vu faire, ni à moi aussi
 « qui suis le dieu Pan ! Jamais vous ne verrez Méthymne, si vous
 510 « y prétendez porter un tel butin, ni jamais n'échapperez le son de
 « cette mienne flûte, qui vous a naguère effrayés. Je vous ferai tous
 « abymer au fond de la mer et manger aux poissons, si tu ne rends,
 « et bientôt, Chloé aux Nymphes à qui vous l'avez enlevée, et
 « quant et elle ses brebis et tout le troupeau des chèvres. Pourtant
 515 « lève-toi sans délai, et la remets à terre avec ce que je t'ai dit, et
 « je vous conduirai tous deux en vos maisons, elle par terre et toi
 « par mer. »

A ces paroles tout troublé, le capitaine Bryaxis (car ainsi avoit-il

F 492. dequoi. — 495. du. — 498. du Dieu Pan. — 502. Pan lui même. — 503. sacrilèges. — 506. amour. — 509. Methymne. — 510. pretendez. — 512. au fonds. — 515. et remets à terre la bergère Chloé. — 518. Le capitaine Bryaxis, (car ainsi avoit-il nom) ces paroles ouïes, s'éveilla en sur-saut, et fit incontinent appeller les capitaines de chaque galère, auxquels il commanda que l'on cherchât Chloé entre les prisonniers ; ce qui fut aussitôt fait.

B 500. sçussent.

nom) s'éveilla en sursaut, et de chaque galère aussitôt faisant appeler
 520 les chefs, commanda qu'on cherchât entre les prisonniers Chloé
 jeune bergère, et fut fait ; et n'eurent pas de peine à la trouver, car
 elle étoit assise la tête couronnée de pin. Si la mènent au capitaine ;
 et lui, connoissant bien à cela que c'étoit pour elle qu'il avoit eu
 cette apparition en dormant, la conduisit lui-même à terre dans la
 525 galère capitainesse, dont elle ne fut pas plutôt hors, que du haut de
 la roche aussitôt on entend un nouveau son de flûte, non plus
 épouvantable en manière de l'alarme, mais tel que bergers ont
 coutume de sonner quand c'est pour mener leurs bêtes aux champs ;
 et brebis aussitôt de sortir du navire courant par l'escale sans
 530 broncher, et les chèvres encore mieux, comme celles qui savoient
 jà gravir et descendre tous lieux escarpés. Puis chèvres et brebis à
 terre entourèrent Chloé, bondissant, sautant et bêlant, et sem-
 bloient s'éjouir avec elle de leur commune délivrance.

Mais les troupeaux des autres bergers et chevriers demeurèrent
 535 où on les avoit mis, et ne bougèrent de dessous le tillac des galères,
 comme n'étant point pour eux le son de la flûte ; de quoi tout le
 monde s'émerveilla grandement, et en loua la puissance et bonté
 de Pan. Et encore vit-on de plus étranges merveilles en l'un et en
 l'autre élément. Car les galères des Méthymniens démarrèrent
 540 d'elles-mêmes, avant qu'on eût levé les ancres, et y avoit un dauphin
 qui les conduisoit sautant hors de l'eau devant la capitainesse ; et
 sur terre un fort doux et plaisant son de flûte conduisoit les deux
 troupeaux, sans que l'on pût voir qui en jouoit ; si que les brebis et
 les chèvres marchaient et païssoient en même temps, avec très
 545 grand plaisir d'ouïr telle mélodie.

C'étoit environ l'heure qu'on ramène les bêtes aux champs après
 midi. Daphnis apercevant de tout loin, d'une vedette élevée, Chloé
 avec les deux troupeaux, ô Nymphes ! ô Pan ! s'écria-t-il ; et des-

F 522. Ainsi la menerent au Capitaine, lequel connut bien. — 524. Si la fit
 conduire à terre. — 525. plutôt hors qu'on entendit derechef le son de la
 flûte du haut du rocher, mais non plus effroyable en manière. — 527. ains
 tel que les bergers ont accoutumé. — 528. quand ils menent. — 529. Les
 brebis mêmes au sortir couraient par l'escale. — 532. entourèrent. — 533.
 se réjouir. — 534. demeurèrent. — 535. ne bougèrent. — 536. comme n'é-
 tant pour eux. — 539. Méthymniens. — 539. démarrèrent d'elles mêmes.
 — 541. et sur la terre. — 544. et pâturaient ensemble. — 546. ramène. —
 547. apercevant. — 547. du haut d'un rocher. — 548 s'écrie à haute voix :
 O Nymphes ! O gentil Pan !

B 530. sçavoient. — 544. très-grand. — 546. ramène.

cendu dans la plaine, court à elle, se jette dans ses bras, épris de
 550 si grande joie qu'il en tomba tout pâmé. A peine purent le ranimer
 les baisers même de Chloé qui le pressoit contre son sein. Ayant
 enfin repris ses esprits, il s'en fut avec elle sous le hêtre, là où
 s'étant tous deux assis, il ne faillit à lui demander comme elle avoit
 pu échapper des mains de tant d'ennemis, et Chloé lui conta tout,
 555 son enlèvement dans la grotte, son départ sur le vaisseau, et le
 lierre venu aux cornes de ses chèvres, et la couronne de feuillage
 de pin sur sa tête ; ses brebis qui avoient hurlé, le feu sur la terre,
 le bruit en la mer, les deux sortes de son de flûte, l'un de paix,
 l'autre de guerre, la nuit pleine d'horreur, et comme une certaine
 560 mélodie musicale l'avoit conduite tout le chemin sans qu'elle en vit
 rien.

Adonc reconnoissant Daphnis le secours manifeste de Pan et
 l'effet de ce que les Nymphes lui avoient promis, conta de sa par
 à Chloé tout ce qu'il avoit ouï, tout ce qu'il avoit vu, et comme, se
 565 mourant d'amour et de regret, il avoit été par les Nymphes rendu
 à la vie. Puis il l'envoya querir Dryas et Lamon, et quant et quant
 tout ce qui fait besoin pour un sacrifice, et lui-même cependant
 prit la plus grasse chèvre qui fût en son troupeau, de laquelle il
 entortilla les cornes avec du lierre, en la même sorte et manière
 570 que les ennemis les avoient vues, et après lui avoir versé du lait
 entre les cornes, la sacrifia aux nymphes ¹, la pendit et l'écorcha,
 et leur en consacra la peau attachée au roc. Puis quand Chloé fut
 revenue, amenant Dryas et Lamon et leurs femmes, il fit rôtir une
 partie de la chair et bouillir le reste ; mais avant tout il mit à part
 575 les prémices pour les Nymphes, leur épandit de la cruche pleine
 une libation de vin doux, et ayant accommodé de petits lits de
 feuillage et verte ² ramée pour tous les convives, se mit avec eux à
 faire bonne chère, et néanmoins avoit toujours l'œil sur les trou-
 peaux, crainte que le loup survenant d'emblée ne fit son coup pen-

F 550. joye. — 551. les baisers mêmes. — 555. enlèvement. — 559. la nuit épouvantable. — 566. quand et quand. — 572. fut venue, amenant avec elle. — 577. verte ramée. — 577. il se mit. — 578. et néanmoins. — 579. ne fit.

B 577. verde.

1. Le mot Nymphes est partout écrit avec une majuscule ; c'est ici une inadvertance qui se reproduit plus loin, II, 581.

2. Verde. Dans son édition de 1823, P.-L. Courier a corrigé partout verd, verde par vert, verte ; c'est par erreur que l'orthographe verde a été conservée ici.

580 dant ce temps-là. Puis tous ayant bien repu, se mirent à chanter des hymnes aux nymphes que d'anciens pasteurs avoient composées. La nuit venue ils se couchèrent en la place même emmi les champs, et le lendemain eurent aussi souvenance de Pan. Si prirent le bouc chef du troupeau, et couronné de branchages de
 585 pin le menèrent au pin sous lequel étoit l'image du Dieu, et louant et remerciant la bonté de Pan, le lui sacrifièrent, le pendirent, l'écorchèrent, puis firent bouillir une partie de la chair et rôtir l'autre, et le tout étendirent emmi le beau pré sur verde ¹ feuillade. La peau avec les cornes fut au tronc de l'arbre attachée tout contre
 590 l'image de Pan, offrande pastorale à un Dieu pastoral ; et ne s'oublèrent non plus de lui mettre à part les prémices, et si firent en son honneur les libations accoutumées. Chloé chanta, Daphnis joua de la flûte, et chacun prit place à table.

Ainsi qu'ils faisoient chère lie, survint de cas d'aventure le bon
 595 homme Philétas, apportant à Pan quelques chapelets de fleurs, et des moissines avec les grappes et la pampre ² encore au sarment ; et quant et lui amenoit son plus jeune fils Tityre, jeune petit gars ayant cheveux blonds et couleur vermeille, air vif et malin, et qui en courant sautoit ne plus ne moins qu'un chevreau. Dès qu'ils
 600 aperçurent Philétas, ils se levèrent tous, allèrent avec lui couronner l'image de Pan, et suspendirent les moissines du bon Philétas aux branches du pin ; puis, lui faisant place parmi eux, le convièrent à leur repas. Or quand ces vieillards eurent un peu bu, adonc commencèrent-ils à conter de leurs jeunes ans, comme ils gar-
 605 doient leurs bêtes aux champs, comme ils étoient échappés de plusieurs dangers et surprises d'écumeurs de mer et de larrons. L'un se vantoit qu'il avoit une fois tué un loup, l'autre qu'après Pan il n'y avoit homme qui sût si bien jouer de la flûte que lui. C'étoit Philétas qui se donnoit cette louange. Daphnis et Chloé le prièrent

F 580. ce temps là. — 582. se coucherent. — 584. branchage. — 585. menerent. — 585. sous le quel. — 586. sacrifierent. — 587. l'écorcherent. — 590. Ils n'oublierent pas non plus. — 591. et firent. — 593. prit place sur les lits. — 595. Philetas. — 597. et quand et lui. — 598. blonds, couleur vermeille. — 600. apperçurent Philetas. — 600. leverent. — 600. allerent. — 601. Philetas. — 602. convierent. — 604. commencerent-ils. — 609. Philetas. — 609. prierent.

B 592. accoutumées (*sic*). — 608. sçut.

1. Verde. Courier a copié textuellement Amyot : emmy le beau pré sur verde feuillade.

2. Courier a écrit la pampre dans toutes les éditions.

610 qu'il leur voulût de grâce montrer un petit de sa science, et qu'en ce sacrifice fait à Pan, il honorât avec sa flûte le Dieu amateur de tels sons. Philétas y consentit, encore que pour sa vieillesse il se plaignît de n'avoir plus guère d'haleine, et prit la flûte de Daphnis. Mais elle se trouva trop petite pour y pouvoir montrer beaucoup
 615 de savoir et d'artifice, comme celle de quoi jouoit un jeune garçon seulement ; par quoi il envoya Tityre en son logis, distant d'environ demi-lieue, pour lui apporter la sienne. L'enfant jette là son hocqueton, et s'en court comme un faon de biche ; et cependant Lamon se mit à leur conter la fable de Syringe, pour laquelle ap-
 620 prendre il avoit donné à un chevrier de Sicile, qui en savoit la chanson, un bouc et une flûte.

« Cette Syringe, leur dit-il, aujourd'hui flûte pastorale, jadis étoit
 « une belle fille ayant voix mélodieuse et grande science de musi-
 « que. Elle gardoit les chèvres, chantoit et se jouoit avec les Nym-
 625 « phes. Pan qui la voyoit aux champs garder ses bêtes, jouer,
 « chanter, un jour vient à elle et la prie de ce qu'il vouloit, lui pro-
 « mettant faire que ses chèvres porteroient toutes deux chevreaux
 « à chaque portée. Elle se moqua de son amour, et dit que jamais
 « elle n'auroit ami, non seulement tel comme lui, qui sembloit
 630 « proprement un bouc, mais ni autre quel qu'il fût. Pan la voulut
 « prendre à force ; elle s'enfuit ; il la poursuivit ; tant que pieds la
 « purent porter, elle courut ; mais lasse à la fin de courir, elle se
 « jette en un marais, et là se perd dans les roseaux. Pan coupe les
 « cannes en courroux, et n'y trouvant point la pucelle, connut son
 635 « inconvenient, et lors unissant avec de la cire les roseaux taillés
 « inégaux, en signe d'amour non égale, il en fit cet instrument.
 « Ainsi elle qui paravant étoit belle jeune fille, depuis a été un
 « plaisant instrument de musique. »

Lamon à peine achevoit son conte, et bon Philétas de le louer,
 640 disant n'avoir ouï en sa vie chanson si jolie que cette fable, quand Tityre arriva portant la flûte de son père, grande à merveille, composée des plus grosses cannes que l'on trouve, accoutrée de laitton par dessus la cire. On eût dit que c'étoit celle-là même que Pan fit

F 612. Philetas. — 613. plus guères. — 616. parquoi. — 628. se mocqua. — 635. inconvenient. Lors unissant avec la cire des roseaux. — 639. et Philetas. — 640. chanson si plaisante. — 641. grande à merveille et composée. — 642. accoutrée de laitton par dessus la cire. *manque dans F.* — 643. celle là même.

B 615. sçavoir. — 620. sçavoit. — 629. non-seulement.

la première. Philétas adonc se leva, et assis sur son lit de feuillage,
 645 premièrement il essaya tous les chalumeaux voir si rien empêchoit
 le vent, et voyant que chaque tuyau rendoit le son convenable,
 souffla dedans à bon escient. Si sembloit proprement un air de
 plusieurs flageolets jouants ensemble, tant menoient de bruit ces
 pipeaux : puis petit à petit diminuant la force du vent, ramena son
 650 jeu en un son tout-à-fait doux et plaisant, et leur montrant tout
 l'artifice de la musique pastorale pour bien mener et faire paître les
 bêtes aux champs, leur fit voir comment il falloit souffler pour
 un troupeau de bœufs, quel son est mieux séant à un chevrier, quel
 jeu aiment les brebis et moutons ; celui des brebis étoit gracieux,
 655 fort et grave celui des bœufs, celui des chèvres clair et aigu ; et une
 seule flûte imitoit toutes ces diverses flûtes du berger, du bouvier,
 et du chevrier.

La compagnie à table écoutoit sans mot dire, couchée sur le
 feuillage, prenant très grand plaisir d'ouïr si bien jouer Philétas,
 660 jusqu'à ce que Dryas se levant, le pria de jouer quelque gaie
 chanson en l'honneur de Bacchus, et lui cependant leur dansa
 une danse de vendange, faisant les gestes comme s'il eût, tantôt
 cueilli la grappe au cep, tantôt porté le raisin dans la hotte,
 puis les mines d'un qui foule la vendange, qui verse le vin dans
 665 les jarres, et d'un qui hume à bon escient la liqueur nouvelle.
 Toutes lesquelles choses il fit si proprement et de si bonne
 grace, approchant du naturel, qu'ils pensoient voir devant leurs
 yeux la vigne, le pressoir et les jarres, et Dryas buvant le vin
 doux.

Ayant ainsi le troisième vieillard bien et gentiment fait son
 670 devoir de danser, à la fin alla baiser Daphnis et Chloé, lesquels
 incontinent se levèrent et dansèrent le conte de Lamon. Daphnis
 contrefaisoit le Dieu Pan, Chloé la belle Syringe ; il lui faisoit sa
 requête, et elle s'en rioit ; elle s'enfuyoit, lui la poursuivoit,
 courant sur le bout des orteils pour mieux contrefaire les pieds de

F 644 Philetas. — 644. sur le lit de feuillage où il avoit mangé couché, il
 essaya premièrement les chalumeaux pour voir s'il y auroit rien qui empê-
 chât. — 647 escient. On eût cru entendre plusieurs flûtes ensemble, tant
 cela menoît de bruit ; puis diminuant petit à petit la force de son vent. —
 650. tout à fait. — 659. Philetas. — 660. gaye. — 663. et tantôt. — 666.
 grâce. — 671. se leverent et danserent.

B 650. tout à fait. — 659. très-grand. — 660. gaye. — 663. et tantôt. — 666.
 grâce.

675 bouc ; elle feignoit d'être lasse et de ne pouvoir plus courir, et au lieu des roseaux s'alloit cacher dans le bois.

Et Daphnis alors prenant la grande flûte de Philétas, en tira d'abord un son douloureux, comme Pan qui se fût plaint de la jouvencelle ; puis un son passionné, comme la priant d'amour ; puis
680 un son de rappel, comme cherchant par-tout ce qu'elle étoit devenue. Si que le bon homme lui-même Philétas tout émerveillé accourut le baiser, et après l'avoir baisé lui fit présent de sa flûte, en priant aux Dieux que Daphnis la laissât un jour à pareil successeur que lui. Daphnis donna la sienne petite à Pan, et ayant
685 baisé Chloé comme revenue et retrouvée d'une véritable fuite, ramena jouant de la flûte ses bêtes aux étables, pource qu'il étoit déjà tard ; et aussi fit Chloé les siennes au son des mêmes chalumeaux. Les chèvres marchaient côte à côte des brebis, et Chloé tout joignant Daphnis, de sorte qu'à chaque pas ils se baisoient
690 l'un l'autre, et durèrent ainsi jusques à nuit close, et en se quittant complotèrent ensemble de ramener paître leurs troupeaux le lendemain au plus matin, comme ils firent. Car incontinent que le jour commença à poindre, ils revinrent au pâturage, et ayant premièrement salué les Nymphes, puis après Pan, s'allèrent asseoir dessous
695 le chêne, où ils jouèrent de la flûte ensemble, s'entre-baisèrent, s'embrassèrent, se couchèrent l'un près de l'autre, et sans y faire rien davantage, se relevèrent. Ensuite ils songèrent à manger ; et ils buvoient en même sèbile du vin mêlé avec du lait

Or échauffés et rendus plus hardis par toutes ces choses, ils
700 contestoient entre eux d'amour, et en vinrent jusqu'à se vouloir assurer par serment l'un de l'autre. Daphnis allant dessous le pin, jura par le Dieu Pan qu'il ne vivroit jamais un seul jour sans Chloé ; et Chloé dans l'antre des Nymphes, jura devant leurs images de vivre et mourir avec Daphnis. Mais elle, comme
705 une jeune et innocente fillette, fut si simple de vouloir que Daphnis au sortir de l'antre lui jurât un autre serment. Si lui dit :
« Ce Dieu Pan, Daphnis, est un Dieu volage auquel il n'y a point

F 677. Après cela Daphnis prenant. — 677. Philetas. — 680. partout. — 681. Tellement que le bon homme Philetas s'ébahissant comme il en sçavoit tant, accourut. — 690. durèrent. — 691 complotterent, paître. — 694. s'allèrent. — 695. jouèrent. — 695. s'entre-baisèrent, s'entr'embrassèrent, se couchèrent. — 697. se relevèrent. — 697. songèrent. — 699. ils dispuoient d'amour entre eux.

B 681. le bonhomme. — 691. complottèrent.

« de fiancé ; il a aimé Pitys, il a aimé Syringe ; il ne cesse de
 « pourchasser les Nymphes Epimélides, et on le voit toujours après
 710 « les Dryades. Si tu me fausses la foi que tu m'as jurée, il ne s'en
 « fera que rire, voire quand tu aurois plus de maîtresses qu'il n'a de
 « chalumeaux en sa flûte. Et comment te puniroit-il, lui qui chaque
 « jour fait amour nouvelle ? Jure-moi par ton troupeau, et par la
 « chèvre qui te nourrit et allaita, que jamais tu ne laisseras Chloé
 715 « tant qu'elle te sera fidèle ; et là où elle te fera faute et aux Nymphes
 « qu'elle a jurées, fuis-la et la hais ou la tue, comme tu ferois un
 « loup. »

Daphnis prit plaisir à ce doute, et debout au milieu de son trou-
 peau, tenant d'une main un bouc et de l'autre une chèvre, jura qu'il
 720 aimeroit Chloé tant qu'il en seroit aimé, et que si elle en aimoit un
 autre, il se tueroit au lieu d'elle ; dont elle fut bien aise, et s'en
 assura plus que du premier serment, croyant les brebis et les chè-
 vres être Dieux propres aux bergers et aux chevriers.

F 709. Epimelides. — 714 allaita. — 715. fidelle. — 716. fuis la. — 721. il
 le tueroit au lieu d'elle.

B 715. fidelle.

LIVRE TROISIÈME

- Mais les Mityléniens apprenant comme ceux de Méthymne avoient envoyé dix galères à leur dommage, et mêmeement étant informés, par gens qui venoient de la campagne, comme on avoit couru leurs terres et pillé leurs biens, estimèrent que ce seroit lâcheté d'endurer
5 un tel outrage des Méthymniens, et délibérèrent promptement prendre les armes contre eux. Si levèrent incontinent trois mille hommes de pied et cinq cents chevaux, et envoyèrent par terre leur capitaine général Hippase, craignant de les mettre sur mer en temps approchant de l'hyver.
- 10 Le capitaine parti aussitôt avec ses gens, ne fourragea point les terres des Méthymniens, ni n'emmena le bétail des laboureurs et paysans, parce qu'il estimoit cela être le fait d'un larron et non pas d'un capitaine ; ains tira droit vers la ville, espérant la surprendre les portes ouvertes et sans garde. Mais quand il en fut près environ
15 six lieues, un héraut lui vint au devant, qui lui demanda trêve au nom des Méthymniens. Car ayant entendu depuis par leurs prisonniers, que ceux de Mitylène ne savoient du tout rien de ce qui s'étoit passé, mais que c'étoit une querelle entre paysans et jeunes gens, où ceux-ci avoient eu des coups pour quelque insolence par
20 eux faite, ils regrettoient fort d'avoir si à la légère offensé leurs voisins, et n'avoient autre desir que de rendre et restituer ce qui auroit été pris, pour pouvoir trafiquer et hanter comme devant les uns avec les autres sans crainte ni danger. Hippase envoya le héraut porter ces paroles au Sénat des Mityléniens, combien qu'il

F 1. Mityleniens. — 1. Methymne. — 4. estimerent. — 5. Methymniens. — 5. délibérèrent. — 6. leverent. — 7. envoyerent. — 11. Methymniens. — 16. Methymniens. — 17. Mitylene. — 19. ceux-cy. — 19. quelqu'inso-
lence. — 24. Mityleniens.

B 17. sçavoient.

25 eût tout pouvoir et autorité absolue, et cependant alla camper à demi-lieue de Méthymne, attendant les ordres de sa ville. De là à deux jours ordre lui vint de recevoir les restitutions, et s'en retourner sans faire nul dommage. Car ayant le choix de la paix ou de la guerre, ils avoient pensé que la paix valoit mieux. Ainsi se termina
30 la guerre entre Méthymne et Mitylène, finie comme elle fut commencée par soudaine résolution.

Et là-dessus survint l'hyver plus fâcheux que la guerre à Daphnis et à sa Chloé. Car incontinent la neige, tombant en grande abondance, couvrit les chemins et enferma les laboureurs en leurs
35 maisons ; les torrents impétueux tomboient aval du haut des montagnes, l'eau se geloit, les arbres sembloient morts, on ne voyoit plus la terre, sinon alentour des fontaines et de quelques ruisseaux ; ainsi ne se pouvoient plus mener les bêtes aux champs, ni n'osoient les gens mettre seulement le nez hors la porte ; mais demeurant
40 tous au logis, faisoient un grand feu, alentour duquel, dès que les coqs avoient chanté le matin, chacun venoit faire sa besogne. Les uns retordoient du fil, les autres tissoient du poil de chèvre, ou faisoient des collets à prendre les oiseaux. Le soin qu'il falloit lors avoir des bœufs, étoit de leur donner de la paille à manger en la
45 bouverie, aux chèvres et brebis de la feuillée en la bergerie, aux pourceaux de la faine et du gland en la porcherie.

Etant ainsi chacun contraint de garder la maison pour la rudesse du temps, les autres, tant laboureurs que pasteurs, en étoient aises, parce qu'ils avoient un peu de relâche en leurs travaux, faisoient
50 bons repas et long somme, tellement que l'hyver leur sembloit plus doux que non pas l'été, ni l'automne, ni le printemps avec. Mais Daphnis et Chloé se souvenant des plaisirs passés, comme ils s'entrebaisoient ¹, comme ils s'entr'embrassoient, et de leurs joyeux passetemps emmi ces champs et ces prairies, toute nuit soupiroient
55 en grande peine sans pouvoir dormir, attendant la saison nouvelle ne plus ne moins qu'une seconde vie après la mort. Chaque fois qu'ils trouvoient sous leur main la panetière dont ils souloient tirer leur manger, cela leur mettoit deuil au cœur ; apercevant la sèbile où ils étoient coutumiers de boire l'un après l'autre, ou bien la

F 26. Methymne. — 30. Methymne et Mitylene. — 32. Là-dessus survint. 48. bien aises. — 51. printems. — 52. comment ils se baisoient, comment ils s'embrassoient, comment ils buvoient et mangeoient ensemble, toute nuit. — 58. serroit le cœur ; apercevant.

1. S'entrebaisoient, au lieu de s'entre-baisoient.

60 flûte, qui étoit un don d'amourette, jetée à terre quelque part sans que l'on en tint compte, cela renouveloit leur regret. Si prioient aux **Nymphes** et à Pan qu'ils les délivrassent de ces maux, et leur remontrassent **enfin à eux** et à leurs bêtes le soleil beau et clair, et quant et quant faisant ces **prières aux Dieux**, cherchoient quelque
 65 invention par laquelle ils se pussent entrevoir. Chloé de soi n'y eût su que faire, et aussi n'avoit guère moyen ; car celle qu'on estimoit sa mère étoit tout le jour après elle, lui montrant à carder la laine et à tourner le fuseau, et lui parlant de la marier ; mais Daphnis, comme celui qui avoit plus de loisir et plus de sens aussi
 70 que la fillette, trouva pour la voir une telle finesse.

Devant le logis de Dryas, tout contre le mur de la cour, étoient deux grands myrtes et un lierre ; les myrtes bien près l'un de l'autre et quasi joints par le pied, tellement que le lierre les embrassant tous deux, et s'étendant en guise de vigne sur l'un et sur l'autre,
 75 y faisoit une manière de loge fort couverte, tant les feuilles étoient épaisses et tissues, s'il faut ainsi dire, les unes avec les autres ; par dedans pendoient force grappes noires, comme raisins à la treille ; à l'occasion de quoi y avoit toujours, même l'hyver, grande multitude d'oiseaux qui lors ne trouvoient rien ailleurs, force
 80 merles, force grives, force ramiers, force bisets, et de tous autres oiseaux aimant à manger grains de lierre. Daphnis sortit de la maison sous couleur d'aller tendre à ces oiseaux, ayant plein son bissac de fouaces et de gâteaux au miel, et portant aussi, afin qu'on le crût mieux, de la glu et des collets. La distance de l'une des
 85 maisons à l'autre étoit d'environ demi-lieue, et la neige non encore durcie par le froid, lui eût fait avoir bien de la peine, n'eût été qu'Amour passe par-tout et franchit le feu, l'eau, la neige, voire même celle de la Scythie. Daphnis fit le chemin tout d'une course, et arrivé devant la demeure de Dryas, secoua la neige qu'il avoit
 90 aux pieds, tendit ses collets, englua de longues verges, puis se mit en aguet là auprès, épiant quand viendroient les oiseaux et à l'aventure Chloé.

Or, quant aux oiseaux, il en vint grande compagnie, et en prit tant qu'il avoit assez affaire à les amasser, à les tuer et à les plumer,
 95 mais de la maison ne sortoit personne, homme ni femme, ni coq, ni

F 65 Chloé pour elle n'y eût. — 66. guères. — 69. et plus *da* sens. — 83. de fouace. — 93. Or quand aux oiseaux. — 95. il ne sortoit.

B 66. *scu*. — 84. *crut*.

poule ; ains se tenoient tous au-dedans clos et cois au long du feu, dont le pauvre Daphnis étoit en grand émoi d'être venu si mal à point et à heure si malheureuse. S'il osa bien penser de trouver un prétexte pour tout droit entrer léans, discourant en lui-même quelle
 100 couleur seroit la plus croyable. « Je viens querir du feu. Comment ?
 « N'avez-vous point de plus proches voisins ? Je demande du pain.
 « Ton bissac est plein de vivres. Du vin. Il n'y a que trois jours ¹
 « que vous avez fait vendanges. Le loup m'a poursuivi. Et où en
 « est la trace ? Je suis venu chasser aux oiseaux. Que ne t'en vas-tu
 105 « donc après que tu en as assez pris ? Je veux voir Chloé. » Telle
 chose ne se pouvoit bonnement confesser à un père et à une mère.
 Ainsi n'y avoit-il pas une de toutes ces occasions-là qui ne portât
 quelque soupçon. « Mieux vaut, disoit-il, que je m'en aille. Je la
 « reverrai au printemps : non cet hyver, puisque les Dieux, comme
 110 « je crois, ne veulent pas. » Ayant fait en lui-même ces devis, et
 serrant jà ce qu'il avoit pris de grives et autres oiseaux, il s'en
 alloit partir. Mais comme si expressément Amour eût eu pitié de
 lui, voici qu'il avint.

Dryas et sa famille à table, le pain et la viande toute prête,
 115 chacun entendoit à boire et à manger, et cependant un des chiens
 de la bergerie, voyant qu'on ne se donnoit point de garde de lui,
 happe un lopin de chair et s'enfuit hors de la maison ; de quoi
 Dryas courroucé, pour autant même que c'étoit sa part, prend
 un bâton et court après. En le poursuivant il vint à passer au long
 120 de ce lierre où Daphnis avoit tendu ses gluaux, et le vit comme il
 chargeoit déjà sa prise sur ses épaules, prêt à s'en retourner ; et
 sitôt qu'il l'aperçut, oubliant et chair et chien : Dieu te gard, mon
 fils, s'écria-t-il ; puis le vient accoler et baiser, le prend par la main
 et le mène en sa maison.

F 96. au dedans. — 96. au long du feu ; dont le pauvre Daphnis. — 105. « Je
 veux voir Chloé ». Et qui seroit celui qui confesserait à un père et à une
 mère être venu pour voir leur fille ? [Ainsi, etc. — 107. occasions là où il
 n'y eût toujours quelque soupçon. — 108. Il vaut donc mieux, disoit-
 il. — 108. Je reverrai Chloé au printemps. Les Dieux, comme je crois,
 ne veulent pas que je la voye l'hyver ». — 114. toutes prêtes. — 122. l'ap-
 perçut. — 123. accoller.

B 109. hiver.

1. Amyot et toutes les éditions de Courier donnent trois jours. C'est une inad-
 vertance trop évidente. Le texte porte : καὶ μὴν χθεὺς καὶ πρώην ἐπρώγησας
 ce qui signifie plutôt : il y a peu de temps.

125 Quand ils se virent l'un l'autre, à peine qu'ils ne tombèrent tous deux, de grande aise qu'ils eurent. Ils se forcèrent toutefois de se tenir sur leurs pieds, s'entr'appelèrent, se donnèrent le bon jour, et se baisèrent, ce qui leur fut comme un étai et appui qui leur vint à point pour les engarder de tomber.

130 Ayant ainsi Daphnis contre son espérance vu, et davantage ayant baisé sa Chloé, s'assit auprès du feu et déchargea sur la table ses grives et ses ramiers, contant à la compagnie comment, ennuyé de tant demeurer à la maison, il s'en étoit venu chasser aux oiseaux, et comment il en avoit pris aucuns avec des collets, d'autres avec des
135 gluaux, ainsi qu'ils venoient aux grains de lierre et de myrte. Ceux de la maison le louèrent grandement de son bon esprit, et le prièrent de manger à bonne chère de ce que le matin leur avoit laissé, commandant à Chloé qu'elle leur versât à boire, ce qu'elle fit bien volontiers, à tous les autres premièrement, et puis à Daphnis le
140 dernier ; car elle faisoit semblant d'être fâchée contre lui, de ce qu'étant venu si près, il s'en étoit voulu aller sans la voir ni parler à elle ; et néanmoins avant que lui présenter à boire, elle but un trait en la tasse, puis lui bailla le demeurant, et lui, encore qu'il eût grand soif, but lentement et à longue haleine, pour en avoir tant
145 plus de plaisir.

Si fut tantôt la table vide de pain et chair, et lors assis, ils lui demandèrent nouvelles de Myrtale et Lamon, disant qu'ils étoient bien heureux d'avoir un tel bâton de leur vieillesse ; desquelles louanges Daphnis n'étoit pas marri, mêmelement qu'on les lui don-
150 noit en présence de sa Chloé. Mais quand ils lui dirent qu'ils le retenoient ce jour et celui d'après, à cause qu'ils devoient le lendemain faire un sacrifice à Bacchus, peu s'en fallut qu'il ne les adorât au lieu de Bacchus. Si tira de son bissac force gâteaux et des oiseaux qu'ils habillèrent pour le souper. Ainsi fut derechef le feu
155 allumé, le vin tiré, la table dressée, et sitôt qu'il fut nuit close se mirent à manger, après quoi ils passèrent le temps, partie à faire de plaisants contes, et partie à chanter, jusqu'à ce que sommeil leur vint ; et lors ils s'en allèrent coucher, Chloé avec sa mère, Daphnis

F 125 tomberent. — 126. se forcerent. — 127. s'entrappellerent, se donnerent. — 128. baiserent. — 130. Ainsi Daphnis ayant contre son espérance et vu et baisé Chloé, s'assit. — 136. louerent. — 136. prierent. — 142. et néanmoins. — 144. grand soif. — 146. Si fut tantôt la table vuide ; toutefois restant encore assis, ils lui demanderent des nouvelles de Myrtale et de Lamon. — 154. qu'ils préparerent. — 154 de rechef. — 156. passerent. — 158. s'en allerent.

avec Dryas. Chloé n'eut autre bien la nuit que de penser à son
 160 Daphnis, qu'elle verroit le lendemain tout le jour, et lui se repais-
 soit d'une vaine volupté, tenant à grand heur de coucher seulement
 avec le père de sa Chloé ; de sorte que plus d'une fois il l'embrassa
 et baisa, croyant en rêve embrasser et baiser Chloé.

Le matin il fit un froid extrême, et tira un vent de bise si âpre
 165 qu'il brûloit et perçoit tout. Quand ils furent levés, Dryas sacrifia à
 Bacchus un chevreau d'un an, alluma un grand feu et apprêta le
 diner. Adonc, cependant que Napé entendoit à cuire le pain, et
 Dryas à faire bouillir le chevreau, Chloé et Daphnis étant deloisir,
 sortirent tous deux de la maison et s'en allèrent sous le lierre, où ils
 170 dressèrent des collets, tendirent des gluaux et prirent encore grand
 nombre d'oiseaux, en s'entre baisant parmi continuellement, et
 tenant tels propos amoureux : « Je suis venu pour toi, Chloé. Je
 « sais bien, Daphnis. A cause de toi, belle, je tue ces pauvres
 « oiseaux. Qu'est-il de nos amours ? m'as-tu point oublié ? Non,
 175 « par les Nymphes que je t'ai jurées, dans cette grotte où nous
 « nous reverrons, dès que la neige sera fondue. Ah, Chloé ! qu'elle
 « est haute cette neige ! ne fondrai-je point moi-même avant
 « elle ? Ne te soucie, Daphnis ; le soleil sera chaud, mais que
 « vienne prime-vère. Ah ! le fût-il déjà comme le feu qui brûle mon
 180 « cœur ! Badin, tu te moques de moi, et tu me tromperas quelque
 « jour. Non ferai, par mes chèvres que tu m'as fais jurer. »

Ainsi que Chloé répondoit en cette sorte à son Daphnis ne plus
 ne moins que l'écho, Napé les appela : ils s'y en coururent, portant
 avec eux leur prise bien plus grande que celle de la veille, et après
 185 avoir fait des libations à Bacchus, se mirent à manger, ayant sur
 leurs têtes des couronnes de lierre ; et à la fin ayant bien repu et
 chanté l'hymne à Bacchus, renvoyèrent Daphnis en lui garnissant
 très bien son bissac de pain et de chair, et si lui rendirent ses grives
 et ramiers, disant que quant à eux ils en prendroient bien toujours
 190 quand ils voudroient, tant que dureroit l'hiver, et que les grappes
 ne faudroient au lierre. Ainsi se partit Daphnis, en les baisant tous
 premier que Chloé, afin que son baiser lui restât pur et net. Depuis
 il y revint plusieurs fois par autres subtilités, de sorte que l'hiver

F 167. tandis que Napé s'occupoit à cuire le pain. — 169. s'en allerent. —
 170. dresserent. — 173. C'est à cause de toi que je tue. — 176. Ah, Chloé,
 qu'elle est haute cette neige. — 180. mocques. — 187. renvoyerent. — 188.
 brissac. — 189. quand à eux. — 190. l'hyver. — 193. l'hyver.

B 173. sçais. — 188. très-bien. — 190. l'hyver. — 193. l'hyver.

- ne se passa point tout pour eux sans quelque plaisir amoureux.
- 195 Et sur le commencement du printemps, que la neige se fondoit, la terre se découvroit et l'herbe dessous poignoit, les bergers alors sortirent et menèrent leurs bêtes aux champs, mais devant tous Daphnis et Chloé, comme ceux qui servoient eux-mêmes à un bien plus grand pasteur ; et d'abord s'en coururent droit aux Nymphes
- 200 dans la caverne, ensuite à Pan sous le pin, puis sous le chêne, où ils s'assirent en regardant paître leurs troupeaux, et s'entre-baisant quant et quant ; puis allèrent chercher des fleurs pour en faire des couronnes aux Dieux. Mais les fleurs à peine commençoient d'éclorre, par la douceur du petit béat de zéphyre qui les ranimoit
- 205 et la chaleur du soleil qui les entrouvroit. Toutefois encore trouvèrent-ils de la violette, des narcisses, du muguet, et autres telles premières fleurs que produit la saison nouvelle, dont ils firent des chapelets et en couronnèrent les têtes aux images, en leur offrant du lait nouveau de leurs brebis et de leurs chèvres, puis essayèrent à
- 210 jouer un peu de leurs chalumeaux, comme s'ils eussent voulu provoquer les rossignols à chanter, lesquels leur répondoient de dedans les buissons, commençant petit à petit à lamenter encore Itys et recorder leur ramage, qu'un long silence leur avoit fait oublier.
- 215 Et alors aussi les brebis bêloient, les agneaux sautoient et se courboient sous le ventre de leur mère, les bœufs poursuivoient les brebis qui n'avoient point encore agnelé, et les ayant arrêtées, sailloient puis l'une, puis l'autre ; autant en faisoient les boucs après les chèvres, sautant à l'environ, combattant et se cossant fièrement
- 220 pour l'amour d'elles. Chacun avoit les siennes à soi, et gardoit qu'autre ne fit tort à ses amours ; toutes choses dont la vue auroit en des vieillards éteints rallumé le feu de Vénus, et trop mieux échauffoit ces deux jeunes personnes, qui de long-temps inquiets, pourchassant le dernier but du contentement d'amour, brûloient et
- 225 se consumoient de tout ce qu'ils entendoient et voyoient, cherchant quelque chose qu'ils ne pouvoient trouver outre le baiser et l'embrasser. Mêmement Daphnis qui devenu grand et en bon point,

F 197. menerent. — 201. paître. — 202. quand et quand. — 202. allerent. — 202. pour faire des couronnes aux images. — 204. d'éclorre. — 205. trouverent-ils. — 208. couronnerent. — 209. essayerent. — 217. et après qu'ils les avoient arrêtées — 220. les sienne. — 222. Venus. — 223. de longtemps. — 228. l'hyver.

B 228. l'hyver.

pour n'avoir bougé tout l'hiver de la maison à ne rien faire, frissonnait après le baiser, et étoit gros, comme l'on dit, d'embrasser, faisant
 230 toutes choses plus curieusement et plus hardiment que paravant, pressant Chloé de lui accorder tout ce qu'il vouloit, et de se coucher nue à nu avec lui plus longuement qu'ils n'avoient accoutumé. « Car il n'y a, disoit-il, que ce seul point qui nous manque des
 « enseignements de Philétas, pour la dernière et seule médecine
 235 « qui apaise l'amour. »

Et Chloé lui demandant ce qu'il y pouvoit avoir outre se baiser, s'embrasser et se coucher tout vêtus, et ce qu'il pensoit faire plus quand ils seroient couchés nus ? « Cela, lui dit-il, que les beliers ¹
 « font aux brebis et les boucs aux chèvres. Vois-tu comment
 240 « après cela les brebis ne s'enfuient plus, ni les beliers ne se tra-
 « vaillent plus à courir après, mais paissent tous les deux amiable-
 « ment ensemble, comme étant l'un et l'autre assouvis et contents ;
 « et doit bien être quelque chose plus douce que ce que nous fai-
 « sons, et dont la douceur surpasse l'amertume d'amour. Et mais,
 245 « fit-elle, vois-tu pas que les beliers et les brebis, les boucs et les
 « chèvres faisant ce que tu dis, se tiennent debout ; les mâles
 « montent dessus, les femelles soutiennent les mâles sur le dos.
 « Et toi tu veux que je me couche avec toi à terre, et toute nue.
 « Sont-elles donc pas plus vêtues de leur laine ou bien de leur poil
 250, « que moi de ce qui me couvre ? »

Il la crut, et comme elle voulut, se coucha près d'elle, où il fut long-temps, ne sachant comment faire pour venir à bout de ce qu'il desiroit. Il la fit relever, l'embrassa par derrière en imitant les boucs ; mais il s'en trouvoit encore moins satisfait que devant. Si
 255 se rassit à terre, et se prit à pleurer de ce qu'il savoit moins que les belins accomplir les œuvres d'amour.

Or y avoit-il non guère loin de là un qui cultivoit son propre héritage et s'appeloit Chromis, homme ayant jà passé le meilleur

F 234. Philéas. — 235. apaise. — 237. tous vêtus. — 237. faire de plus. — 240. s'enfuient. — 241. après ; mais paissent. — 245. ne vois-tu pas. — 247. femelles. — 248. à terre avec toi, et encore toute nue. — 249. Ces femelles sont elles pas plus vêtues de leur laine et de leur poil que je ne suis de ce qui me couvre ? » — 252. longtemps. — 256. belins. — 257. guères.

B 232. nue à nud. — 235. apaise. — 238. nuds. — 238. béliers. — 240. s'enfuient. — 252. sachant. — 256. belins. — 257. guères.

1. L'édition de 1823 écrit par erreur *beliers* lignes 238, 240 et 245.

de son âge et étant tout-à-l'heure cassé. Il tenoit avec soi certaine
 260 petite femme, jeune et belle, et délicate, pour autant même
 qu'elle étoit de la ville, et avoit nom Lycenion ; laquelle voyant
 passer tous les matins Daphnis, qui menoit ses bêtes en pâture et
 le soir les ramenoit au tect, eut envie de s'acointer de lui pour en
 faire son amoureux, et tant le guetta, qu'une fois le trouvant seulet,
 265 elle lui donna une flûte, une gauffre à miel, et une panetière de peau
 de cerf ; mais elle n'osa lui rien dire, se doutant qu'il aimoit Chloé,
 parce-qu'il étoit toujours avec elle ; et néanmoins n'en savoit autre
 chose, sinon qu'elle les avoit vus sourire l'un à l'autre et se faire
 des signes. Si fit entendre à Chromis, un matin, qu'elle s'en alloit
 270 voir une sienne voisine en travail d'enfant, suivit les jeunes gens
 pas à pas, et se cachant entre des buissons pour n'être point aper-
 çue, vit de là tout ce qu'ils faisoient, entendit tout ce qu'ils disoient,
 et très bien sut remarquer comment et pour quelle cause pleuroit
 le pauvre Daphnis. Par quoi ayant pitié de leur peine, et quant et
 275 quant considérant que double occasion de bien faire se présentait
 à elle, l'une de les instruire de leur bien, l'autre d'accomplir son
 desir, elle usa d'une telle finesse.

Le lendemain feignant d'aller voir sa voisine qui travailloit
 d'enfant, elle vient droit au chêne sous lequel étoit Daphnis avec
 280 Chloé, et contrefaisant la marrie troublée : « Hélas ! mon ami, dit-
 « elle, Daphnis. je te prie, aide-moi. De mes vingt oisons, voilà un
 « aigle qui m'en emporte le plus beau Mais parce qu'il est trop
 « pesant, l'aigle ne l'a pu enlever jusque sur cette roche là-haut,
 « où est son aire, ains est allé choir avec au fond du vallon, dedans
 285 « ce bois ici : et pour ce, je te prie, mon Daphnis, viens-y avec
 « moi, car toute seule j'ai peur, et m'aide à le recourir. Ne veuille
 « souffrir que mon compte demeure imparfait. A l'aventure pour-
 « ras-tu bien tuer l'aigle même, qui ainsi ne ravira plus vos agneaux
 « ni vos chevreux ; et Chloé ce temps pendant gardera vos deux
 290 « troupeaux. Tes chèvres la connoissent aussi bien comme toi ;
 « car vous êtes toujours ensemble. »

F 259. tout à l'heure. — 259. avec lui. — 261. Lycenion. — 267. parce qu'il.
 — 267. et néanmoins. — 271. aperçue. — 274. Parquoi. — 274. quand et
 quand. — 277. desir. — 279. vint. — 279. le quel. — 281. aide moi. —
 284. choir. — 284. au fonds. — 288. et ainsi ne ravira plus. — 289. et
 Chloé cependant.

B 259. tout à l'heure. — 261. avait — 267. parce qu'il. — 267. sçavoit. —
 273. très-bien sçut. — 284. choir.

Daphnis, ne se doutant de rien, se leva incontinent, prit sa houlette en sa main, et s'en fut avec Lycenion. Elle le mena loin de Chloé, dans le plus épais du bois, près d'une fontaine, où l'ayant
 295 fait seoir : « Tu aimes, lui dit-elle, Daphnis, tu aimes la Chloé.
 « Les Nymphes me l'ont dit cette nuit. Elles me sont venues, ces
 « Nymphes, conter en dormant les pleurs que tu faisais hier, et si
 « m'ont commandé que je t'ôtasse de cette peine, en t'apprenant
 « l'œuvre d'amour, qui n'est pas seulement baiser et embrasser, ni
 300 « faire comme les bœufs et bouquins ; c'est bien autre chose, et
 « bien plus plaisante que tout cela. Par quoi si tu veux être quitte
 « du déplaisir que tu en as, et trouver l'aise que tu y cherches, ne
 « fais seulement que te donner à moi apprenti joyeux et gaillard,
 « et moi, pour l'amour des Nymphes, je te montrerai ce qui en
 305 « est. »

Daphnis perdit toute contenance, tant il fut aise, comme un pauvre garçon de village jeune et amoureux. Si se met à genoux devant Lycenion, la priant à mains jointes de tût lui montrer ce doux métier, afin qu'il pût faire à Chloé ce qu'il desiroit ; et comme si
 310 c'eût été quelque grand et merveilleux secret, lui promit un chevreau de lait, des fromages frais, de la crème, et plutôt la chèvre avec. Adonc le voyant Lycenion plus naïf et plus simple encore qu'elle n'avoit imaginé, se prit à l'instruire en cette façon. Elle lui commanda de s'asseoir auprès d'elle, puis de la baiser tout ainsi
 315 qu'ils avoient de coutume entre eux, et en la baisant de l'embrasser, et finalement de se coucher à terre au long d'elle. Comme il se fut assis, qu'il l'eut baisée, se fut couché, elle, le trouvant en état, le souleva un peu et se glissa sous lui, puis elle le mit dans le chemin qu'il avoit jusque-là cherché, ou chose ne fit qui ne soit en tel
 320 cas accoutumée, nature elle-même du reste l'instruisant assez.

F 296. me sont venu. — 300. bœufs et bouquins. — 301. Parquoi. — 303. apprentif. — 304. je t'en montrerai. — 307. Si se mit à la conjurer, joignant les mains, de lui enseigner ce plaisant métier, pour pouvoir faire à Chloé. — 310. et malaisé secret, lui promit qu'il lui donneroit un chevreau, des fromages, etc. — 311. et plutôt. — 312. Lycenion donc le voyant. — 314. d'elle et de la baiser premièrement tout ainsi qu'il avoit coutume de baiser Chloé et. — 316. à terre avec elle. — 317. qu'il se fut couché. — 318. et se glissa adroitement dessous lui. — 319. jusque-là. — 319. et sans plus le guider, laissa la nature lui monter (*sic*) elle-même ce qui restoit à faire.

B 300. bœufs. — 303. apprentif. — 311. plutôt. — 319. ou.

Finie l'amoureuse leçon, Daphnis, aussi simple que devant, s'en voulut courir vers Chloé pour lui faire tout aussitôt ce qu'il venoit d'apprendre, comme s'il eût eu peur de l'oublier. Mais Lycenion le retint et lui dit : « Il faut que tu sçaches encore ceci, Daph-
 325 « nis ; c'est que comme j'étois déjà femme, tu ne m'as point fait mal
 « à ce coup ; car un autre homme, il y a déjà quelque temps, m'en-
 « seigna cela que je te viens d'apprendre et en eut mon pucelage
 « pour son loyer. Mais Chloé, lorsqu'elle luttera cette lutte avec
 « toi, la première fois elle crierà, elle pleurera, et si saignera,
 330 « comme qui l'auroit tuée ; mais n'aye point de peur, et quand elle
 « voudra se prêter à toi, amène-la ici, afin que si elle crie, per-
 « sonne ne l'entende, et si elle pleure, personne ne la voie, et si
 « elle saigne, qu'elle se puisse laver en cette fontaine. Et te
 « souviennè cependant que je t'ai fait homme premier que Chloé. »
 335 Après lui avoir donné ces avis, Lycenion s'en alla d'un autre
 côté du bois, faisant sembler de chercher encore son oison, et
 Daphnis alors songeant à ce qu'elle lui avoit dit, ne savoit plus s'il
 oseroit rien exiger de Chloé outre le baiser et l'embrasser. Il ne
 vouloit point la faire crier, car ce lui sembloit acte d'ennemi ; ni la
 340 faire pleurer, car c'eût été signe qu'elle eût senti mal ; ou la faire
 saigner, car étant novice, il craignoit ce sang, et pensoit être impos-
 sible qu'il sortît du sang sinon d'une blessure. Si s'en revint du bois
 en résolution de prendre avec elle les plaisirs accoutumés seule-
 ment, et venu à l'endroit où elle étoit assise faisant un chapelet de
 345 violette¹ lui controuva qu'il avoit arraché des serres mêmes de
 l'aigle l'oison de Lycenion ; puis l'embrassant, la baisa comme
 Lycenion l'avoit baisé durant le déduit, car cela seul lui pouvoit-il,
 à son avis, faire sans danger ; et Chloé lui mit sur la tête le chape-
 let qu'elle avoit fait, et en même temps lui baisoit les cheveux,
 350 comme sentant à son gré meilleur que les violettes ; puis lui donna

F 330. n'aye. — 331. amene la. — 332. voye. — 336. coté. — 342. sortit. —
 345 de violette. — 350. puis tira de sa panetière un peu de gâteau qu'elle
 lui donna, et comme il mordoit dedans, elle lui ôtoit de la bouche et le
 mangeoit elle même, ne plus ne moins qu'un petit oiseau qui prend sa bec-
 quée du bec de sa mère.

B 330. n'aye. — 332. voye. — 337. sçavoit. — 345. de violette.

1. De violette. C'est la leçon voulue par Courier qui suit d'ailleurs Amyot ;
 cependant il écrit plus bas. III 387 : *le chapelet de violettes*.

de sa panetière à repaître du raisin sec et quelques pains, et souventefois lui prenoit de la bouche un morceau et le mangeoit, elle, comme petits oiseaux prennent la becquée du bec de leur mère.

Ainsi qu'ils mangeoient ensemble, ayant moins de souci de manger que de s'entrebaiser, une barque de pêcheurs parut, qui voguoit
 355 au long de la côte. Il ne faisoit vent quelconque, et étoit la mer fort calme, au moyen de quoi ils alloient à rames et ramoient à la plus grande diligence qu'ils pouvoient, pour porter en quelque riche maison de la ville leur poisson tout frais pêché; et ce que tous mari-
 360 niers ont accoutumé de faire pour alléger leur travail, ceux-ci le faisoient alors; c'est que l'un d'eux chantoit une chanson marine, dont la cadence régloit le mouvement des rames, et les autres, de même qu'en un chœur de musique, unissoient par intervalles leur voix à celle du chanteur. Or, tant qu'ils voguèrent en pleine mer,
 365 le son dans cette étendue, se perdoit, et la voix s'évanouissoit en l'air; mais quand ils vinrent à passer la pointe d'un écueil et entrèrent en une baie profonde en forme de croissant, on ouït bien plus fort le bruit des rames, et bien plus distinctement le refrain de leur chanson; pource que le fond de la baie se terminoit en un vallon
 370 creux, lequel recevant le son, comme le vent qui s'entonne dedans une flûte, rendoit un retentissement qui représentoit à part le bruit des rames, et la voix des chanteurs à part, chose plaisante à ouïr. Car comme une voix venoit d'abord de la mer, celle qui répondoit de terre resonnoit d'autant plus tard, que plus tard avait commencé
 375 l'autre.

Daphnis qui savoit que c'étoit de ce retentissement, ne regardoit rien qu'en la mer, et prenoit singulier plaisir à voir la barque voguer vite comme voleroit un oiseau, tâchant à retenir quelque chose de la chanson qu'il pût jouer après sur sa flûte. Mais Chloé
 380 n'ayant jamais ouï ce resonnement de la voix qu'on appelle écho, tournoit la tête, tantôt du côté de la mer, lorsque les pêcheurs chantoient, tantôt vers le bois, cherchant qui leur répondoit. Eux passés, tout se tut en la mer et dans le vallon; et Chloé demandoit à Daphnis si derrière l'écueil y avoit point une autre mer, une autre
 385 barque et d'autres rameurs qui chantassent. Il se prit doucement à sourire, et plus doucement encore la baisa, puis lui mettant sur la

F 355. s'entre-baiser. — 360. ceux-cy — 362. regloit. — 364. voguerent. — 368. refrain. — 369. le fonds. — 373. d'abord. — 373. répondoit. — 378. vite. — 382. répondoit.

B 374. résounoit. — 376. scavoit. — 378. vite. — 380. résounement.

- tête le chapelet de violettes, commença à lui conter la fable d'Écho, lui demandant pour loyer de lui faire ce beau conte, dix autres baisers. Si lui dit : « Il y a, ma mie, plusieurs sortes de Nymphes ;
- 390 « les unes sont Nymphes des bois, les autres des prés ou des eaux, « toutes belles, toutes savantes en l'art de chanter ; et fille d'une « d'elles fut jadis Écho, mortelle, pource qu'elle étoit née d'un père « mortel, belle, comme fille de belle mère. Elle fut nourrie par les « Nymphes et apprise par les Muses, qui lui montrèrent à jouer
- 395 « de la flûte, à former des sons sur la lyre et sur la cithare, et lui « enseignèrent toute sorte de chant ; si qu'étant jà venue en la fleur « de son âge, elle dansoit avec les Nymphes et chantoit avec les « Muses : mais elle fuyoit les mâles, autant les Dieux que les « hommes, aimant la virginité. Pan se courrouça contre elle, jaloux
- 400 « de ce qu'elle chantoit si bien, et dépité de ne pouvoir jouir de sa « beauté. Il rendit furieux les pâtres et chevriers du pays, qui, « comme loups ou chiens enragés, se jetèrent sur la pauvre fille, la « déchirèrent, chantant encore, et çà et là dispersèrent ses membres « pleins d'harmonie. Terre les reçut en faveur des Nymphes, con-
- 405 « serva son chant, retient sa musique, et depuis, par le vouloir « des Muses imite les voix et les sons, représente, ainsi que faisoit « la pucelle de son vivant, hommes, Dieux, bêtes, instruments et « Pan quand il joue de la flûte, lequel entendant contrefaire son « jeu, saute et court par les montagnes, non pour autre envie, mais
- 410 « cherchant où est l'écolier qui se cache et répète son jeu, sans qu'il « le voie ni connoisse. »

Daphnis ayant fait ce conte, Chloé le baisa, non seulement dix fois, comme il avoit demandé, mais beaucoup plus. Car Écho redit, peu s'en faut, tout ce qu'il avoit dit, comme pour témoigner qu'il

415 n'avoit point menti.

La chaleur alloit tous les jours de plus en plus augmentant, parce

F 387. d'Echo. — 389. plusieurs sortes de Nymphes, toutes belles, toutes sçavantes en l'art de chanter ; les unes sont Nymphes des bois, etc. — 392. Echo. — 394. montrèrent. — 396. enseignerent. — 400. et dépit. — 402. de (*sic*) jeterent sur la pauvre (*sic*) fille, la déchirèrent. — 403. disperserent. — 404. La Terre qui les reçut. — 405. et retint. — 406. elle imite les voix et les sons, représentant comme faisoit la pucelle. — 407. les Dieux, les hommes, les bêtes, les instruments de musique et lui même Pan. — 408. qui lui entendant contrefaire son jeu, saute et court après, non pour désir ou espérance qu'il ait encore d'en jouir. — 411. voye. — 413. Echo. — 414. temoigner.

B 406. et représente, comme faisoit. — 411. voye. — 412. non-seulement.

- que le printemps finissoit et l'été commençoit ; et aussi avoient-ils de nouveaux passe-temps convenables à la saison d'été. Daphnis nageoit dans les rivières, Chloé se baignoit dans les fontaines ; il
 420 jouoit de la flûte à l'envi des pins que les vents faisoient resonner ; elle chantoit à l'encontre des rossignols à qui mieux mieux. Ensemble ils chassoient aux cigales, prenoient des sauterelles, cueilloient les fleurs, crouloient les arbres, mangeoient les fruits ; et à la fin se couchèrent tous deux sous une même peau de chèvre, nue à nu ;
 425 et lors eût Chloé facilement été faite femme, si Daphnis n'eût craint de lui faire sang ; de quoi il avoit si belle peur, qu'appréhendant de n'être pas toujours maître de soi, souvent il empêchoit Chloé de se dépouiller toute nue, tellement qu'elle-même s'en étonnoit ; mais elle avoit honte de lui en demander la cause.
- 430 Il y eut durant cet été grande presse et pourchas amoureux autour de Chloé pour l'avoir en mariage, et venoit-on de tous côtés la demander à Dryas. Aucuns lui portoient des présents, et tous lui faisoient de grandes promesses ; tellement que Napé, mue d'avarice, lui conseilloit de la marier, et ne tenir point plus long-temps
 435 une fille si grande en sa maison ; que si on ne se hâtoit de lui donner mari, elle pourroit à l'aventure bientôt, en gardant ses bêtes par les champs perdre son pucelage, et se marier pour des pommes ou des roses avec quelque berger : et, ce disoit Napé, valoit mieux, pour le bien d'elle et d'eux aussi, la faire maîtresse de la
 440 maison de quelque bon laboureur, et prendre ce qu'on leur offroit qu'ils garderoient à leur propre fils. Car nonguères auparavant leur étoit né un petit garçon. Et Dryas lui-même quelquefois se laissoit aller à ces raisons ; aussi que chacun lui faisoit des offres bien au-delà de ce que méritoit une simple bergère ; mais con-
 445 sidérant puis après que la fille n'étoit pas née pour s'allier en paysannerie, et que s'il arrivoit qu'un jour elle retrouvât sa famille, elle les feroit tous heureux, il différoit toujours d'en rendre certaine réponse, et les remettoit d'une saison à l'autre, dont lui venoit à lui cependant tout plein de présents qu'on lui faisoit.
- 450 Ce que Chloé entendant en étoit fort déplaisante, et toutefois

F 418. de nouveaux passetemps convenable (*sic*). — 423. crouloient. — 424. se coucherent. — 427. maitre. — 428 depouiller. — 434. garder point plus longtemps. — 439. maîtresse. — 441 peu de temps auparavant. — 444. bien au delà. — 448. reponse. — 448. en quoi faisant il gagnoit cependant tout plein de beaux présent (*sic*).

B 418. passetemps. — 420. résonner. — 424. nud. — 441. non-guères.

fut long-temps sans vouloir dire à Daphnis la cause de son ennui. Mais voyant qu'il l'en pressoit et importunoit souvent, et s'ennuyoit plus de n'en rien savoir qu'il n'auroit pu faire après l'avoir su, elle lui conta tout : combien ils étoient de poursuivants qui la
 455 demandoient ; combien riches ! les paroles que disoit Napé à celle fin de la faire accorder, et comment Dryas n'y avoit point contredit, mais remettoit le tout aux prochaines vendanges. Daphnis oyant telles nouvelles, à peine qu'il ne perdit sens et entendement, et se séant à terre, se prit à pleurer, disant qu'il mourroit si Chloé
 460 cessoit de venir aux champs garder les bêtes avec lui, et que non lui seulement, mais que les brebis et moutons en mourroient de déplaisir, s'ils perdoient une telle bergère. Puis y ayant un peu pensé, il reprit courage et se mit en tête qu'il la pourroit avoir lui-même, s'il la demandoit à son père, espérant facilement l'emporter
 465 sur tous les autres, et leur être préféré. Une chose pourtant le troublait ; Lamon n'étoit pas riche ; ce seul point lui affoiblissoit fort son espérance. Toutefois il se résolut, quoi qu'il en pût arriver, de la demander à femme, et Chloé même en fut d'avis. Si n'en osa de prime abord rien dire à Lamon, mais découvrit plus hardiment
 470 son amour à Myrtale, et lui tint propos comme il desiroit épouser Chloé.

Myrtale la nuit en parla à son mari. Mais Lamon le trouva fort mauvais, et appela sa femme bête, de vouloir marier à une fille de simples bergers, tel gars, à qui elle savoit bien que les marques
 475 et enseignes trouvées quant et lui, promettoient autre fortune, et qui un jour ou l'autre étant reconnu des siens, les pourroit, eux, non seulement affranchir de servitude, mais les faire maîtres de meilleure et plus grande terre que celle qu'ils tenoient comme serfs. Myrtale toutefois craignant que le garçon épris d'amour, s'il
 480 perdoit ainsi tout espoir de ce que tant il desiroit, ne fût capable de quelque funeste résolution, lui allégua d'autres motifs et prétextes de refus : « Nous sommes, ce lui dit-elle, pauvres, mon
 « enfant, et avons besoin d'une fille qui nous apporte, plutôt qu'à

F 451. longtems. — 454. combien il y avoit de riches poursuivants qui la demandoient. — 455. les paroles que Napé disoit à son mari pour l'induire à la marier. — 457. mais avoit tout remis. — 457. Daphnis ayant oui ces nouvelles. — 469. prime-abord. — 470. desiroit. — 474. simple bergers. — 475. quand et lui. — 477. faire propriétaires. — 478. qu'ils tenoient de leur maître. — 480. desiroit. — 481. allegua. — 483. plustôt.

B 453. sçavoir. — 454. sçu. — 470. desiroit. — 477. non-seulement. — 483. plustôt.

« qui il faille donner : au contraire ils sont riches, eux, et si veu-
 485 « lent avoir un mari qui leur donne. Mais va, fais tant envers
 « Chloé, et elle envers son père, qu'il ne nous demande pas grand'
 « chose et qu'il te la donne en mariage. Sans doute, elle t'aime
 « aussi, et elle aimera bien mieux coucher avec toi pauvre et beau,
 « qu'avec pas un de ceux-là, qui sont riches et laids comme mar-
 490 « mots. »

Myrtale crut par ce moyen avoir doucement éconduit Daphnis.
 Car elle tenoit pour tout assuré que jamais Dryas n'y consentiroit,
 ayant en main de plus riches partis qui lui offroient beaucoup de
 biens. Daphnis quant à lui ne se pouvoit plaindre de la réponse,
 495 mais se voyant si loin d'espérance, fit ce que les amants qui sont
 pauvres ont accoutumé de faire ; il se prit à pleurer, et invoqua
 les Nymphes, lesquelles la nuit ensuivante, ainsi qu'il dormoit,
 s'apparurent à lui, en même forme et manière que la première
 fois ; et lui dit la plus âgée d'elles : « A un autre Dieu touche le
 500 « soin du mariage de Chloé : nous te donnerons, nous, de quoi
 « gagner Dryas. Le bateau des Méthymniens, dont tes chèvres
 « broutèrent le lien l'année passée, fut ce jour-là par les vents
 « emporté bien loin de terre : mais d'autres souffles la nuit le jetè-
 « rent contre la côte, où il périt et tout ce qui étoit dedans, sinon
 505 « qu'avec le débris l'onde poussa sur la grève une bourse de trois
 « cents écus, et est là couverte d'algue, près d'un dauphin mort,
 « qui a été cause que nul passant ne s'en est encore approché,
 « fuyant un chacun la puanteur de cette pourriture. Vas-y, prends
 « la bourse et la donne. Ce sera assez à cette heure pour mon-
 510 « trer que tu n'es point pauvre : mais un temps viendra que tu
 « seras riche. »

Aussitôt dites ces paroles, elles disparurent avec la nuit, et le
 jour commençant à poindre, Daphnis se leva tout joyeux, chassa
 ses bêtes aux champs avec les sons accoutumés, et ayant baisé
 515 Chloé, salué les Nymphes, s'en courut au bord de la mer, comme
 s'il eût voulu s'asperger d'eau marine. Là se promenant sur le
 sable, il alloit par-tout regardant s'il trouveroit point ces trois

F 486. grand chose. — 489. ceux là. — 494. quand à lui. — 494. reponse.
 — 497. comme il dormoit. — 500. dequoi. — 501. Methymniens. — 502.
 brouterent. — 502. l'année passé (*sic*). — 502. ce jour là. — 503. jeterent. —
 506. couvert (*sic*). — 509. donnees. — 515. il s'en courut. — 517. partout.

B 517. partout.

cents écus, à quoi il n'eut pas grand peine ; car la mauvaise odeur du dauphin corrompu lui donna incontinent au nez, et lui servit
 520 de guide jusqu'au lieu, où ayant écarté les algues, il trouva dessous la bourse pleine qu'il enleva, et la mit dans sa panetière. Mais il ne partit point de là qu'il n'eût adoré et remercié les Nymphes, et même la mer ; car tout berger qu'il étoit, il aimoit la mer alors, et elle lui sembloit douce et bonne plus que la terre, pource
 525 qu'elle l'aidoit à parvenir au mariage de son amie. Étant saisi de cet argent, il n'attendit pas davantage ; ains s'estimant le plus riche, non pas seulement de tous les paysans de là entour, mais aussi de tous les vivants, s'en alla droit à Chloé, lui conta le songe qu'il avoit eu, lui montra la bourse qu'il avoit trouvée, et lui dit
 530 de garder leurs bêtes jusqu'à ce qu'il fût de retour ; puis prit sa course vers Dryas, lequel il trouva battant le bled dans l'aire avec sa femme Napé. Si lui commença un brave propos, en lui disant ces paroles :

« Donne-moi Chloé en mariage. Je sais bien jouer de la flûte ;
 535 « je sais bien besogner aux vignes et aux arbres, labourer la terre, « vanner le bled au vent ; et comment je sais gouverner les bêtes, « elle-même Chloé te le peut témoigner. On me bailla au commencement cinquante chèvres ; je les ai fait multiplier deux fois « autant ; et si ai élevé de beaux et grands boucs jusqu'à dix, là
 540 « où premièrement n'en ayant que deux, nous falloit la plupart du « temps mener nos chèvres ailleurs ; et si suis jeune et votre voisin, « de qui nul ne se sauroit plaindre. Une chèvre m'a nourri, comme « Chloé une brebis ; et bien que pour tant de choses, je dusse être « préféré aux autres qui la demandent, encore te donnerai-je plus
 545 « qu'eux. Ils te donneront, eux, quelques chèvres, quelques mou- « tons, quelque couple de bœufs galeux, du bled de quoi nourrir trois « poules ; mais moi, voici trois cents écus. Seulement, je te prie que « personne n'en sache rien, non pas même mon père Lamon. » En disant ces mots, il lui délivra l'argent, et le baisa quant et
 550 quant.

Dryas et Napé, voyant si grosse somme de deniers, qu'ils n'en avoient jamais tant vu ensemble, lui promirent aussitôt qu'il auroit Chloé pour sa femme, et dirent qu'ils feroient bien trouver bon

F 546. galleux. — 549. quand et quand.

B 534. je sais. — 535. je sçais. — 536. je sçais. — 547. Seulement, je te prie, que personne, etc.

ce mariage à Lamon. Si demeurèrent Daphnis et Napé à chasser
 555 les bœufs sur l'aire, et faire sortir avec la herse le bled des épis,
 pendant que Dryas, ayant premièrement serré la bourse et l'ar-
 gent, s'en alla devers Lamon et Myrtale, pour leur demander,
 à vrai dire au rebours de la coutume, leur jeune garçon en ma-
 riage.

560 Il les trouva qu'ils mesuroient l'orge après l'avoir vannée, et se
 plaignoient qu'à grand peine en recueilloient-ils autant comme ils
 en avoient semé. Il les reconforta, disant qu'ainsi étoit-il par-
 tout ; puis leur demanda Daphnis à mari pour Chloé, et leur dit
 que combien que d'autres lui offrissent et donnassent beaucoup
 565 pour l'accorder, il ne vouloit d'eux rien avoir, ains plutôt étoit
 prêt à leur donner du sien. Car ils ont, disoit-il, été nourris ense-
 mble, et gardant leurs bêtes aux champs, se sont pris l'un l'autre en
 telle amitié, qu'il seroit maintenant malaisé de les séparer ; et si
 étoient bien d'âge tous deux pour coucher ensemble. Il leur allé-
 570 guoit ces raisons et assez d'autres, comme celui qui pour loyer de
 les persuader, avoit reçu trois cents écus.

Lamon ne pouvant plus s'excuser sur sa pauvreté, puisque les
 parents même de la fille l'en prioient, ni sur l'âge de Daphnis, car
 il étoit déjà en son adolescence bien avant, n'osa néanmoins dire
 575 encore à quoi tenoit qu'il n'y consentit, qui étoit que tel parentage
 ne convenoit point à Daphnis ; mais après y avoir un peu de temps
 pensé, il lui répondit en cette sorte : « Vous êtes gens de bien de
 « préférer vos voisins à des étrangers, et de n'aimer point plus
 « la richesse que l'honnête pauvreté. Veuillent Pan et les Nym-
 580 « phes vous en récompenser ! Et quant à moi, je vous promets que
 « j'ai autant d'envie comme vous que ce mariage se fasse ; autre-
 « ment serois-je bien insensé, me voyant déjà sur l'âge et ayant
 « plus besoin d'aide que jamais, si je n'estimois un grand heur
 « d'être allié de votre maison ; et si est Chloé telle que l'on la
 585 « doit souhaiter, belle et bonne fille, et où il n'y a que redire. Mais
 « étant serf comme je suis, je n'ai rien dont je puisse disposer, ains
 « faut que mon maître le sache et qu'il y consente. Or donc,

F 560. vanné. — 562. partout. — 565. plutôt. — 572. s'excuser (*sic*). — 573. mêmes. — 573. l'en pressoient. — 574. néanmoins. — 577. répondit. — 580. récompenser. (*Le point d'exclamation manque dans F.*) — 580. Et quand à moi. — 587. maître.

B 560. vanné. — 565. plutôt. — 574. néanmoins. — 578. préférer. — 587. sache.

« différons, je vous prie, les noces jusques aux vendanges, car il
 « doit, au dire de ceux qui nous viennent de la ville, se trouver
 590 « alors ici ; et lors ils seront mari et femme, et en attendant s'ai-
 « meront comme frère et sœur. Mais veux-tu que je te dise ? tu
 « prétends pour gendre, Dryas, un qui vaut trop mieux que nous. »
 Cela dit, il le baisa et lui présenta à boire ; car il étoit jà près de
 midi ; et le convoya au retour quelque espace de chemin, lui faisant
 595 caresses infinies.

Mais Dryas, qui n'avoit pas mis en oreille sourde les dernières
 paroles de Lamon, s'en alloit songeant en lui-même qui pouvoit
 être Daphnis : « Une chèvre fut sa nourrice, les Dieux ont eu
 « soin de lui. Il est beau et ne tient en rien de ce vieillard camus
 600 « ni de sa femme pelée. Il a trouvé à son besoin ces trois cents
 « écus ; à peine pourroit un chevrier finer autant de noisettes.
 « N'auroit-il point été exposé comme Chloé ? Lamon l'auroit-il
 « point trouvé, comme moi cette petite, avec telles marques et
 « enseignes comme j'en trouvai quant et elle ? O Pan, et vous,
 605 « Nymphes, veuillez qu'il soit ainsi ! A l'aventure un jour Daphnis,
 « reconnu de ses parents, pourra bien faire connoître ceux de Chloé
 « aussi. »

Dryas s'en alloit discourant et rêvant ainsi en lui-même jusques
 à son aire, où il trouva le gars en grande dévotion d'ouïr quelles
 610 nouvelles il apportoit. Si le reconforta en l'appelant de tout loin
 son gendre, lui promit les noces sans faute aux prochaines ven-
 danges, lui donna la main, foi de laboureur, que Chloé jamais
 ne seroit à autre que lui. Daphnis aussitôt, sans vouloir ni boire
 ni manger, s'en recourut vers elle, et l'ayant trouvée qui tiroit
 615 ses brebis et faisoit des fromages, il lui annonça la bonne nou-
 velle de leur futur mariage, et de là en avant ne feignoit de la
 baiser devant tout le monde, comme sa fiancée, et l'aider en toutes
 ses besognes, tiroit les brebis dans les seilles, faisoit prendre le
 lait pour en faire des fromages, mettoit les agneaux sous leur
 620 mère, comme aussi ses chevreaux à lui ; puis quand tout cela
 étoit fait, ils se baignoient, mangeoient, buvoient, puis alloient

F 592 tu pretends. — 594 reconvoja. — 594. quelque'espace. — 603. *Point d'interrogation après cette petite dans F.* — 604. quand et elle ? — 606. connoître. — 609. là où il trouva Daphnis. — 611. son gendre ; et lui pro mettant que les noces se feroient sans point de doute. — 612. que jamais Chloé. — 613. Le gars tout aussitôt. — 614. vers Chloé. L'ayant trouvée. — 616. la baisoit. — 617. et l'aidoit en toutes ses besognes. Il tiroit les brebis dedans les sébiles.

en quête des fruits mûrs, dont y avoit grande abondance, pource
que c'étoit après l'ôû, dans la richesse de l'automne ; force poires
de bois, force nèffles et azeroles, force pommes de coing, les unes
625 à terre tombées, les autres aux branches des arbres. A terre elles
avoient meilleure senteur, aux branches elles étoient plus fraîches ;
les unes sentoient comme malvoisie, les autres reluisoient
comme or.

Parmi ces pommiers, un ayant été déjà tout cueilli, n'avoit plus
630 ni feuille ni fruit. Les branches étoient nues, et n'étoit demeuré
qu'une seule pomme à la cime de la plus haute branche. La pomme
belle et grosse à merveille, sentoit aussi bon ou mieux que pas une ;
mais qui avoit cueilli les autres n'avoit osé monter si haut, ou ne
s'étoit soucié de l'abattre ; ou possible une si belle pomme étoit
635 réservée pour un pasteur amoureux. Daphnis ne l'eut pas sitôt vue
qu'il se mit en devoir de l'aller cueillir. Chloé l'en voulut garder ;
mais il n'en tint compte ; pourquoi elle peureuse et dépîte de n'être
point écoutée, s'en fut où étoient leurs troupeaux, et Daphnis
montant au fin faite del'arbre, atteignit la pomme qu'il cueillit et la
640 lui porta, et la voyant mal contente, lui dit telles paroles : « Cette
« pomme, Chloé ma mie, les beaux jours d'été l'ont fait naître, un
« bel arbre l'a nourrie ; puis mûrie par le soleil, fortune l'a con-
« servée. J'eusse été aveugle vraiment de ne la pas voir là, et sot
« l'ayant vue de l'y laisser, pour qu'elle tombât à terre, et fût foulée
645 « aux pieds des bêtes, ou envenimée de quelque serpent qui eût
« frayé au long ; ou bien demeurant là haut, regardée, admirée,
« enviée, eût été gâtée par le temps. Une pomme fut donnée à
« Vénus comme à la plus belle ; tu mérites aussi bien le prix.
« Ayant même beauté l'une et l'autre, vous avez juges pareils. Il
650 « étoit berger lui ; moi je suis chevrier. »

Disant ces mots, il mit la pomme au giron de Chloé, et elle,
comme il s'approcha, le baisa si soevement qu'il n'eut point de
regret d'être monté si haut, pour un baiser qui valoit mieux à son
gré que les pommes d'or.

F 624. nèffles. — 624 pommes de coin (*sic*). — 626. fraîches. — 633. si haut,
ne s'étoit soucié de l'abattre, ou possible. — 640. « Chloé ma mie, cette
pomme est un fruit que ce bel arbre et les beaux jours ont produit ; puis
mûrie... — 648. Venus.

B 624. nèffles. — 624. pommes de coin.

LIVRE QUATRIÈME

Cependant un des gens du maître de Lamon, envoyé de la ville, lui apporta nouvelles que leur commun seigneur viendrait un peu devant les vendanges, voir si la guerre auroit point fait de dommage en ses terres ; à l'occasion de quoi Lamon, étant la saison avancée
5 et passé le temps des chaleurs, accoutra diligemment logis et jardins, pour que le maître n'y vît rien qui ne fût plaisant à voir. Il cura les fontaines, afin que l'eau en fût plus nette et plus claire ; il ôta le fumier de la cour, crainte que la mauvaise odeur ne lui en fâchât ; il mit en ordre le verger, afin qu'il le trouvât plus beau.

10 Vrai est que le verger de soi étoit une bien belle et plaisante chose, et qui tenoit fort de la magnificence des rois. Il s'étendoit environ demi-quart de lieue en longueur, et étoit en beau site élevé, ayant de largeur cinq cents pas, si qu'il paroissoit à l'œil comme un carré allongé ¹. Toutes sortes d'arbres s'y trouvoient,
15 pommiers, myrtes, mûriers, poiriers ; comme aussi des grenadiers, des figuiers, des oliviers, en plus d'un lieu de la vigne haute sur les pommiers et les poiriers, où raisins et fruits mûrissant ensemble, l'arbre et la vigne entre eux sembloient disputer de fécondité. C'étoient là les plants cultivés ; mais il y avoit aussi des arbres
20 non portant fruit et croissant d'eux-mêmes, tels que platanes, lauriers, cyprès, pins ; et sur ceux-là, au lieu de vigne, s'étendoient des lierres, dont les grappes grosses et ja noircissantes contrefaisoient le raisin. Les arbres fruitiers étoient au dedans vers le centre du jardin, comme pour être mieux gardés, les stériles aux orées
25 tout alentour comme un rempart, et tout cela clos et environné d'un petit mur sans ciment. Au demeurant tout y étoit bien ordonné

F 6. maître. — 12 demi quart. — 13. cinq cent. — 14. quarré allongé. — 15. muriers. — 16. oliviers et en. — 17. murissant. — 20. d'eux mêmes.

B 14. quarré allongé. — 16. et en.

1. allongé ; orthographe que rien ne justifie.

et distribué, les arbres par le pied distants les uns des autres ; mais leurs branches par en haut tellement entrelacées, que ce qui étoit de nature sembloit exprès artifice. Puis y avoit des carreaux de
 30 fleurs, desquelles nature en avoit produit aucunes et l'art de l'homme les autres ; les roses, les œillets, les lis y étoient venus moyennant l'œuvre de l'homme ; les violettes, le narcisse, les marguerites, de la seule nature. Bref, il y avoit de l'ombre en été, des fleurs au printemps, des fruits en automne, et en tout temps toutes
 35 délices.

On découvroit de là grande étendue de plaine, et pouvoit-on voir les bergers gardant leurs troupeaux et les bêtes emmi les champs ; de là se voyoit en plein la mer et les barques allant et venant au long de la côte, plaisir continuel joint aux autres agréments de ce
 40 séjour. Et droit au milieu du verger, à la croisée de deux allées qui le coupoient en long et en large, y avoit un temple dédié à Bacchus avec un autel, l'autel tout revêtu de lierre et le temple couvert de vigne. Au dedans étoient peintes les histoires de Bacchus ; Sémèle qui accouchoit, Ariane qui dormoit, Lycurgue lié, Penthée déchiré,
 45 les Indiens vaincus, les Tyrrhéniens changés en dauphins, par-tout des Satyres gaîment occupés aux pressoirs et à la vendange, par-tout des Bacchantes menant des danses. Pan n'y étoit point oublié, ains étoit assis sur une roche, jouant de sa flûte, en manière qu'il sembloit qu'il jouât une note commune, et aux Bacchantes
 50 qui dansoient, et aux Satyres qui fouloient la vendange.

Le verger étant tel d'assiette et de nature, Lamon encore l'approprioit de plus en plus, ébranchant ce qui étoit sec et mort aux arbres, et relevant les vignes qui tomboient. Tous les jours il mettoit sur la tête de Bacchus un chapeau de fleurs nouvelles ; il conduisoit l'eau de la fontaine dedans les carreaux où étoient les fleurs ;
 55 car il y avoit dans ce verger une source vive que Daphnis avoit trouvée, et pour ce l'appelloit-on la fontaine de Daphnis, de laquelle on arrosoit les fleurs. Et à lui, Lamon lui recommandoit qu'il engraisât bien ses chèvres le plus qu'il pourroit, parce que le
 60 maître ne faudroit à les vouloir voir comme le reste, n'ayant de long-temps visité ses terres et son bétail.

F 30. produites. — 31. les lys. — 43. Semelé. — 45. Tyrrheniens. — 45. partout. — 46. gaîment. — 47. partout. — 48. jouant de sa flûte *manque dans F*. — 57. l'appelloit-on. — 60. de si longtemps.

B 30. produites. — 31. les lys. — 43. Sémèle. — 45. partout. — 46. gaîment. — 47. partout.

Mais Daphnis n'avoit pas peur qu'il ne fût loué de quiconque
verroit son troupeau, car il l'avoit accru du double, et montrait
deux fois autant de chèvres comme on lui en avoit baillé, n'en ayant
65 le loup ravi pas une ; et si étoient en meilleur point et plus grasses
que les ouailles. Afin néanmoins que son maître en eût de tant plus
affection de le marier où il vouloit, il employoit toute la peine, soin
et diligence qu'il pouvoit à les rendre belles, les menant aux champs
dès le plus matin et ne les ramenant qu'il ne fût bien tard. Deux
70 fois le jour il les faisoit boire, et leur cherchoit tous les endroits où
il y avoit meilleure pâture : il se souvint aussi d'avoir des battes
neuves, force seilles à traire et des éclisses plus grandes ; enfin,
tant il y mettoit d'amour et de souci ! il leur oignoit les cornes, il
leur peignoit le poil ; à les voir on eût dit proprement que c'étoit
75 le troupeau sacré du dieu Pan. Chloé en avoit la moitié de la peine, et
oubliant ses brebis, étoit la plupart du temps embesognée après les
chèvres ; et Daphnis croyoit qu'elles sembloient belles à cause que
Chloé y mettoit la main.

Eux étant ainsi occupés, vint un second messenger dire qu'on ven-
80 dangeât au plus tôt, et qu'il avoit charge de demeurer là jusqu'à ce
que le vin fût fait, pour puis après s'en retourner en la ville querir
leur maître, qui ne viendrait sinon au temps de cueillir les derniers
fruits, sur la fin de l'automne. Ce messenger s'appeloit Eudrome,
qui vaut autant dire comme coureur, et étoit son métier de courir
85 par-tout où on l'envoyoit. Chacun s'efforça de lui faire la meilleure
chère qu'on pouvoit. Et cependant ils se mirent tous à vendanger,
si qu'en peu de jours on eut dépouillé la vigne, pressé le raisin, mis
le vin dans les jarres, laissant une quantité des plus belles grappes
aux branches pour ceux qui viendroient de la ville, afin qu'ils
90 eussent une image du plaisir de la vendange, et pensassent y avoir
été.

Quand Eudrome fut près de s'en aller, Daphnis lui fit don de
plusieurs choses, même de ce que peut donner un chevrier,
comme de beaux fromages, d'un petit chevreau, d'une peau de
95 chèvre blanche ayant le poil fort long, pour se couvrir l'hiver quand

F 64. qu'on lui en avoit baillé. — 66. Néanmoins afin que. — 66. en eût tant plus d'affection. — 69. et ne les en ramenant. — 72. force sébiles à traire. — 75. du Dieu Pan. — 80. au plustôt. — 83. s'appelloit. — 85. partout.

B 69. bied (*sic*) tard. — 75. du Dieu Pan. — 80. au plustôt. — 85. partout.

il alloit en course, dont il fut aise, baisa Daphnis en lui promettant de dire de lui tous les biens du monde à leur maître. Ainsi s'en retourna le coureur à la ville bien affectionné en leur endroit, et Daphnis demeura aux champs en grand souci avec Chloé. Elle
 100 avoit bien autant de peur pour lui que lui-même, songeant que c'étoit un jeune garçon qui n'avoit jamais rien vu, sinon ses chèvres, la montagne, les paysans et Chloé, et bientôt alloit voir son maître, dont à peine il avoit ouï le nom avant cette heure-là. Elle s'inquié-
 toit aussi comment il parleroit à ce maître, et étoit en grand émoi
 105 touchant leur mariage, ayant peur qu'il ne s'en allât comme un songe en fumée ; tellement que pour ces pensers, leurs ordinaires baisers étoient mêlés de crainte et leurs embrassements soucieux, où ils demeuroident long-temps serrés dans les bras l'un de l'autre ; et sembloit que déjà ce maître fût venu et que de quelque part il les
 110 eût pu voir. Comme ils étoient en cette peine, encore leur survint-il un trouble nouveau.

Il y avoit là auprès un bouvier nommé Lampis, de naturel malin et hardi, qui pourchassoit aussi avoir Chloé en mariage, et à Dryas¹ avoit fait pour cela plusieurs présents, lequel ayant senti le vent
 115 que Daphnis la devoit épouser, pourvu que le maître en fût content, chercha les moyens de faire que ce maître fût courroucé à eux, et sachant qu'il prenoit sur-tout grand plaisir à son jardin, délibéra de le gâter et diffamer tant qu'il pourroit. Or s'il se fût mis à couper les arbres, on l'eût pu entendre et surprendre ; il pensa donc de
 120 plutôt faire le gât dans les fleurs. Si attendit la nuit, et passant pardessus la petite muraille, s'en va les arracher, rompre, froisser, fouler toutes comme un sanglier, puis sans bruit se retire ; âme ne l'aperçut.

F 96. fort aise et baisa Daphnis. — 96. en lui promettant dire de lui. — 102. maître. — 103. heure là. — 103. s'inquietoit. — 104. maître. — 108. long-temps. — 109. maître. — 113. Lamon. — 115. maître. — 116. maître. — 117. surtout. — 118. a hacher les arbres. — 119. si pensa qu'il valoit mieux faire le dégât. — 120. Il attendit donc que la nuit fût venue, puis passant pardessus le petit mur du parc, s'en alla arracher les unes, rompre les autres, froisser et fouler tout ce qu'il put, comme un sanglier. Cela fait, il se retira sans que personne l'eût aperçu.

B 96. en lui promettant dire de lui. — 113. Lamon. — 117. sachant. — 117. surtout. — 120. plutôt.

1. L'édition de 1823, comme toutes les éditions antérieures, donne ici la leçon *Lamon* au lieu de *Dryas*, inadvertance manifeste. Longus : Οὗτος καὶ αὐτὸς ἐμνᾶτο τὴν Χλόην παρὰ τοῦ Δρύαντος, καὶ δῶρα ἤδη πολλὰ ἐδεδώκει...

Lamon, le jour venu, entrant au jardin, comme de coutume, pour
 125 donner aux fleurs l'eau de la fontaine, quand il vit toute la place si
 outrageusement vilénée qu'un ennemi en guerre ouverte, venu pour
 tout saccager, n'y eût sçu ¹ pis faire, lors il déchira sa jaquette,
 s'écriant, « ô Dieux ! » si fort que Myrtale laissant ce qu'elle avoit
 en main, s'en courut vers lui, et Daphnis qui déjà chassoit ses
 130 bêtes aux champs, s'en recourut aussi au logis, et voyant ce grand
 désarroi, se prirent tous à crier, et en criant à larmoyer ; mais
 vaines étoient toutes leurs plaintes.

Si n'étoit pas merveille que eux qui redoutoient l'ire de leur
 seigneur en pleurassent, car un étranger même à qui le fait n'eût
 135 point touché en eût bien pleuré de voir un si beau lieu ainsi dévasté,
 la terre toute en désordre jonchée du débris des fleurs, dont à peine
 quelqu'une, échappée à la malice de l'envieux, gardoit ses vives
 couleurs, et ainsi gisante étoit encore belle. Les abeilles voloient
 alentour en murmurant continuellement, comme si elles eussent
 140 lamenté ce dégât, et Lamon tout éploré disoit telles paroles : « Ah !
 « mes beaux rosiers, comme ils sont rompus ! Ah ! mes violiers,
 « comme ils sont foulés ! Mes hyacinthes et mes narcisses sont
 « arrachés ! C'a bien été quelque méchant et mauvais homme qui
 « me les a ainsi perdus. Le printemps reviendra, et ceci ne fleurira
 145 « point ; l'été retournera, et ce lieu demeurera sans parure ;
 « l'automne, il n'y aura point ici de quoi faire un bouquet seule-
 « ment. Et toi, sire Bacchus, n'as-tu point eu de pitié de ces
 « pauvres fleurs, que l'on a ainsi, toi présent et devant tes yeux,
 « diffamées, desquelles je t'ai fait tant de couronnes ! Comment
 150 « maintenant montrerai-je à mon maître son jardin ? que me dira-t-il
 « quand il le verra si piteusement accouré ? ne fera-t-il pas pendre
 « ce malheureux vieillard, comme Marsyas, à l'un de ces pins ?
 « Si fera, et à l'aventure Daphnis aussi quant et quant, pensant
 « que c'aura été sa faute pour avoir mal gardé ses chèvres. »

F 124. Lamon le lendemain entrant au jardin comme de coutume dès le grand matin, pour faire couler l'eau de la fontaine dans les carreaux de fleurs. — 126. villénée. — 131. mais vaines étoient toutes leurs plaintes *manque dans F*. — 134. n'eût-point. — 147. Bacches. — 149. *Point d'interrogation* après couronnes. — 150. maître. — 153. quand et quand.

B 127. sçu.

1. Le texte de 1823, donne sçu, en dépit de l'usage constant.

155 Ces regrets et pleurs de Lamon leur redoublèrent le deuil à tous, pource qu'ils déploroient non plus le gât des fleurs, mais le danger de leurs personnes. Chloé lamentoit son pauvre Daphnis, s'il falloit qu'il fût pendu, et prioit aux Dieux que ce maître tant attendu ne vînt plus ; et lui étoient les jours bien longs et pénibles à passer, 160 pensant voir déjà comme l'on fouettoit le pauvre Daphnis.

Sur le soir Eudrome leur vint annoncer que dans trois jours seulement arriveroit leur vieux maître, mais que le jeune, qui étoit son fils, viendrait dès le lendemain. Si se mirent à consulter entre eux ce qu'ils avoient à faire touchant cet inconvénient, et appelèrent à 165 ce conseil Eudrome, qui voulant du bien à Daphnis, fut d'avis qu'ils déclarassent la chose à leur jeune maître comme elle étoit avenue ; et si leur promit qu'il les aideroit, ce qu'il pouvoit très bien faire, étant en la grace de son maître à cause qu'il étoit son frère de lait ; et le lendemain firent ce qu'il leur avoit dit. Car 170 Astyle vint le lendemain, à cheval, et quant et lui un sien plaisant qu'il menoit pour passer le temps, à cheval aussi, lui jeune homme à qui la barbe commençoit à poindre, l'autre rasé jà de long-temps. Arrivé ce jeune maître, Lamon se jeta devant ses pieds, avec Myrtale et Daphnis, le suppliant avoir pitié d'un pauvre vieillard 175 et le sauver du courroux de son père, attendu qu'il ne pouvoit mais de l'inconvénient, et lui conte ce que c'étoit. Astyle en eut pitié, entra dans le jardin, et ayant vu le gât, leur promit de les excuser, et en prendre sur lui la faute, disant que c'auroient été ses chevaux qui s'étant détachés, auroient ainsi rompu, foulé, froissé, arraché 180 tout ce qui étoit de plus beau.

Pour cette bénigne réponse Lamon et Myrtale firent prières aux Dieux de lui accorder l'accomplissement de ses desirs. Mais Daphnis lui apporta davantage de beaux présents, comme des chevaux, des fromages, des oiseaux avec leurs petits, des grappes

F 155. redoublerent. — 158. maître. — 159. vint. — 162. maître. — 164. inconvénient. — 164. appellerent. — 166. maître. — 166. tout comme. — 168. grâce. — 168. maître. — 170. quand et lui. — 172. déjà de longtemps. — 173. maître, Lamon, Myrtale et Daphnis se jeterent à genoux devant ses pieds, le suppliant d'avoir pitié du pauvre vieillard. — 176. l'inconvénient, et quand et quand lui conterent. — 177. et entrant. — 177. promit qu'il les excuseroit envers son père. — 178. et en prendroit. — 178. ç'auroient (*sic*), — 179. auroient ainsi tout rompu... ce qui étoit le plus beau dans le jardin. — 182. desirs.

B 159. vint. — 167. très-bien. — 168. grâce. — 172. de longtemps. — 178. ç'auroient.

185 tenant asarment et des pommes encore aux branches ; et aussi lui donna Daphnis de ce fameux vin odorant que produit Lesbos, vin le meilleur de tous à boire. Astyle loua ses présents et lui en sut fort bon gré, et en attendant son père, se divertissoit à chasser au lièvre, comme un jeune homme de bonne maison, qui ne cher-
190 choit que nouveaux passetemps et étoit là venu pour prendre l'air des champs.

Mais Gnathon étoit un gourmand, qui ne savoit autre chose faire que manger et boire jusqu'à s'enivrer, et après boire assouvir ses deshonnêtes envies, en un mot, tout gueule et tout ventre, et tout...
195 ce qui est au dessous du ventre ; lequel ayant vu Daphnis quand il apporta ses présents, ne faillit à le remarquer ; car outre ce qu'il aimoit naturellement les garçons, il rencontroit en celui-ci une beauté telle que la ville n'en eût su montrer de pareille. Si se proposa de l'accointer, pensant aisément venir à bout d'un jeune berger
200 comme lui. Ayant tel dessein dans l'esprit, il ne voulut point aller à la chasse avec Astyle, ains descendit vers la marine, là où Daphnis gardoit ses bêtes, feignant que ce fût pour voir les chèvres, mais au vrai c'étoit pour voir le chevrier. Et afin de le gagner d'abord, il se mit à louer ses chèvres ; le pria de lui jouer sur sa
205 flûte quelque chanson de chevrier, et lui promit qu'avant peu il le feroit affranchir, ayant, disoit-il, tout pouvoir et crédit sur l'esprit de son maître.

Et comme il crut s'être rendu ce jeune garçon obéissant, il épia le soir sur la nuit qu'il ramenoit son troupeau au tect, et accourant
210 à lui, le baisa premièrement, puis lui dit qu'il se prêtât à lui en même façon que les chèvres aux boucs. Daphnis fut long-temps qu'il n'entendoit point ce qu'il vouloit dire, et à la fin lui répondit : que c'étoit bien chose naturelle que le bouc montât sur la chèvre, mais qu'il n'avoit oncques vu qu'un bouc saillit un autre bouc, ni
215 que les béliers montassent l'un sur l'autre, ni les coqs aussi, au lieu de couvrir les brebis et les poules.

Non pour cela Gnathon lui met la main au corps comme le vou-

F 184. des moissines de raisin, des pommes tenant encore aux branches. — 186. odoriférant. — 193. s'enivrer. — 197. celui-cy. — 200. esprit (*sic*). — 204. dabord. — 204. il le pria de jouer — 207. maitre. — 210. se pretât. — 211. longtemps. — 212. repondit. — 214. saillit. — 215. ni les coqs non plus. — 217. lui mit la main au corps pour tâcher a le forcer.

B 187. sçut. — 192. sçavoit. — 193. s'enivrer. — 198. sçu. — 206. ferait.

lant forcer. Mais Daphnis le repoussa rudement, avec ce qu'il étoit si ivre qu'à peine se tenoit-il en pieds, le jeta à la renverse, et par-
 220 tant comme un jeune levron, le laisse étendu ayant affaire de quel-
 qu'un pour le relever. Daphnis de là en avant ne s'approcha plus de lui, mais menoit ses chèvres paître tantôt en un lieu, tantôt en un autre, le fuyant autant qu'il cherchoit Chloé. Gnathon même ne le poursuivoit plus depuis qu'il l'eut reconnu non seulement beau,
 225 mais fort et roide jeune garçon ; si cherchoit occasion propre pour en parler à Astyle, et se promettoit que le jeune homme lui en feroit don, ayant accoutumé de ne lui refuser rien. Toutefois pour l'heure il ne put, car Dionysophane et sa femme Cléariste arrivèrent, et y avoit dans la maison grand tumulte de chevaux, de va-
 230 lets, d'hommes et de femmes ; mais en attendant qu'il le trouvât seul, il lui préparoit une belle harangue de son amour.

Or avoit Dionysophane les cheveux déjà demi-blancs, grand et bel homme d'ailleurs, et qui de la disposition de sa personne eût encore tenu bon aux jeunes gens ; riche autant que qui que ce fût
 235 des citoyens de sa ville et de meilleur cœur que pas un. Il sacrifia le premier jour de son arrivée aux divinités champêtres, à Cérès, à Bacchus, à Pan, aux Nymphes, et fit un festin à toute sa famille. Les jours suivants il visita les champs que tenoit Lamon ; et voyant partout terres bien labourées, vignes bien façonnées, le
 240 verger beau au demeurant, car Astyle avoit pris sur lui le gât des fleurs et du jardin, il fut fort joyeux de trouver tout en si bon ordre, et louant Lamon de sa diligence, il lui promit la liberté.

Cela vu, il alla voir aussi les chèvres et le chevrier qui les gardoit. Chloé ayant peur et honte tout ensemble de si grande com-
 245 pagnie, s'enfuit cacher dedans le bois. Daphnis demeura, et se présenta les épaules couvertes d'une peau de chèvre à long poil ; une panetière toute neuve en écharpe à son côté, tenant en l'une de ses mains de beaux fromages tout frais faits, et en l'autre deux chevreaux de lait. Si jamais, comme l'on dit, Apollon garda les
 250 bœufs de Laomédon, il étoit tel que parut alors Daphnis, lequel quant à lui ne dit mot, mais le visage plein de rougeur et les yeux

F 218. le repoussant. — 219. si ivre qu'à peine se tenoit-il sur ses pieds. — 220. le laissa là. — 222. paître. — 224. l'eut connu. — 225. ains cherchoit. — 227. pour cette heure. — 228. Cleariste. — 228. arriverent, et il y avoit. — 232. à demi blancs. — 236. Ceres. — 246. en écharpe à son côté une panetière toute neuve. — 250. Laomedon. — 251. quand à lui.

B 219. si ivre.

baissés, s'inclinant devant le maître, lui offrit ses dons, et adonc Lamou prenant la parole, dit : « C'est celui, mon maître, qui
 « garde tes chèvres. Tu m'en baillas cinquante avec deux boucs,
 255 « et il t'en a fait cent, et dix boucs. Vois-tu comme elles sont
 « grasses et bien vêtues, et qu'elles ont les cornes entières et
 « belles ! Il les a instruites, et sont toutes apprises à entendre la
 « musique, et font tout ce qu'on veut en oyant seulement le son de
 « la flûte. »

260 Cléariste qui étoit là présente, eut envie d'en voir l'expérience.
 Si commanda à Daphnis qu'il jouât de la flûte ainsi qu'il avoit
 accoutumé quand il vouloit faire faire quelque chose à ses chèvres,
 et lui promit, s'il flûtoit bien, de lui donner un sayon neuf, une
 chemisette et des souliers. Adonc Daphnis debout sous le chêne,
 265 toute la compagnie en rond autour de lui, tira sa flûte de sa pane-
 tière, et premièrement souffla un bien peu dedans ; soudain ses
 chèvres s'arrêtant, levèrent toutes la tête : puis sonna pour les
 faire paître ; et toutes aussitôt, mettant le nez en terre, se prennent
 à brouter : puis il leur sonna un chant mol et doux, et incontinent
 270 se couchèrent à terre ; un autre clair et agu¹, et elles s'enfuirent
 dans le bois comme à l'approche du loup ; tôt après un son de
 rappel, et adonc sortant toutes du bois, se viennent rendre à ses
 pieds. Varlets ne sçauroient être plus obéissants au commande-
 ment de leur maître, qu'elles étoient au son de sa flûte ; de quoi
 275 tous les assistants demeurèrent émerveillés, spécialement Cléariste,
 laquelle jura qu'elle donneroit ce qu'elle avoit promis au gentil
 chevrier, qui étoit si beau et sçavoit si bien jouer de la flûte. Après
 cela ils s'en allèrent, et rentrés au logis, soupèrent, et envoyèrent
 à Daphnis de ce qui leur fut servi, qu'il mangea avec Chloé, joyeux
 280 de goûter des mets apprêtés à la façon de la ville, au reste ayant

F 252 maître. — 253. mon maître. — 260. Cleariste. — 267. leverent. — 268.
 paître. — 268. se prirent. — 270. se coucherent. — 270. aigu. — 272. se
 vinrent. — 273. Valets. — 274. maître. — 275. demeurerent. — 275. Clea-
 riste. — 278. s'en allerent. — 278. souperent et envoyèrent. — 280. gouter.

B 268. se prirent. — 270. aigu. — 272. se vinrent. — 273. ne sçauroient. —
 277. sçavoit.

1. Agu. Les éditions de 1810 et de 1821 portant aigu, nous pensons qu'il y a ici
 faute d'impression, plutôt que désir de copier Amyot : « il en sonna un autre
 hault et agu ». — 273. Sçauroient, inadvertance de l'auteur, puisque cette ortho-
 graphe est en contradiction avec l'usage de C.

bonne espérance de parvenir du gré de ses maîtres au mariage de son amie.

- Mais Gnathon, que la beauté de Daphnis, tel qu'il l'avoit vu avec son troupeau, enflammoit de plus en plus, croyant ne pouvoir sans lui avoir aise ni repos, profita d'un moment qu'Astyle se promenoit seul au jardin, le mena dans le temple de Bacchus, et là se mit à lui baiser les mains et les pieds ; et Astyle lui demandant pourquoi il faisoit tout cela, et que c'étoit qu'il vouloit dire : « C'en est fait, mon maître, dit-il, du pauvre Gnathon. Lui
 290 « qui n'a été jusqu'ici amoureux que de bonne chère, qui ne voyoit
 « rien si aimable qu'une pleine jarre de vin vieux, à qui sembloient
 « tes cuisiniers la fleur des beautés de Mitylène, il ne trouve plus
 « rien de beau ni d'aimable que Daphnis seul au monde. Oui, je
 « voudrois être une de ses chèvres, et laisserois là tout ce qu'on
 295 « sert de meilleur à ta table, viande, poisson, fruit, confitures,
 « pour paître l'herbe au son de sa flûte et sous sa houlette brouter
 « la feuillée. Mais toi, mon maître, tu le peux, sauve la vie à ton
 « Gnathon, et te souvenant qu'Amour n'a point de loi, prends pitié
 « de son amour : autrement, je te jure mes grands Dieux qu'après
 300 « m'être bien empli le ventre, je prends mon couteau, je m'en vas
 « devant la porte de Daphnis, et là je me tuerai tout de bon, et tu
 « n'auras plus à qui tu puisses dire, mon petit Gnathon, Gnathon
 « mon ami. »

- Le jeune homme de bonne nature ne put souffrir de voir ainsi
 305 Gnathon pleurer et derechef lui baiser les mains et les pieds, même-ment qu'il avoit éprouvé que c'est de la détresse d'amour. Si lui promit qu'il demanderoit Daphnis à son père, et l'emmèneroit comme pour être son serviteur à la ville, où lui Gnathon en pourroit faire tout ce qu'il voudroit ; puis, pour un peu le conforter,
 310 lui demanda en riant s'il n'auroit point de honte de baiser un petit pâtre tel que ce fils de Lamon, et le grand plaisir que ce lui seroit d'avoir à ses côtés couché un gardeur de chèvres ; et en disant cela il faisoit un fi, comme s'il eût senti la mauvaise odeur du bouc. Mais Gnathon, qui avoit appris aux tables des voluptueux

F 281. maitres. — 284. enflammoit encore davantage. — 284. ne pouvoir plus. — 289. mon maitre. — 290. que de la bonne chère. — 292. Mitylene. — 295. viandes, poissons. — 296. paître. — 297. — mon maitre. — 304. de bon naturel. — 305. et de rechef. — 306. detresse. — 307. l'emmeneroit. — 309. reconforter. — 313. un Fi.

B 305. et de rechef. — 307. l'emmeneroit.

- 315 tant qu'il se peut dire et conter de propos d'amour, pensant avoir bien de quoi justifier sa passion, lui répondit d'assez bon sens :
 « Celui qui aime, ô mon cher maître, ne se soucie point de tout
 « cela ; ains n'y a chose au monde, pourvu que beauté s'y trouve,
 « dont on ne puisse être épris. Tel a aimé une plante, tel un fleuve,
 320 « tel autre jusqu'à une bête féroce, et si pourtant, quelle plus
 « triste condition d'amour que d'avoir peur de ce qu'on aime ?
 « Quant à moi, ce que j'aime est serf par le sort, mais noble par
 « la beauté. Vois-tu comment sa chevelure semble la fleur
 « d'hyacinthe, comment audessous des sourcils ses yeux étincellent
 325 « ne plus ne moins qu'une pierre brillante mise en œuvre, com-
 « ment ses joues sont colorées d'un vif incarnat ! et cette bouche
 « vermeille ornée de dents blanches comme ivoire, quel est celui
 « si insensible et si ennemi d'Amour, qui n'en désirât un baiser ?
 « J'ai mis mon amour en un pâtre ; mais en cela j'imité les Dieux.
 330 « Anchise gardoit les bœufs, Vénus le vint trouver aux champs ;
 « Branchus paissoit les chèvres, et Apollon l'aima ; Ganymède
 « étoit berger, et Jupiter le ravit pour en avoir son plaisir.
 « Ne méprisons point un enfant auquel nous voyons les bêtes
 « mêmes si obéissantes ; mais bien plutôt remercions les aigles
 335 « de Jupiter qui souffrent telle beauté demeurer encore sur la
 « terre. »

Astyle à ces mots se prit à rire, disant qu'Amour, à ce qu'il voyoit, faisoit de grands orateurs, et depuis cherchoit occasion d'en pouvoir parler à son père. Mais Eudrome avoit écouté en
 340 cachette tout leur devis, et étant marri qu'une telle beauté fût abandonnée à cet ivrogne, outre ce que d'inclination il vouloit grand bien à Daphnis, alla aussitôt tout conter et à lui-même et à Lamon. Daphnis en fut tout éperdu de prime-abord, délibérant s'enfuir plutôt avec Chloé, ou bien ensemble mourir. Mais Lamon
 345 appelant Myrtale hors de la cour : « Nous sommes perdus, ma
 « femme, lui dit-il ; voici tantôt découvert ce que nous tenions
 « caché. Deviennent ce qu'elles pourront et les chèvres et le reste ;

F 316. lui repondit. — 317. maitre. — 322. Quand à moi. — 324. au-dessous. — 327. yvoire. — 328. désirât. — 330. Venus. — 331. Ganymede. — 334. bien plustôt. — 337. à ces mots ne se put empêcher de rire. — 338. l'occasion. — 341. yvrogne. — 342. lui même. — 344. plustôt.

B 324. au-dessous. — 327. yvoire. — 334. bien plustôt. — 341. yvrogne. — 344. plustôt.

- « mais, par les Nymphes et Pan, dussé-je, comme on dit, rester
 « bœuf à l'étable et ne faire plus rien, je ne me tairai point de la
 350 « fortune de Daphnis, ains déclarerai comment je l'ai trouvé
 « abandonné, dirai comment je l'ai vu nourri, et montrerai ce
 « que j'ai trouvé quant et lui, afin que ce coquin voye où s'adresse
 « son amour. Prépare-moi seulement les enseignes de reconnois-
 « sance. » Cela dit, ils rentrèrent tous deux.
- 355 Cependant Astyle trouvant son père à propos, lui demanda
 permission d'emmenner Daphnis à Mitylène, disant que c'étoit un
 trop gentil garçon pour le laisser aux champs, et que Gnathon
 l'auroit bientôt instruit au service de la ville. Le père y consentit
 volontiers, et faisant appeler Lamon et Myrtale, leur dit pour
 360 bonne nouvelle que Daphnis, au lieu de garder les bêtes, serviroit
 de là en avant son fils Astyle en la ville, et promit qu'il leur don-
 neroit deux autres bergers au lieu de lui. Adonc, étant jà les au-
 tres esclaves accourus bien joyeux d'avoir un tel compagnon,
 Lamon demanda congé de parler ; ce qui lui étant accordé, il parla
 365 en cette sorte : « Je te prie, mon maître, écoute un propos vérita-
 « ble de ce pauvre vieillard ; je jure les Nymphes et le dieu Pan
 « que je ne te mentirai d'un mot. Je ne suis pas le père de Daphnis,
 « ni n'a été ma femme Myrtale si heureuse que de porter un tel
 « enfant. Il fut exposé tout petit par des parents qui en avoient
 370 « possible assez d'autres plus grands. Je le trouvai abandonné de
 « père et de mère, allaité par une de mes chèvres, laquelle j'ai
 « enterrée dans le jardin, après qu'elle fut morte de sa mort natu-
 « relle, l'ayant aimée pource qu'elle avoit fait œuvre de mère en-
 « vers cet enfant. Je trouvai quant et quant des bijoux qu'on avoit
 375 « laissés avec lui, pour une fois le reconnoître. Je le confesse et
 « les garde ; car ce sont marques auxquelles on peut voir qu'il est
 « issu de bien plus haut état que le nôtre. Or ne suis-je point
 « marri qu'il serve ton fils Astyle, et soit à beau et bon maître un

F 348. mais, par les Dieux, quand on me devoit faire mourir, je ne me tairai point, etc. — 352. quand et lui. — 353. Prépare moi. — 354. rentrèrent. — 356. Mitylene. — 361. et leur promit qu'il leur donneroit. — 362. Adonc Lamon, étant jà les autres esclaves accourus. — 364. il parla de telle sorte. — 365. maître. — 366. et je te jure par les Nymphes et par le Dieu Pan. — 367. mentirai pas d'un mot. — 369. qui en avoient sans doute. — 371. allaité. — 374. quand et quand. — 375. reconnoître. — 377. le notre. — 378. Astyle ; ce sera à beau et bon maître un beau et bon serviteur.

B 362. Adonc Lamon, étant jà les autres esclaves accourus.

« beau et bon serviteur : mais je ne puis du tout souffrir qu'on le
380 « livre à Gnathon, pour en faire comme d'une femme. »

Lamon ayant dit ces paroles, se tut et répandit force larmes. Gnathon fit du courroucé en le menaçant de le battre ; mais Dionysophane, frappé de ce qu'avoit dit Lamon, regarda Gnathon de travers et lui commanda qu'il se tût, puis interrogea de rechef le
385 vieillard, lui enjoignant de dire vérité, sans controuver des menteries pour cuider retenir son fils. Lamon persistant dans son dire, attesta les Dieux, et s'offrit à tout souffrir s'il mentoit. Dionysophane adonc examinant ses paroles avec Cléariste assise auprès de lui : « A quelle fin auroit Lamon controuvé ce récit, vu que pour
390 « un chevrier on lui en veut donner deux ? Comment seroit-ce « qu'un rude paysan eût inventé tout cela ? Puis, n'étoit-il pas visible qu'un si bel enfant n'avoit pu naître de telles gens ? » Si pensèrent d'un commun accord que sans y songer davantage, ni tant deviner, il falloit voir les enseignes de reconnaissance, pour s'as-
395 surer si elles appartenoiennent, ainsi qu'il disoit, à plus haut état que le sien. Myrtale les alla incontinent quérir dedans un vieux sac où ils les gardoient. Le premier qui les vit fut Dionysophane ; et dès qu'il aperçut le petit mantelet d'écarlate avec une boucle d'or et le couteau à manche d'ivoire, il s'écria à haute voix, ô Jupiter ! et
400 appela sa femme pour les voir aussi ; laquelle, sitôt qu'elle les vit, s'écria semblablement : « O fatales Déesses, ne sont-ce point là les « joyaux que nous mêmes avec notre enfant, quand nous l'en- « voyâmes exposer par notre servante Sophroné ? Il n'y a point de « doute, ce sont ceux-là mêmes. Mon mari, l'enfant est nôtre.
405 « Daphnis est ton fils et garde les chèvres de son propre père. »

Comme elle parloit encore, et que Dionysophane, jetant abondance de larmes, de grande joie qu'il avoit, baisoit ces enseignes de reconnaissance, Astyle ayant entendu que Daphnis étoit son frère, posa vite sa robe et s'en courut par le jardin, pour être
410 le premier à le baiser. Daphnis le voyant accourir vers lui avec tant de gens, et qu'il crioit, Daphnis, Daphnis, pensant que ce fût

F 379. qu'il soit livré à Gnathon, qui le veut avoir pour en faire — 381. repandit. — 388. Cleariste. — 389. controuvé ceci. — 390. Et comment. — 391. inventé cela ? — 391. tout visible. — 392. naître — 392. pensèrent. — 393. qu'il n'étoit pas besoin d'y songer davantage, et qu'il falloit voir. — 398. apperçut. — 399. d'ivoire. — 403. Sophrosyne. — 404. est notre. — 407. de la grande joye qu'il avoit. — 411. cuidant que ce fût

B 399. d'ivoire. — 407. joye. — 409. vite.

- pour le prendre, jette sa flûte et sa panetière, et se met à fuir vers la mer pour se précipiter du haut du rocher ; et possible Daphnis, par étrange accident, alloit être aussitôt perdu que retrouvé, si
- 415 Astyle, se doutant pourquoi il fuyoit, ne lui eût crié de tout loin :
 « Arrête, Daphnis ; n'aie point de peur ; je suis ton frère ; tes maîtres sont tes parents ; Lamon nous a tout conté, nous a tout
 « montré, regarde seulement, vois comme nous rions. Mais baise-moi le premier. Par les Nymphes, je ne te ments point. »
- 420 A peine s'arrêta Daphnis, quand il eut ouï ce serment, et attendit Astyle, qui les bras ouverts accouroit, et l'ayant joint l'embrassa. Puis toute la maison, serviteurs, servantes, père, mère, venus à leur tour l'embrassoient, le baisoient. Lui de sa part leur faisoit fête, mais sur tous autres à son père et à sa mère, et sembloit qu'il
- 425 les connût jà long-temps auparavant, tant les serroit contre son sein, et à peine se pouvoit arracher de leurs bras. Nature se reconnoît d'abord. Il en oublia un moment Chloé. Si le conduisirent au logis, et lui donnèrent une belle et riche robe neuve ; puis étant vêtu, fut assis auprès de son père, qui leur commença tel propos :
- 430 « Mes enfants, je fus marié bien jeune, et après quelque temps
 « devins père bien heureux, comme il me sembloit pour lors ; car
 « le premier enfant que ma femme fit fut un fils, le second une fille,
 « et le troisième fut Astyle. Je pensai que trois me seroient suffisante lignée, et venant celui-ci après tous, le fis exposer au mail-
- 435 lot, avec ces bagues et bijoux, que je croyois pour lui ornements
 « funéraires, plutôt que marques destinées à le faire connoître un
 « jour. Mais fortune en avoit autrement disposé. Car mon fils aîné
 « et ma fille moururent de même mal en même jour ; et toi, Daphnis, par la providence des Dieux, tu nous as été conservé, afin
- 440 « que nous ayons plus de support en notre vieillesse. Pourtant ne
 « me hais point, mon fils, de t'avoir fait exposer ; ainsi le vouloient
 « les Dieux. Et toi, qu'il ne te fâche, Astyle, de partager ton héritage ; car il n'est richesse qui vaille un bon frère. Aimez-vous,
 « mes enfants, l'un l'autre, et quant aux biens, vous en aurez de

F 412. jeta. — 412. et se mit. — 416. n'aie point. — 416. maitres. — 425. longtemps. — 426. se reconnoit d'abord. — 428. donnerent. — 434. celui-cy. — 434. en maillot. — 436. plustôt. — 436. reconnoitre. — 437. aîné. — 442. Et toi, Astyle, qu'il ne te fâche. — 443. Aimez-vous l'un l'autre et quand aux biens. — 444. vous aurez de quoi ne rien envier aux rois mêmes.

B 416. n'aie point. — 434. en maillot. — 436. plustôt.

445 « quoi n'envier rien aux rois. Je vous laisserai grandes terres,
 « nombre de gens habiles à tout, or, argent, et de toutes choses
 « qu'ont les hommes riches et heureux. Mais je veux que mon fils
 « Daphnis en son partage ait ce lieu-ci, et lui donne Lamon et Myr-
 « tale, et les chèvres qu'il a gardées. »

450 Il parloit encore, et Daphnis sautant en pieds soudainement :
 « Tu m'en fais souvenir, mon père : je m'en vais mener boire mes
 « chèvres, dit-il. Elles ont soif à cette heure, et attendent pour
 « aller boire le son de ma flûte, et je suis assis à ne rien faire. »
 Chacun se prit à rire de voir Daphnis, qui devenu maître, vouloit
 455 être encore chevrier. On envoya quelque autre avoir soin de ses
 chèvres, et puis ils sacrifièrent à Jupiter Sauveur et firent un grand
 festin. Gnathon seul n'osa s'y trouver, mais demouroit jour et nuit
 dans le temple de Bacchus, comme un suppliant, pour la peur qu'il
 avoit de Daphnis.

460 Le bruit incontinent s'étant épandu partout que Dionysophane
 avoit retrouvé un sien fils, et que Daphnis qui menoit les chèvres
 aux champs, étoit devenu le maître et des chèvres et des champs,
 les voisins paysans accoururent de toutes parts pour se conjourir
 avec lui et faire des présents à son père, et Dryas tout des premiers,
 465 le nourricier de Chloé. Dionysophane les retint tous pour la fête,
 ayant fait d'avance préparer force pain, force vin, du gibier de toute
 sorte, des gâteaux au miel à foison, veaux et petits cochons de lait,
 et victimes à immoler aux Dieux protecteurs du pays.

Et lors Daphnis amassa tous ses meubles de chevrier dont il fit
 470 présent aux Dieux, consacrant sa panetière et sa peau de chèvre à
 Bacchus, à Pan sa flûte, sa houlette aux Nymphes avec ses sebiles
 à traire qu'il avoit lui-même faites. Mais, tant est plus douce que
 richesse une première accoutumance ! il ne pouvoit sans pleurer

F 445. de grandes terres, avec grand nombre de gens, de l'or, de l'argent, tout ce que peuvent les hommes tenir de la fortune. — 448. cette terre cy, avec Lamon et Myrtale. — 451. « Vous m'en faites souvenir. — 452. dit-il *manque dans F.* — 453. et moi je suis ici assis. — 454. qui étant devenu maître. — 456. sacrifièrent à Jupiter sauveur. — 460. Cependant le bruit s'étant repandu que. — 463. réjouir avec lui. — 467. à foison, de petits cochons de lait, et force moutons immolés aux Dieux, etc. — 469. Alors Daphnis. — 469. meubles de berger et en fit présent. — 471. avec les sebiles. — 472. qu'il avois faites lui même. — 472. Mais, tant il en coute à quitter les premières habitudes !

B 469. dont-il.

laisser aucune de ces choses. Il ne suspendit ses sébiles qu'après y
 475 avoir trait ses chèvres, ni ne donna sa flûte à Pan, qu'il n'en eût
 joué encore une fois, ni sa peau de chèvre à Bacchus, qu'après se
 l'être vêtue, et chaque chose qu'il donnoit, il la baisoit première-
 ment. Il dit adieu à ses chèvres ; il appela ses bouquins l'un après
 l'autre par leur nom ; et but aussi à la fontaine où tant de fois il
 480 avoit bu avec sa Chloé ; mais il n'osoit encore parler de leurs
 amours.

Or cependant qu'il entendoit aux offrandes et sacrifices, voici
 qu'il avint de Chloé. Seulette aux champs, elle étoit assise à garder
 ses moutons, disant comme pauvre délaissée : « Daphnis m'oublie ;
 485 « maintenant il songe à quelque riche mariage. Pourquoi lui ai-je
 « fait jurer, au lieu des Nymphes, ses chèvres ? Il les a oubliées
 « aussi, et même en sacrifiant aux Nymphes et à Pan, n'a point
 « désiré voir Chloé. Il aura trouvé chez sa mère les servantes même
 « plus belles. Adieu donc, Daphnis. Sois heureux ; mais moi, je
 490 « ne sçaurois ¹ plus vivre. »

Elle étant en cette rêverie, le bouvier Lampis, aidé de quelques
 autres paysans, la vint enlever, croyant que Daphnis ne devoit plus
 l'épouser, et que Dryas, quand une fois elle seroit entre ses mains,
 consentiroit qu'elle lui demeurât. La pauvrette, comme on l'empor-
 495 toit, crioit tant qu'elle pouvoit, et quelqu'un qui vit cette violence,
 s'en courut avertir Napé, et elle Dryas, et Dryas Daphnis, lequel à
 peine qu'il ne sortit du sens, n'osant recourir à son pere ², et ne
 pouvant néanmoins laisser Chloé sans secours. Si s'en alla dans le
 jardin, et là faisoit ses plaintes tout seul : « O malheureux que je
 500 « suis d'avoir retrouvé mes parents ! Combien m'eût été meilleur
 « de garder toujours les bêtes aux champs ! Combien plus étois-je
 « content quand j'étois serf avec Chloé ! Alors je la voyois ; alors
 « je la baisois : et maintenant Lampis l'a ravie et s'en va avec ; et

F 474. aucunes. — 474. — sébiles. — 478. il appella ses bouquins. — 479. il but aussi. — 482. Or pendant que Daphnis étoit ainsi occupé d'offrandes et de sacrifices. — 483. à Chloé. Elle étoit seulette aux champs, assise en gardant ses moutons et disant comme une pauvre fille délaissée. — 487. il n'a point désiré. — 488. des servantes. — 488. même *manque dans F*. — 489. plus belles que moi. — 498. néanmoins.

B 479. il but aussi. — 490. sçaurois. — 497 sortit.

1. Sçaurois. C répète par erreur les leçons de F et de B.

2. pere, faute évidente.

« quand la nuit sera venue, il couchera avec elle, pendant que je
 505 « suis ici à boire et faire bonne chère. J'ai donc en vain juré mes
 « chèvres, le Dieu Pan et les Nymphes. »

Or Gnathon, qui étoit caché dedans la chapelle du verger, entendit clairement ces plaintes de Daphnis, et, pensant que c'étoit une bonne occasion pour faire sa paix avec lui, prit quel-
 510 ques jeunes valets d'Astyle, et s'en alla après Dryas, lui disant qu'il les conduisit en la maison de Lampis, ce qu'il fit ; et diligenterent si bien, qu'ils surprirent Lampis ainsi comme il ne faisoit que d'entrer en son logis avec Chloé, laquelle il lui ôta d'entre les mains à force, et dola très bien les épaules de tous les rustauts ¹
 515 qui lui avoient aidé à faire ce rapt, à grands coups de bâton ; puis voulut prendre et lier Lampis pour l'amener prisonnier ; mais il se sauva de vitesse.

Gnathon, ayant fait un tel exploit, s'en retourna qu'il étoit jà nuit toute noire, et trouva Dionysophane jà couché en son lit dormant.
 520 Mais le pauvre Daphnis veilloit, et étoit encore dedans le verger, où il se déconfortoit et pleuroit : si lui amena Chloé, et, la lui livrant entre ses mains, lui conta comme il avoit fait, le priant de ne se vouloir souvenir en rien du passé, mais l'avoir pour sien serviteur, ni le débouter de sa table, sans laquelle il lui seroit force
 525 de mourir de male faim. Daphnis voyant Chloé, la tenant de Gnathon, fut facile à faire appointment avec lui, et envers elle s'excusa de ce qu'il pouvoit sembler l'avoir oubliée : et, de commun consentement, furent d'avis de ne point encore déclarer leur mariage, que Daphnis continueroit de voir Chloé en secret, et ne

F 507. qui estoit caché. — 508. clèrement. — 508. complainctes. — 509. c'estoit. — 509. luy, il print. — 510. varlets d'Astyle. — 510. luy disant. — 511. conduisit. — 511. diligenterent. — 512. surprindrent. — 513. luy osta entre les mains. — 514. très-bien les espauls. — 514 rustaux qui luy avoyent aydé. — 515. de baston. — 516. se saulva de vistesse. — 518. fait. — 518. exploict. — 518. estoit. — 518. nuict. — 519. Dionysophanes. — 519. lict. — 520. estoit. — 521. se desconfortoit et ploroit. — 521. luy. — 521. et, la luy. — 522. luy conta. — 522. fait, le priant au surplus de ne se vouloir point souvenir des paroles qu'il luy avoit dictes, ains le tenir au nombre de ses serviteurs et ne le vouloir point desbouter. — 524. luy. — 525. et la tenant entre ses bras, fut facile, etc. — 526. avec luy, et fit ses excuses envers elle. — 528. d'advis. — 528. declarer. — 529. veoir.

B 514. très-bien. — 514 rustauts. — 517. vîtesse.

1. Rustauts. Nous respectons cette orthographe voulue par Courier.

530 découvriroit son amour qu'à sa mère. Mais Dryas ne le permit point, ains le voulut dire lui-même au père de Daphnis, se faisant fort de lui faire bien accorder. Si prit le lendemain, aussitôt qu'il fut jour, les enseignes de reconnoissance qu'il avoit trouvées avec Chloé, et s'en alla devers Dionysophane, qu'il trouva dans le ver-
 535 ger, assis avec Cléariste et leurs deux enfants Astyle et Daphnis : si leur commença à dire : « Même nécessité me contraint de vous
 « déclarer un secret tout pareil à celui de Lamon, c'est que je n'ai
 « engendré ni nourri le premier cette jeune fille Chloé : autre que
 « moi l'a engendrée ; une brebis l'a allaitée dedans la caverne des
 540 « Nymphes. Je la vis ; ébahi, je la pris, l'emportai, et depuis l'ai
 « nourrie et élevée. Sa beauté même le témoigne, car elle ne tient
 « en rien de nous ; aussi font les marques et enseignes que je
 « trouvai avec elle, plus riches que ne porte l'état d'un pauvre
 « pâtre. Voyez-les, et puis cherchez ses vrais parents, si à l'aven-
 545 « ture elle seroit point sortable pour femme à Daphnis. »

Dryas ne jeta point sans dessein cette parole, ni Dionysophane ne la reçut en vain ; mais, prenant garde au visage de Daphnis, et le voyant changer de couleur et se détourner pour pleurer, connut bien incontinent qu'il y avoit des amourettes entre eux deux ; et,
 550 étant soigneux de son fils plus que de la fille d'autrui, examina le plus diligemment qu'il put la parole de Dryas : et, quand encore il eut vu les marques de reconnoissance qui avoient été exposées avec elle, c'est à sçavoir des patins dorés, des chausses brodées, et une

F 530. et qu'il ne découvriroit. — 530. mere. — 531. luy-mesme. — 532. luy. — 532. Si print. — 532. aussitost. — 533. de recognoissance. — 533. qu'il avoir trouvées. — 534. avec Dionysophanes. — 534. dedans son verger. — 535. Cleariste. — 536. Nécessité, me contraint. — 537. un pareil secret que celui de Lamon lequel je n'ay encore dict à personne. — 537. n'ay engendré ne nourry. — 538. ceste. — 538. que moy. — 539. et l'une de mes brebis l'a allaitée dedans la caverne des Nymphes, où elle avoit esté exposée et là ou je l'ay moy-mesme trouvée, et depuis nourrie et eslevée jusques icy. — 541. Sa beauté tesmoigne assez qu'elle n'est point ma fille, car elle ne ressemble ny à moy ny a ma femme. — 542. aussi font les enseignes de recognoissance. — 542. que je trouvay. — 543. lesquelles sont plus riches. — 543. l'estat. — 544. pasteur. — 544. et cherchez ceux qui sont ses vrais parents pour voir si elle seroit point sortable pour estre femme de Daphnis. — 548. se destourner pour plorer, cogneut. — 550. estant. — 550. d'autrui. — 551. qu'il peut. — 552. veu les marques de recognoissance qui avoyent esté. — 553. dorez.

B 540. des Nymphes, où enfant elle fut exposée. — 553. à sçavoir.

coiffe d'or, adonc appela-t-il Chloé, et lui dit qu'elle fit bonne chère,
 555 pour ce que jà elle avoit trouvé un mari, et bientôt après trouveroit son père et sa mère.

Cléariste dès-lors la prit avec elle, la vêtit et accoutra comme femme de son fils. Mais Dionysophane appela Daphnis à part, et lui demanda si elle étoit encore pucelle. Daphnis lui jura qu'elle ne
 560 lui avoit rien été de plus près que du baiser, et du serment par lequel ils avoient promis mariage l'un à l'autre. Dionysophane se prit à rire de ce serment, et les fit tous deux dîner avec lui.

Là eût-on pu voir ce que c'est qu'ornement à naturelle beauté ; car Chloé vêtue et coiffée, bien que de sa simple chevelure, et ayant
 565 lavé son visage, sembla à chacun si belle par-dessus le passé, que Daphnis même à peine la reconnoissoit ; et quiconque l'eût vue en tel état, n'eût point fait doute d'affirmer par serment qu'elle n'étoit point fille de Dryas, lequel toutefois étoit à table comme les autres avec sa femme Napé, et Lamon et Myrtale aussi, tous quatre sur
 570 un même lit.

Quelques jours après on fit derechef des sacrifices aux dieux pour l'amour de Chloé, comme l'on avoit fait pour Daphnis, et fit-on semblablement le festin de sa reconnoissance ; et elle de son côté distribua ses meubles de bergerie aux dieux, sa panetière, sa flûte,
 575 et les tirouers où elle tiroit les brebis, et épandit dedans la fontaine qui étoit en la caverne des Nymphes, du vin, à cause qu'elle avoit été trouvée et nourrie auprès d'icelle fontaine ; et sema de chapelets et bouquets de fleurs la sépulture de la brebis que Dryas lui enseigna, et joua encore de sa flûte pour réjouir ses brebis, faisant
 580 prière aux Nymphes que ceux qui seroient trouvés ses naturels parents fussent dignes d'être alliés de Daphnis.

F 554. appela-t-il. — 554. luy. — 554. qu'elle feist bonne chere pource que. — 555. mary. — 555. bientost. — 556. son vray père et sa mère. — 557. Cleariste. — 557. la print. — 557. la vestit et accoustra. — 558. Dionysophanes. — 559. luy. — 559. estoit. — 559. luy. — 559. ne luy. — 560. esté. — 561. ils avoyent. — 561. Dionysophanes se print. — 562. les fait tous deux dîner avec luy. — 563. ceque. — 566. mesme. — 566. reconnoissoit. — 566. l'eust veue en tel estat, n'eust point fait de doubte. — 567. n'estoit. — 568. toute-fois estoit à la table. — 571. on fait. — 572 fait. — 572 et fait-on. — 573. reconnoissance. — 573. costé. — 574. aux Dieux, sa pennetière, safluste. — 575. espandit. — 576. estoit. — 577. esté. — 577. fontaine. — 578. sepulture. — 578. luy. — 579. fluste. — 579. resjouyr. — 580. prières. — 580. seroyent trouvez. — 581. d'estre alliez.

B 555. pource que — 556. son vrai père et sa mère. — 566. a peine. — 571. aux Dieux. — 580. prières.

Après qu'ils eurent fait assez de fêtes et de bonne chère aux champs, ils délibérèrent de s'en retourner à la ville, afin de chercher les parents de Chloé, pour ne différer plus les noces : par
 585 quoi, dès le matin, firent trousser tout leur bagage, et donnèrent à Dryas encore autres trois cents écus, et à Lamon la moitié des fruits de toutes les terres et vignes qu'il tenoit, les chèvres avec leurs chevriers, quatre paires de bœufs, des robes fourrées pour l'hiver, et, par-dessus tout cela la liberté à lui et sa femme Myrtale,
 590 puis cheminèrent vers Mitylène, avec grand train de chevaux et de chariots.

Or, ce jour-là, pource qu'ils arrivèrent le soir bien tard, les autres citoyens de la ville n'en sçurent rien : mais, le lendemain au plus matin, le bruit en étant couru partout, il s'assembla au logis
 595 de Dionysophane grande multitude d'hommes et de femmes ; les hommes pour s'égouter avec le père de ce qu'il avoit retrouvé son fils, même après qu'ils eurent vu comme il étoit beau et gentil ; et les femmes, pour s'égouter aussi avec Cléariste de ce que non seulement elle avoit recouvré son fils, mais aussi trouvé une fille
 600 digne d'être sa femme ; car Chloé les étonna toutes, quand elles virent en elle une si parfaite beauté, qu'il n'étoit possible d'en voir une plus belle. Bref, toute la ville ne parloit d'autre chose que de ce jeune fils et de cette jeune fille, et disoit chacun que l'on n'eût sçu choisir une plus belle couple : si prioient tous aux dieux que la
 605 parenté de la fille fût trouvée correspondante à sa beauté. Il y eut plusieurs femmes de riches maisons qui souhaitèrent en elles-mêmes, et dirent : Plût aux dieux que l'on pensât assurément qu'elle fût ma fille !

F 582. faict. — 582. festes. — 582. de bonne chere. — 583. delibererent. — 584. differer plus les nopces. — 584. parquoy, des le matin, feirent. — 585. et donner. — 586. escus. — 587. fruicts. — 587. chevres. — 589. l'hiver. — 589. tout ce. — 589. Myrtale *manque dans F*. — 590. cheminerent vers Mitylene. — 591. charriots. — 592. arriverent. — 593. sceurent. — 594. le bruict en estant couru par-tout. — 595. Dionysophanes. — 596. s'esjouir avec le pere. — 597. mesmement. — 597. veu. — 597. estoit. — 597. s'esjonir (*sic*). — 598. Cleariste. — 598. non-seulement. — 600. d'estre. — 600. estonna. — 601. veirent. — 601. parfaite. — 601. n'estoit. — 601. veoir. — 603. n'eust sceu. — 604. prioient tous aux Dieux. — 605. fust. — 605. Y eut. — 606. souhaitterent en elles-mesmes. — 607. Pleust aux Dieux. — 607. pensast asseurement qu'elle fust.

B 585. et donner à Dryas. — 593. sçurent. — 598. non-seulement. — 604. sçu. — 604. aux Dieux. — 607. aux Dieux.

Mais Dionysophane, après avoir quelque temps pensé à cette
 610 affaire, s'endormit sur le matin profondément ; et en dormant lui
 vint un songe : il lui fut avis que les Nymphes prioient Amour de
 parfaire et accomplir à la fin le mariage qu'il leur avoit promis ; et
 qu'Amour, détendant son petit arc, et le jetant en arrière auprès de
 son carquois, commanda à Dionysophane qu'il envoyât le lende-
 615 main semondre tous les premiers personnages de la ville pour venir
 souper en son logis ; et qu'au dernier cratère, il fit apporter sur
 table les enseignes de reconnaissance qui avoient été trouvées avec
 Chloé, et qu'il les montrât à tous les conviés : puis, cela fait, qu'ils
 chantassent la chanson nuptiale d'hyménée.

620 Dionysophane, ayant eu cette vision en dormant, se leva de bon
 matin, et commanda à ses gens que l'on préparât un beau festin, où
 il y eût de toutes les plus délicates viandes que l'on trouve, tant en
 terre qu'en mer, ès lacs et ès rivières, envoya quant et quant prier
 de souper chez lui tous les plus apparents de la ville.

625 Quand la nuit fut venue, et le cratère rempli pour les libations à
 Mercure, lors un serviteur de la maison apporta dedans un bassin
 d'argent ces enseignes, et les montra de rang à chacun des conviés.
 Il n'y eut personne des autres qui les reconnût, fors un nommé
 Mégaclês, qui, pour sa vieillesse, étoit au bout de la table, lequel
 630 sitôt qu'il les aperçut, les reconnut incontinent, et s'écria tout
 haut : « O Dieux ! que vois-je là ! Ma pauvre fille, qu'es-tu deve-
 nue ? es-tu en vie ? ou si quelque pasteur a enlevé ces enseignes
 qu'il aura par fortune trouvées en son chemin ? Je te prie, Dio-
 nysophane, de me dire dont tu les as recouvrées : n'aye point
 635 d'envie que je retrouve ma fille comme tu as recouvré Daphnis. »

F 609. Dionysophanes. — 609. quelque-temps. — 610. profondement. — 610.
 luy. — 611. il luy fut avis. — 611. prioient. — 613. debandant. — 613.
 jettant. — 614. Dionysophanes. — 614. envoyast. — 616. soupper. — 616.
 et quand on seroit au dessert qu'il feist apporter sur la table. — 617. reco-
 gnoissance qui avoyent esté. — 618. monstrast. — 618. conviez. — 618. faict.
 — 619. de Hyménée. — 620. Dionysophanes. — 622. eust. — 622. delicates.
 — 623. rivières. — 623. quand et quand. — 624. luy. — 625. nuict fut ve-
 nue, que le banquet fut achevé, on remplit la cruche de laquelle on a accous-
 tumé, à la fin du festin, de boire en l'honneur de Mercure. — 626. et lors.
 — 627. monstra. — 627. conviez. — 628. recogneust. — 629. Megaclês. —
 629. estoit. — 630. sitost. — 630. appercent, les recogneut. — 630. et s'es-
 cria tout hault. — 633. qu'il a. — 633. Dionysophanes.

B 619. d'Hyménée. — 630. s'écria.

Dionysophane voulut premièrement qu'il contât devant la compagnie comment il avoit fait exposer son enfant. Adonc Mégacès d'une voix encore toute émue : « Je me trouvai, dit-il, long-temps y
 « a, quasi sans bien, pource que j'avois dépendu tout le mien à
 640 « faire jouer des jeux publics, et à faire équiper des navires de guerre ;
 « et, lorsque cette perte m'advint, il me naquit une fille, laquelle
 « je ne voulus point nourrir en la pauvreté où j'étois, et pourtant la
 « fis exposer avec ces marques de reconnoissance, sçachant qu'il y
 « a plusieurs gens qui, ne pouvant avoir des enfants naturels, desi-
 645 « rent être pères en cette sorte, à tout le moins d'enfants trouvés.
 « L'enfant fut portée en la caverne des Nymphes, et laissée en la
 « protection et sauve-garde d'icelles. Depuis, les biens me sont
 « venus par chacun jour en grande affluence, et si n'avois nul
 « héritier à qui je les pusse laisser ; car depuis je n'ai pas eu l'heur
 650 « de pouvoir avoir une fille seulement : mais les dieux, comme s'ils
 « se vouloient mocquer¹ de moi, m'envoyent souvent des songes,
 « lesquels me promettent qu'une brebis me fera pere. »

Dionysophane, à ce mot, s'écria encore plus fort que n'avoit fait Mégacès, et, se levant de la table, alla querir Chloé, qu'il amena
 655 vêtue et accoutrée fort honnêtement ; et la mettant entre les mains
 de Mégacès, lui dit : « Voici l'enfant que tu as fait exposer,
 « Mégacès ; une brebis, par la providence des dieux, te l'a nourrie,
 « comme une chèvre m'a nourri Daphnis. Prends-la avec ces
 « enseignes, et, la prenant, rebaille-la en mariage à Daphnis. Nous
 660 « les avons tous deux exposés, et tous deux les avons retrouvés : ils
 « ont été tous deux nourris ensemble, et tout de même ont été

F 636. Dionysophanes. — 636. premierement. — 636. contast. — 636. compaignie. — 637. fait. — 637. Megacles. — 638. longtemps y a. — 639. despendu. — 640. esquiper. — 642. j'estois. — 643. feis. — 643. reco-gnoissance. — 643. sçachant. — 645. estre peres. — 645. trouvez. — 647. saulve-garde. — 648. en grand afflnence (*sic*). — 649. heritier. — 649. n'ay. — 650. les Dieux. — 651. vouloyent mocquer de moy. — 652. pere. — 653. Dionysophanes. — 653. s'escria. — 653. fait Megacès. — 655. vestue et accoutrée fort honnestement. — 656. Megacès, luy dit : « Voicy. — 656. fait. — 657. Megacès. — 658. chevre. — 658. nourry. — 659. rebaille la. — 660. exposez. — 660. retrouvez. — 661. esté. — 661. mesme. — 661. esté.

B 643. sçachant. — 650. les Dieux. — 652. père. — 658. prends-là. — 659. rebaille-là.

1. On voit que, dans le livre IV, Courier viole les règles qu'il a suivies dans les trois premiers livres de C.

« préservés par les Nymphes, par le dieu Pan, et par amour¹. »

Mégaclês s'y accorda incontinent, et envoya querir sa femme, qui avoit nom Rhodé, tenant cependant toujours sa fille Chloé
665 entre ses bras ; et demeurèrent tous deux chez Dionysophane au coucher, pource que Daphnis avoit juré qu'il ne souffriroit emmener Chloé à personne, non pas à son propre père.

Et le lendemain au matin ils prièrent tous les deux leurs pères et mères qu'ils leur permissent de s'en retourner aux champs, parce
670 qu'ils ne se pouvoient accoutumer aux façons de faire de la ville, et aussi qu'ils vouloient faire des noces pastorales ; ce qui leur fut permis. Si s'en retournèrent au logis de Lamon, et présentèrent au bon homme Mégaclês le nourricier de Chloé, Dryas, et sa femme Napé à la mère Rhodé.

675 Le festin nuptial fut somptueusement préparé, et Mégaclês derechef dévoua sa fille Chloé aux Nymphes ; et, outre plusieurs autres offrandes, leur donna les enseignes auxquelles elle avoit été reconnue, et donna encore bonne somme d'argent à Dryas.

Dionysophane, pour ce que le jour étoit beau et serein, fit dresser
680 dedans l'ancre même des Nymphes des tables avec des lits de verde ramée, où prirent place tous les paysans de là alentour. Lamon et Myrtale y étoient, Dryas et Napé, les parents de Dorcon, les enfants de Philétas, Chromis et Lycenion. Lampis même y vint, après qu'on lui eut pardonné : et là, comme entre villageois, tout
685 s'y disoit et faisoit à la villageoise ; l'un chantoit les chansons que chantent les moissonneurs au temps des moissons, l'autre disoit des brocards qu'on a accoutumé de dire en foulant la vendange. Philétas joua de sa flûte, Lampis du flageolet, et cependant Daphnis et Chloé se baisoient l'un l'autre.

F 662. Amour. — 663. Megaclês. — 664. Rhode. — 664. tousjours. — 665. demourerent. — 665. Dionysophanes. — 667. pere. — 668. prièrent. — 668. peres et meres. — 670. pouvoyent accoutumer. — 671. vouloyent. — 671. nopces. — 672. s'en retournerent. — 672. presenterent. — 674. mere Rhode. — 675. préparé. — 675. Megaclês. — 676. devoua. — 676. outre. — 677. esté recogneue. — 679. Dionysophanes. — 679. pource que. — 679. estoit. — 680. devant. — 681. là où prirent place. — 682. estoient. — 683. Philetas. — 683. Lycaenion. — 683. mesme. — 684. luy. — 687. que l'on a accoutumé. — 687. foulant. — 687. Philetas. — 688. fluste. — 689. baisoyent.

B 662. Amour. — 676. de rechef. — 681. là où. — 683. Lycaenion. — 687. que l'on a accoutumé.

1. Amour. Cette façon d'écrire est en contradiction avec l'usage adopté par Courier ; cf. plus loin IV, 706.

690 Les chèvres mêmes païssoient là auprès comme si elles eussent été
 participantes de la bonne chère des noces, ce qui ne plaisoit pas à
 ceux venus de la ville ; et Daphnis, en appelant aucunes par leurs
 propres noms, leur donnoit de la feuillée verte à brouter, et, les
 prenant par les cornes, les baisoit. Et non pas lors seulement,
 695 mais en tout le reste de leur vie, passèrent le plus du temps et la
 meilleure partie de leurs jours en état de pasteurs ; car ils acqui-
 rent force troupeaux de chèvres et de brebis, eurent toujours en
 singulière révérence les Nymphes et le Dieu Pan, et ne trouvèrent
 point à leur goût de meilleure viande, ni plus savoureuse nourri-
 700 ture que du fruit et du lait ; et qui plus est, firent têter à leur pre-
 mier enfant, qui fut un fils, une chèvre ; et au second, qui fut une
 fille, firent prendre le pis d'une brebis, et le nommèrent Philo-
 pœmen, et la fille Agélée ; et ainsi vécurent aux champs longues
 années en grand soulas. Ils eurent soin aussi de faire honorable-
 705 ment accoutrer la caverne des Nymphes, y dédièrent de belles
 images, et y édifièrent un autel d'amour¹ pastoral ; et à Pan, au lieu
 qu'il étoit à découvert sous le pin, firent faire un temple qu'ils
 appelèrent le temple de Pan le Guerroyeur.

Tout cela fut long-temps après ; mais pour lors, quand la nuit
 710 fut venue, tout le monde les convoja jusqu'en leur chambre nup-
 tiale, les uns jouant de la flûte, les autres du flageolet, et aucuns
 portant des fallots² et flambeaux allumés devant eux ; puis, quand

F 690. Les chevres mesmes païssoient. — 690. esté. — 691. chere des nopces. — 692. appellant. — 693. leur donnoit la feuillée verte à brouter. — 695. passerent. — 695. le plus de temps. — 696. estat. — 697. chevres. — 697. tousjours. — 697. en singuliere reverence. — 698. trouverent. — 699. goust. — 699. ny. — 700. du fruict et du laict. — 700. feirent tetter. — 701. chevre. — 702. feirent. — 702. nommerent. — 703. Agclée, lesquels aime-
 rent comme eux et les troupeaux et les champs, et ce furent eux qui feirent
 honorablement. — 703. et ainsi vécurent aux champs longues années en
 grand soulas *manque dans F*. — 704. et ce furent eux qui feirent honora-
 blement. — 705. ils y dedierent. — 706. edifierent. — 706. d'Amour. —
 707. estoit à descouvert sous un pin, feirent faire. — 708. appellerent.
 — 709. Mais tout cela fut long-temps après. — 709. Et ce jour-là, quand
 la nuit. — 710. jusques en. — 711. fluste. — 712. fallots et flambeaux
 allumez.

B 706. Amour.

1. Amour. Nous signalons cette faute, déjà faite IV.662, mais évitée dans F et dans B.

2. Fallots : nous avons respecté cette fantaisie orthographique reproduite dans les trois éditions.

ils furent à l'huis de la chambre, commencèrent à chanter Hyménée d'une voix rude et âpre, comme si avec une marre ou un pic ils
715 eussent voulu fendre la terre.

Cependant Daphnis et Chloé se couchèrent nus dans le lit, là où ils s'entre-baisèrent et s'entre-embrassèrent sans clore l'œil de toute la nuit, non plus que chats-huants ; et fit alors Daphnis ce que Lycenion lui avoit appris : à quoi Chloé connut bien que ce
720 qu'ils faisoient paravant dedans les bois et emmi les champs n'étoient que jeux de petits enfants.

FIN DU LIVRE IV ET DERNIER ¹.

F 713. commencerent. — 713. Hyménée. — 714. aspre. — 716. coucherent nuds. — 716. lict. — 716. la où ils s'entre-baïssèrent (*sic*). — 717. s'entre-embrasserent sans clorre. — 718. nuict. — 718. fait. — 719. — Lycaenion luy avoit apprins. — 719. à quoy. — 719. cogneut. — 720. faisoient. — 720. emmy. — 720. n'estoit que jeux.

B 716. nuds. — 717. s'entre-baisèrent. — 717. clorre.

1. Cette indication manque dans F et dans B.

ESSAI

SUR LA

FORMATION DE LA LANGUE ET DU STYLE

De Paul-Louis COURIER

DANS SA TRADUCTION DES *Pastorales de Longus*

AVANT-PROPOS

C'est la découverte fortuite d'un fragment inédit du texte de Longus qui a permis à Courier de donner le premier une édition complète de *Daphnis et Chloé* en grec et en français. Mais, malgré les apparences, cette publication n'est point une œuvre due au hasard des rencontres. Tout jeune, Paul-Louis songeait à faire revivre et à « redire en prose française les amours naïves de Daphnis et Chloé. » « Puisse Longus, s'écriait-il ¹, retrouver en moi un traducteur digne de lui ! »

Le jour où tomba sous ses yeux, à la bibliothèque des moines de la Badia, le manuscrit de Florence, qu'il ne put examiner que quelques instants, il crut bien s'apercevoir qu'il ne s'y trouvait point cette lacune signalée dans le premier livre par les éditeurs, tant il était familiarisé avec le texte grec ; et s'il n'eut pas, dès cet instant, une certitude absolue, c'est que, comme il le dit fort bien, « il faut être sorcier pour lire » ce manuscrit.

Cette passion ancienne pour ce joli roman s'explique fort bien. Quand on se remémore la jeunesse du pamphlétaire passée à la campagne, sa vie à la Véronique et à la Filonnière, on comprend sans peine que certains épisodes des *Pastorales*, certaines descriptions aussi, aient frappé son imagination, en lui rappelant

1. Dalayrac, *Un an de la vie de P.-L. Courier*. C'est à Toulouse, en 1796, que Courier, âgé de 24 ans, faisait ainsi des projets d'avenir. C'est en 1809 qu'il put copier le fragment inédit de Longus.

des scènes qui s'étaient gravées dans sa mémoire d'enfant. Par exemple, le début du deuxième livre évoquait dans son esprit les vendanges en Touraine, auxquelles il prit part chaque année, jusqu'à son entrée à l'École militaire de Châlons, et plus tard entre ses deux séjours en Italie.

Voilà pourquoi il faut envisager le *Daphnis* comme une œuvre écrite avec amour, puis mûrie à loisir et laborieusement retouchée, comme une œuvre en un mot vraiment personnelle, malgré le texte de Longus et malgré la version d'Amyot, qui devait pourtant apporter tant de secours au nouveau traducteur. Nous nous proposons donc de l'étudier comme ouvrage original et d'y rechercher ce qui caractérise l'art de Courier, nous autorisant de ce célèbre jugement de Sainte-Beuve, qui est resté sans appel : « C'est peut-être la seule traduction dont on ait le droit de déclarer sans flatterie qu'elle est mieux que l'original et qu'elle le supplée avantageusement sans rien lui dérober. »

Or l'étude minutieuse du *Daphnis* français est pleine d'intérêt pour la connaissance du style de l'auteur. Ceux de ses manuscrits qui existent encore sont jalousement gardés par sa famille ; dans ces conditions, il était impossible de suivre le style de Courier dans son évolution, c'est-à-dire en tenant compte des corrections que la réflexion a pu lui suggérer au cours de longues années. Grave perte aux yeux des lettrés, pour qui ce style savant, ce style « artiste », a tant de saveur !

Mais le travail, impossible aujourd'hui sur les manuscrits, peut dans une certaine mesure s'accomplir grâce aux imprimés. En effet, Courier ayant publié hâtivement à Florence, en 1810, une traduction du roman de Longus qui n'était guère que le texte d'Amyot retouché et corrigé, ne pouvait se flatter d'avoir amené son œuvre à la perfection. « Quelqu'un, disait-il en sa courte préface, en pourra faire une traduction plus soignée. » Ce quelqu'un, ce fut lui-même. Retiré, sous la Restauration, dans sa triste ferme de la Chavonnière, la composition de ses *Pamphlets* ne suffisait pas à absorber toute son activité littéraire. Aiguissant, polissant, perfectionnant chaque jour son style, il voulut que sa chère *Chloé*, sa première œuvre importante, bénéficiât de ses progrès. Il lui était impossible d'ailleurs, en publiant une nouvelle édition de ce joli roman, de laisser subsister toutes sortes de fautes qui s'étaient glissées dans le texte de Florence.

Les corrections qu'il fit alors sont de deux sortes : les unes améliorent la traduction de Longus au point de vue de l'exactitude ;

elles sont donc de nature à intéresser surtout les hellénistes. Les autres, au contraire, ont pour effet de rendre le style plus court, plus nerveux, plus pittoresque, plus « artiste », selon le cliché actuel ; ce sont ces dernières qui retiendront principalement notre attention. Elles nous montreront un Paul-Louis qui a pris conscience de son talent et que le succès a mûri.

Le parti, une fois pris, de suivre Amyot et d'imiter son vieux langage engageait Courier à s'approprier un style « un peu vieilli à la gauloise » qu'il appliquera désormais « à d'autres traductions, et même à des sujets tout modernes ¹ ».

Il est naturel, en effet, qu'un inventeur veuille profiter de sa découverte : le traducteur de Longus ayant, par une longue et patiente étude, acquis l'art d'écrire en vieux français, désire utiliser ce talent spécial au profit de sa réputation. Sans doute, en plein dix-neuvième siècle, il était malaisé, suivant la remarque de Villemain, de composer une œuvre originale dans la langue d'Amyot. Mais les écrits, quels qu'ils soient, qui sortiront désormais de la plume de Courier devront leur cachet d'originalité à ces tours vieillis dont il avait bonne provision, et les *Pamphlets* seront, pour ainsi dire, tout parfumés d'archaïsmes. Le style de *Daphnis et Chloé*, pour original qu'il puisse sembler, n'est donc point, à proprement parler, une exception dans son œuvre.

1. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, VI.

CHAPITRE PREMIER

ORTHOGRAPHE. — CHOIX DES ARCHAÏSMES

Rajeunissement et vieillissement alternatif du texte d'Amyot.

ORTHOGRAPHE

D'une manière générale, aussi bien dans F que dans B et C, Courier rajeunit l'orthographe d'Amyot et écrit sous leur forme moderne les mots qui avaient chez Amyot une forme archaïque :

Courier (F,B,C) (éditions de 1810, 1821, 1823)	Amyot (édition de 1559)
âge	aage
accoutrer	accoustrer
aigu ¹	agu
besogner	besoigner
côte et côté	coste et costé
cour	court
écus	escus
émut	esmut
étoit	estoit
été	esté
fait	faict
fontaine	fonteine
garçon	garson
haute	haulte
jetèrent	getterent ou jetterent
maître et F. maitre	maistre
myrte	meurte
mangeoient	mengeoient
note	notte
nuît	nuict
orteils	arteuilz
osier	ozier
ôter	oster
oultre	oultre
pays, paysan	païs, païsant
perdreau	perdriau
prête	preste
prirent	prindrent
rappel	rappeau

1. Pourtant, dans C, IV, 270, on lit *agu*.

rossignol	roussignol
saute	saulte
seulement	seullement
taureau	thoreau
tôt	tost
trouver	treuver
je trouvai	je treuvay
vanner	venner
valets ¹	varlets
vendanges	vendenges
vilenée	villanée
voir	veoir
etc.	etc.

Il est à remarquer que F remplace ces formes modernes par des archaïsmes empruntés à Amyot, dans la dernière partie du livre IV, depuis la ligne 507 jusqu'à la fin. Courier, abandonnant les principes orthographiques qui l'avaient guidé jusqu'alors, écrit :

avis	au lieu de	avis	fait	au lieu de	fit
accoustrer	—	accotrer	feste	—	fête
allaicter	—	allaiter	flambleaux	—	flambeaux
ayder	—	aider	fluste	—	flûte
aussitost	—	aussitôt	fontaine	—	fontaine
baston	—	bâton	luy	—	lui
complainctes	—	complaintes	lict	—	lit
cogneut	—	connut	nopces	—	noces
debouter	—	débouter	nuict	—	nuit
descouvrir	—	découvrir	osta	—	ôta
destourner	—	détourner	print	—	prit
dict	—	dit	reconnoissance	—	reconnoissance
disner	—	dîner	resjouyr	—	réjouir
doubte	—	doute	rustaux	—	rustauts ²
eslever	—	élever	se saulva	—	se sauva
espaules	—	épaules	soupper	—	souper
espandit	—	épandit	surprindrent	—	surprirent
estoit	—	étoit	varlets	—	valets
exploict	—	exploit	vistesse	—	vitesse
faict	—	fait	vray	—	vrai
feist	—	fit	etc.		

Il résulte de cette comparaison que F contient beaucoup plus d'archaïsmes que B et C. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que ces vieilles formes se rencontrent surtout dans la dernière partie de l'ouvrage (livre IV, lignes 507 à 721) et pour la raison que nous avons indiquée plus haut ³.

1. F (IV, 273) donne varlets pour valets.

2. Orthographe de la dernière édition C, que nous avons respectée.

3. Page 10.

CHOIX DES ARCHAÏSMES

Courier avait fait une étude très approfondie du vieux français. Il a dû souvent, quand l'expression d'Amyot ne le satisfaisait point, chercher une autre tournure archaïque chez les écrivains de la même époque, par exemple chez Rabelais, Des Périers, Henry Estienne, voire chez des auteurs plus récents. Il a donc à sa disposition des archaïsmes autres que ceux d'Amyot ; ce sont, pour ainsi dire, des archaïsmes de rechange ; et il sait en user habilement, mettant un mot plein de saveur là où le vieux traducteur s'est contenté d'une expression qui nous semble banale et effacée.

« Ainsi comme ilz estoyent à table », dit bonnement Amyot ; mais Courier, se souvenant de La Fontaine, donne à sa phrase un plus délicat parfum d'archaïsme en écrivant : « Ainsi qu'il faisoient chère lie. » Chez Amyot, Dorcon s'exprime avec la trivialité d'un bouverier lorsqu'il dit : « les mechans larrons coursaires m'ont decouppé comme le boucher feroit un bœuf ». Courier est bien plus élégant, et il donne à son style un cachet plus sûr d'antiquité, lorsqu'il écrit : « Ces méchants larrons de corsaires m'ont navré comme tu vois. »

On voit par là combien minutieux fut le travail du traducteur moderne, et par quelles délicates préoccupations artistiques il fut guidé dans le choix de son vocabulaire. Cherchons donc à définir la méthode qu'il a suivie.

Au point de vue du choix des expressions, sa méthode est la suivante :

1° Dans la plupart des cas, il suit Amyot, en ne rajeunissant que l'orthographe ;

2° Dans d'autres cas, il abandonne les vieilles expressions d'Amyot ;

3° Enfin, dans certains cas, il ajoute des archaïsmes au texte d'Amyot, et c'est particulièrement dans les dernières éditions B et C que se manifeste ce vieillissement voulu du texte.

Ces efforts alternatifs pour rajeunir et pour vieillir le texte d'Amyot seront mis en lumière au moyen des deux tableaux suivants :

1° ABANDON DE CERTAINES EXPRESSIONS ARCHAÏQUES

TEXTE DE C (1823)	TEXTE DE F (1810)	TEXTE D'Amyot DE 1559
I. 539. La pauvrete.	la pauvrete.	la pauvre garçe.
I. 541. elle demandoit aux Dieux d'être oiseau.	elle auroit voulu, disoit-elle, devenir oiseau sauvage.	elle fit prières aux Dieux de la muer en un oyseau.
I. 551. descendant à terre armés de corselets et d'épées.	comme C.	descendans en terre avec leurs brigandins et espées.
I. 571. tout taillé de grands coups d'épée.	comme C.	tout détaillé de grandz coupz d'espée.
I. 596. les brigands avoient leurs bottines à mi-jambe.	comme C.	les cuisotz qui leur pendoient jusques à my-jambe.
II. 7. flambeaux à tirer le moût pendant la nuit.	flambeaux a tirer et entonner le vin la nuit.	flambeaux à tirer et entonner le vin la nuit.
II. 17. un enfant hors du maillot.	comme C.	un enfant de mamelle.
II. 161. Philétas se départit d'avec eux.	comme C.	après qu'il se fut party.
II. 279. le vent fraichissant.	le vent rafraichissant.	car le vent se refrechissant.
II. 297. il avoit le bruit d'être homme de grande foi et loyauté.	il avoit le bruit d'être homme de plus grand légalité.	.. avoit le bruit d'être homme de plus grande legalité.
II. 392. à force de rames.	comme C.	à force de ramer.
II. 422. le voilà pris d'un profond somme.	il fut pris d'un profond somme.	il s'endormit fort serré.
II. 462. le capitaine voulut rafraichir ses gens las d'avoir couru.	le capitaine voulut rafraichir ses gens las d'avoir couru.	le capitaine... voulut refreschir ses gens qui estoient travaillez d'avoir couru.
II. 498. Pan irrité contre eux pour quelque méfait.	comme C.	Pan indigné contre eux pour quelque mallefice.
III. 167. Napé entendoit à cuire le pain.	Napé s'occupoit a cuire le pain.	Napé estoit embesognée à cuyre le pain.
III. 284. l'aigle est allé cheoir avec.	l'aigle... est allé choir avec.	l'aigle... est tombée à tout.
III. 459. Si Chloé cessoit de venir aux champs.	comme C.	si Chloé desistoit de venir aux champs.
III. 636. Il se mit en devoir de l'aller cueillir.	comme C.	il se mist en point pour l'aller cueillir.

TEXTE DE C (1823)	TEXTE DE F (1810)	TEXTE D' Amyot DE 1559
IV. 5. étant passé le temps des chaleurs.	comme C.	l'esté vieillissant.
IV. 18. l'arbre et la vigne entre eux sembloient disputer de fécondité.	comme C.	comme si la vigne eut estrivé avec les arbres à qui porteroit de plus beau fruit.
IV. 136. la terre toute en désordre.	comme C.	la terre gourfoulée.
IV. 271. un son de rappel.	comme C.	un son de rappeau.
IV. 196. Gnathon... ne faillit à le remarquer (Daphnis).	Gnathon ne faillit à le remarquer.	Gnathon fut incontinent fern de son amour.
IV. 343. de prime-abord.	comme C.	de prime-face.
IV. 440. Pourtant ne me hais point, mon fils.	comme C.	Si te prie, mon filz, que tu n'ayes point de maltalent encontre moy.
IV. 484. disant comme pauvre délaissée.	disant comme une pauvre fille délaissée.	disant ce qui est vray semblable que peut dire une pauvre bergerotte.

On voit de suite, en consultant ce tableau, que Courier a évité les expressions anciennes d'Amyot, les unes parce que le temps les avait rendues triviales (*garçe*¹ pour *jeune fille*, *embesongné* pour *occupé*, *être travaillé d'avoir couru*, etc.), et les autres parce qu'elles n'auraient pas été comprises des lecteurs modernes (*la terre gourfoulée*, *maltalent* dans le sens de *rancune*, *mallefice* pour *méfait*, etc.).

On remarque aussi que Courier, après avoir effacé dans F un archaïsme d'Amyot, en rétablit un autre dans C pour donner à son texte plus de saveur : Ex.

Napé entendoit à cuire | Napé s'occupoit à cuire | Napé estoit embesongnée à cuire .

1. Nous n'avons cité qu'un seul exemple de ce mot évité par Courier. On peut y joindre le suivant : II, 704. Mais elle, comme une jeune et innocente fillette, là où Amyot avait écrit : Mais Chloé, comme jeune garce qu'elle estoit...

2° EXPRESSIONS ARCHAÏQUES AJOUTÉES PAR COURIER AU TEXTE D'AMYOT
OU AU TEXTE DE 1810.

TEXTE DE C (1823)	TEXTE DE F (1810)	TEXTE D' Amyot DE 1559
I. 405. Dorcon se musse là dedans.	comme C.	Dorcon se fourra leans.
I. 485. Tantôt ils aornoient leurs têtes.	tantôt ils ornaient leurs têtes.	tantôt ils s'entrepeignoient.
I. 488. Daphnis accompagnant.	Daphnis comparant.	Daphnis accompagnant.
I. 536. lequel étrivoit à chanter à l'encontre d'elle...	il étoit beau et chantoit bien aussi et un jour comme ils se piquèrent à chanter à l'envi l'un de l'autre...	il estoit beau et chantoit bien aussi. Un jour, pour monstrier qu'il sçavoit autant de chanter comme elle...
I. 557. Chloé... ne menoit qu'à haute heure paître les brebis de Dryas.	comme C. (sauf l'orthographe <i>paître</i>).	Chloé... ne menoit pas si tost les brebis de Drias aux champs.
I. 575. Ces méchants larrons de corsaires m'ont navré comme tu vois.	ces méchants larrons de corsaires m'ont haché comme tu vois.	les mechans larrons coursaires m'ont decouppé comme le boucher feroit un bœuf.
I. 603. (Daphnis se lassoit de nager) à force.	comme C.	se lassa de nager à la fin.
II. 58. (un jardin) que j'ai planté, affié, accoutré.	que j'ai planté, semé, labouré, accoutré.	que j'ay... planté, semé, labouré et acoustré.
II. 162. chevreau daguet.	comme C.	(manque dans Amyot)
II. 204. dès le fin matin donc.	Le lendemain donc.	de sorte que le lendemain.
II. 263. ils... prirent du franc osier vert, le plus long qu'ils purent finer.	prirent du franc osier verd, le plus long qu'ils purent trouver.	prirent du franc osier verd, le plus long qu'ilz peurent trouver.
II. 284. et trouvant là Daphnis parmi les regardants.	et trouvant là Daphnis parmi les regardants.	ilz trouverent Daphnis.
II. 326. Voire mais, il y avoit...	mais il y avoit...	mais, s'il y avoit.
II. 346. et du tourteau.	et un morceau de pain.	un morceau... de gas-teau.
II. 400. ils avoient accoutumé de se seoir.	ils avoient accoutumé de s'asseoir.	ils avoient accoustumé de se seoir.
II. 462. (le capitaine) voulut un petit rafraichir.	voulut un petit rafraichir.	voulut un petit refreschir.

TEXTE DE C (1823)	TEXTE DE F (1810)	TEXTE D' Amyot DE 1559
II. 529. et brebis aussitôt de sortir du navire courant par l'es- cale sans bron- cher.	Les brebis mêmes au sortir couroient par l'escall sans bron- cher.	les brebis mesmes cou- roient au sortir par dessus la planche sans que les piedz leur glissassent.
II. 533. sembloient s'éjouir.	sembloient se réjouir.	comme si elles luy eussent voulu donner à cognoistre qu'elles se resjouyssoient.
II. 543. si que...	si que...	de maniere que..
II. 594. ainsi qu'ils faisoient chère lie...	comme C.	ainsi comme ilz estoient à table.
II. 599. (Tityre) sautoit ne plus ne moins qu'un chevreau.	comme C.	manque.
II. 617. L'enfant jette là son hocqueton.	comme C.	Tytire (<i>sic</i>) jetta sa jaquette à terre.
III. 178. le soleil sera chaud, mais que vienne primevère.	comme C.	le soleil est jà chauld.
III. 180. Badin, tu te moques de moi.	Badin, tu te moques de moi.	Tu te mocque de moy.
III. 284. (l'aigle) est allé cheoir.	est allé choir.	(l'aigle) est tombée.
III. 284. dedans ce bois ici.	comme C.	en ce petit bois taillis icy près.
III. 430. Il y eut durant cet été grande presse et pourchas amou- reux autour de Chloé.	comme C.	Or, en cest esté, plu- sieurs poursuyvans de tous costez vin- drent... à Dryas lui demander Chloé à mariage.
III. 445. s'allier en paysan- nerie.	comme C.	estre mariée avec un paysant.
III. 455. les paroles que disoit Napé à celle fin de la faire accorder.	comme Amyot.	les parolles que Napé disoit à son mary pour l'induire à la marier.
III. 616. et de là en avant (Daphnis) ne fei- gnoit de la baiser devant tout le monde..	comme Amyot.	et de là en avant la bai- soit devant tout le monde.
III. 637. elle peureuse et dé- pite.	comme C.	elle ayant peur de le voir tomber (dépité manque).

TEXTE DE C (1823)	TEXTE DE F (1810)	TEXTE D' Amyot DE 1559
III. 639. montant au fin faite de l'arbre.	comme C.	montant alegrement tout au plus hault du pommier.
IV. 71. Il se souvint aussi d'avoir des battes neuves.	comme C.	oultre ce, il trouva moyen d'avoir des battes neufves.
IV. 83. Eudrome, qui vaut autant dire comme coureur.	comme C.	manque.
IV. 119. il pensa de plutôt faire le gât dans les fleurs.	si pensa qu'il valoit mieux faire le dégât dans les fleurs.	et pourtant s'arresta il à la résolution de gaster et froisser toutes les fleurs.
IV. 219. A peine se tenoit-il en pieds.	à peine se tenoit-il sur ses pieds.	à peine se pouvoit il soutenir sur ses piedz.
IV. 219. et partant comme un jeune levron.	comme C.	et s'en fuyt.
IV. 313. il faisoit un fi, comme s'il eût senti la mauvaise odeur.	il faisoit un Fi, (le reste comme C).	il fist quant et quant une mine d'un homme qui se renfroigne pour sentir la mauvaise odeur...
IV. 369. des parents qui en avoient possible assez d'autres plus grands.	des parents qui en avoient sans doute assez d'autres plus grands.	pource qu'ilz en avoient à l'adventure assez d'autres plus grandz.
IV. 380. (qu'on le livre) à Gnathon, pour en faire comme d'une femme.	à Gnathon qui le veut avoir pour en faire comme d'une femme.	Gnathon, lequel le veult faire emmener à Mytilene pour en abuser comme d'une femme.
IV. 393. sans y songer davantage ni tant deviner.	il n'estoit pas besoin d'y songer davantage.	il n'estoit point besoing d'y songer d'avantage.
IV. 410. Daphnis le voyant accourir vers lui... et qu'il crioit.	comme C.	Daphnis le voyant accourir vers lui... en criant.
IV. 413. et possible Daphnis.. alloit être aussitôt perdu que retrouvé.	comme C.	Et à l'adventure estant retrouvé par autruy se feust il luy mesme perdu.
IV. 482. Or cependant qu'il entendoit aux offrandes.	Orpendant que Daphnis étoit ainsi occupé d'offrandes.	Or, ce pendant que Daphnis estoit après ces oblations.
IV. 703. Vécurent aux champs... en grand soulas.	manque dans F.	manque.

Les tableaux qui précèdent nous montrent les divers textes publiés successivement par Courier s'éloignant de plus en plus d'Amyot, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient de plus en plus modernes. Nous assistons au contraire à une curieuse tentative de vieillissement qui consiste à enchâsser dans le texte d'Amyot nombre d'expressions archaïques auxquelles n'avait point songé l'évêque d'Auxerre, dont par ailleurs on rajeunit le style.

De toutes les préoccupations qui guident Courier dans ce travail de mosaïque, voici certainement la plus dominante : devenu sous la Restauration homme de lettres célèbre (non plus simple amateur de littérature ancienne), il veut se faire, aux yeux du public, un titre de gloire d'avoir le premier donné dans son intégrité le texte de Longus et de l'avoir traduit en vieux français. Il aspire à faire lire sa traduction des *Pastorales*. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à se reporter à deux articles insérés par lui, dans le *Courrier français* ¹ (4 octobre 1823) et dans le *Constitutionnel* le 8 du même mois.

Il veut donc plaire, grâce au charme de la vieille langue ; mais il en fuit soigneusement la rudesse, les grossièretés, les platitudes, sans parler des obscurités où tombe parfois Amyot.

Afin d'être toujours sgoûté du public, il s'impose la double tâche : 1° d'écarter des archaïsmes qui n'auraient pas été compris ; 2° d'enjoliver la version d'Amyot, au moyen de tournures et d'expressions qui, tout en gardant la saveur de la langue du xvi^e siècle, ne déroutent pas les lecteurs.

Ce premier coup d'œil jeté sur l'œuvre de Courier, entrons maintenant plus avant dans l'étude de sa langue et de son style, et, fixés désormais sur ce qu'il a voulu faire, essayons de nous rendre compte des moyens employés pour réaliser son dessein.

Nous étudierons son essai de style vieilli, d'abord au point de vue de la grammaire, et, dans une seconde partie, au point de vue de l'art. Nous nous demanderons enfin quelle convenance existe entre le style employé et l'œuvre de Longus.

Dans la partie grammaticale, nous allons voir avec quel à propos le traducteur a fait entrer dans son pastiche les tournures qui pouvaient le mieux convenir.

1: Voir Introduction, page I.

CHAPITRE II

GRAMMAIRE

1. Lexique. — 2. Morphologie. — 3. Syntaxe.

Sans avoir la prétention de passer en revue toutes les formes et toutes les constructions usitées au temps d'Amyot, nous allons essayer de présenter un tableau de la langue employée par Courrier dans sa traduction, en divisant nos remarques en trois parties : Lexique, Morphologie, Syntaxe.

I. — LEXIQUE

Substantifs.—Voici la liste complète des substantifs archaïques, dont le nombre n'est pas aussi considérable qu'on pourrait penser :

Aguet, appointment, arondelle, bagues (bagage), belin, bique, biquet, boucquin, bouverie, cabasset, chapelet (petit chapeau), chère (visage), déduit, demeurance, escale (échelle), fiance, fou-teau, fûte, gât, hart, heur, hocqueton, ire, lacs courant, levron, maltalent, marmot (singe), marre, méchef, mésaise, moissines, orées, oût, parentage, pastourelle, poupard, pourchas, sauveté, seille, soulas, souvenance, tect, tirouer, varlet (au sens de valet). En outre, les substantifs suivants se trouvent employés avec des sens qui diffèrent plus ou moins de ceux que leur donne l'usage actuel :

Bottines, bruit (réputation), carreaux (de fleurs), complaints, couleur (prétexte), la croisée (de deux allées), déplaisir (dans l'expression faire déplaisir, c'est-à dire faire du tort), devis (conversation, propos), friandise, haleine (léger vent), harnois (pour les chiens), inconvénient (infortune, malheur), loyer (récompense), la marine (la mer), quartier (contrée, région), rêverie (réflexions), support (appui, au sens moral).

Adjectifs. — agu, badin, bénin, bénigne, brave (dans l'expression : un brave propos), coupé (escarpé), dépit, dépité, déplai-

sante (au sens actif, qui a déplaisir), dolent, déchaux, féru, gail-lard, lie (dans l'expression chère lie), male (dans male faim, de male aventure) marri, saoul, soève, seulet, tendre (au sens de jeune), viléné, verd, subsistant à côté de *vert*.

Remarque. — Plusieurs de ces adjectifs se retrouvent dans les textes du *xvii^e* siècle : *dépit*, *dépîte* ont été employés par La Fontaine (La coupe enchantée), *déplaisant*, signifiant qui a déplaisir, est chez Saint-Simon : « Chamillart, fort déplaisant d'une si désagréable nouvelle. »

Pronoms. — A l'exemple d'Amyot, Courier emploie la forme lourde *icelle*, qui commençait à vieillir au *xvi^e* siècle : IV. 577. icelle fontaine ; IV. 647. en la protection d'icelles. Ces emplois se trouvent seulement dans le livre IV, où l'auteur s'est laissé aller à copier davantage Amyot.

Il fait de *celle* un démonstratif dans la locution *à celle fin de* : III. 455. les paroles que disoit Napé à celle fin de la faire accorder...

Verbes hors d'usage. — Abymer (sens neutre : je vous ferai tous abymer au fond de la mer), accompagner, affier (semer), agnelier, aorner, avenir, dans le sens de atteindre et aussi dans la locution il avint ; bailler, baller, besogner, conforter, controuver (inventer faussement), cosser, et se cosser, crouler (secouer), cuider, déconforter, dépendre (dépenser), dévaler (sens actif), diligenter, doler, émoudre, engarder, épreindre (presser entre ses doigts pour exprimer le suc), étriver, feutrer, finer, fluér, flûter, frayer (frotter), frisser, qui serait d'après Courier un ἀπαξ λεγόμενον d'Amyot, gourfouler, louveter, musser, navrer, pertuiser, racouter, rebailier, reconvoyer, recorder, recourir et recourre, rafraîchir, repaître (neutre), rossignoler, sauteler, semeler, semondre, souloir, tetter, vilener, s'accointer de, s'apparaître, se complaindre, se conjourir, s'égourir, s'entonner, se partir, se saouler, se seoir.

D'autres verbes ont survécu, mais leur signification ou leur emploi a changé. En voici des exemples : amender, au sens neutre (rien ne nous en est amendé); débouter, au sens de chasser; deviner (réfléchir, conjecturer) ; diffamer (gâter, dégrader) ; dresser (sa compagnie, son équipage) ; empêcher (occuper) ; entendre (apprendre) ; entendre à (être occupé à, par exemple entendre aux offrandes). Citons enfin les verbes échapper, jurer et lamenter employés avec un complément direct.

LES MOTS INVARIABLES

1^o — *Exclamation.*

A signaler seulement *Dea!* exclamation d'étonnement qui se trouve dans Amyot, Rabelais, Jean et Jacques de La Taille. I. 352. *Dea*, que me fait donc le baiser de Chloé ?

2^o — *Adverbes.*

Parmi les adverbes en *ment*, on trouve *amiablement*, formé d'*amiable* au sens de aimable, *finablement* (I, 206).

ADONC est employé communément dans le sens de alors : II. 97. et adonc se prenant à rire.

AVAL est employé adverbialement dans cette phrase : III. 35. les torrents tombaient aval du haut des montagnes.

COMMENT. On détermine cet adverbe en le faisant dépendre du substantif la *manière*, de façon à former une locution adverbiale : I. 36 : Voici la manière comment. Courier goûte fort cette tournure d'Amyot dont il cite d'autres exemples empruntés notamment à la chronique du petit Jean de Saintré.

DEVANT remplace habituellement avant : II. 36. recommencèrent à mener leurs bêtes... comme devant ; II. 205. plus épris encore que devant.

HORS se trouve employé comme adverbe : II. 525. la galère..., dont elle ne fut pas plutôt hors.

ICI. Cet adverbe de lieu remplace *ci* : I. 505. ces boucquins ici. Cette substitution est conforme à la règle donnée par H. Estienne qui constate que, de son temps, *ci* égalait *ici* (Brunot. *Histoire de la langue française*, II, 374).

JÀ. Courier fait un usage très fréquent de cet adverbe au sens de déjà : II. 475. l'un pensoit être jà blessé ; II. 1. Etant jà l'autombe en sa force ; etc.

LÉANS, jugé antique par le grammairien Oudin, se trouve dans le *Daphnis* : III. 99. tout droit entrer léans.

LORS est préféré à alors : II. 149. mais lors il ne me souvenoit.

MAIS se rencontre rarement avec le sens de plus : IV. 175. il ne pouvoit mais de l'inconvénient. On sait combien ce sens de plus est, encore de nos jours, usuel dans les provinces du centre et de l'ouest.

MÊMEMENT : III, 1. les Mitylénien^s apprenant et mêmement étant informés... On peut rapprocher de cet adverbe la locution

qui en est formée : *pour autant mèmement que* : III. 118. pour autant mèmement que c'étoit sa part.

NÉANT tient la place de rien : II. 131. si je n'ai pour néant vécu tant d'années.

ONCQUES se rencontre encore : II. 190. ce qu'ils n'avoient oncques fait.

PARMI est employé adverbialement, par exemple dans ce passage : III. 171. en s'entrebaissant parmi continuellement.

PARAVANT est employé généralement là où nous mettrions auparavant II. 637. elle qui paravant étoit belle jeune fille... ;

POURQUOI et PAR QUOI sont substitués par l'auteur à c'est pourquoi : II. 83. Par quoi me trouvant bientôt las... I. 510. pourquoi l'arondelle ne la put prendre. II. 139. Il est jeune ; pourquoi il se plaît avec la jeunesse.

SI se rencontre encore chez Courier dans le sens de *et* : III. 532. Si lui commença un brave propos. Très souvent aussi, il a le sens adversatif : IV. 65. et si étoient en meilleur point... ;

TANT est généralement employé à la place de autant : IV. 314. Gnathon qui avoit appris... tant qu'il se peut dire et conter de propos d'amour ; IV. 66. afin que son maître en eût tant plus affection de le marier...

3° — *Locutions adverbiales.*

Parmi les locutions adverbiales qui séduisirent le traducteur par leur cachet d'archaïsme, nous citerons :

AUSSI .. COMME, AUTANT... COMME employés pour aussi... que, autant... que : II. 135. ils furent aussi aises... comme si on leur eût conté... ; II. 94. cueillir de mes fleurs autant comme il vouddroit.

LÀ OÙ, qui prend ordinairement la place de où : II. 117. ton verger là où je prends plaisir ; II. 269. s'enfuirent vers la marine, là où ne trouvant rien à brouter... ; II. 372. alla fourrager toutes les terres... là où il prit force bétail.

PAR AINSI, qui remplace ainsi : I. 388. Par ainsi Dorcon se voyant frustré...

QUANT ET QUANT signifiant beaucoup, extrêmement, et qui est d'un emploi fréquent : II. 549. le baisa quant et quant.

UN PETIT au sens de un peu : II. 456. puis mangea un petit ; II. 462. le capitaine voulut un petit rafraîchir ses gens.

TROP MIEUX qui est employé pour mieux : III. 592. un qui vaut trop mieux que nous.

TROP PLUS : I. 134. trop plus affectueusement.

TOUT BEAU, c'est-à-dire tout doucement : I. 45. passoit ses pattes tout beau par-dessus l'enfant.

4^e — Prépositions.

Parmi les prépositions vieilles, on peut relever :

Après dans le sens de *être après*, c'est-à-dire poursuivre : II. 709. on le voit toujours après les Dryades.

Dedans et *en* sont d'un emploi beaucoup plus commun dans tout l'ouvrage que la forme *dans* qui, nouvelle au xvi^e siècle, ne se rencontre même pas chez certains écrivains, tel Marot.

Voici des exemples de *dedans* et de *en* : II. 19. Il portoit lui la vendange dedans une hotte et la fouloit en la cuve ; II. 51. des sabots en ses pieds ; II. 102. retourner en ta jeunesse ; II. 450. deux cornes en la tête ; III. 49. un peu de relâche en leurs travaux ; III. 44. (aux bœufs) de la paille à manger en la bouverie, aux chèvres... de la feuillée en la bergerie, aux pourceaux... du gland en la porcherie ; I. 2. La plus belle chose que j'aie vue en ma vie ; I. 35. En cette terre...

Par ces exemples, on voit que *en* se construit surtout avec les pronoms possessifs et avec le féminin singulier *en la*. On le rencontre aussi devant un nom précédé de l'article indéfini : IV. 329. j'ai mis mon amour en un pâtre.

En revanche, devant l'article défini au masculin singulier, Courier se sert plutôt de la préposition *dans* : IV. 286. le mena dans le temple de Bacchus ; IV. 498. Si s'en alla dans le jardin...

Emmi se trouve tout naturellement à sa place dans un pastiche de la langue du xvi^e siècle : II. 324. emmi ces sables ; 588. emmi le beau pré.

Environ est construit sans verbe, avec le nom indiquant une heure, une distance. Il a ainsi le sens de la locution prépositive : *aux environs de*, qui tend à le détrôner : II, 70. Aujourd'hui environ midi ; III. 14. quand il en fut près environ six lieues.

On peut regarder comme un sens vieilli de la préposition *pour* celui qui lui est donné dans des phrases analogues à celle-ci : II. 59. pour ma vieillesse je ne mène plus les bêtes...

Locutions prépositives. — Nous rangeons enfin parmi les archaïsmes des locutions prépositives comme *par entre* : II, 127. par entre les feuilles ; *de là entour* : II. 253. Quelque paysan de là entour ; II. 20. on avoit appelé des champs de là entour bon

nombre de femmes ; *quant et lui*, très fréquemment employé pour *avec lui*, et *tout joignant*.

5° — *Conjonctions et locutions conjonctives.*

Courier emploie nombre de locutions conjonctives :

Au moyen de quoi qui a le sens de *c'est pourquoi* : III. 356. Etoit la mer fort calme, au moyen de quoi ils alloient à rames ; II. 37. au moyen de quoi ils recommencèrent à mener leurs bêtes...

Combien que : II. 107. Je ne suis point enfant, combien que j'en aie l'apparence.

Si que revient sans cesse sous la plume de Courier : II. 17. Si qu'un enfant hors du maillot.... atteindroit aux grappes.

Ne, qui tendait pourtant à disparaître, a été préféré par lui à *ni*, surtout dans l'expression *ne plus ne moins* : II. 126. ne plus ne moins que feroit un petit rossignol ; voir aussi II. 146 ; III. 182.

Voire mais forme une locution conjonctive servant à marquer une objection. II. 326. Voire mais il y avoit (dans le bateau) tant de biens !...

Ains. Ce mot, qui ne se rencontre plus jamais au xvi^e siècle, comme préposition, est employé fréquemment par Courier en qualité de conjonction ; il équivaut à la conjonction *mais* : II. 490. Ce son n'étoit point plaisant à ouïr... ains épouvantoit ceux qui l'entendoient.

Mais que forme une locution conjonctive signifiant lorsque, dans cette phrase : III. 178. le soleil sera chaud, mais que vienne prime-vère. Cf. *la Lucjade ou l'Ane* (édition Paulin, 1834, II. page 16) : en te jouant, folâtrant avec elle, mais que tu lui viennes à gré, elle te dira tout. C'est un archaïsme qui subsiste encore aujourd'hui dans le patois normand. Littré cite cet exemple : mais que j'aïlle chez vous, je vous l'apporterai.

MOTS DIALECTAUX

On peut considérer comme mots dialectaux empruntés au parler de Touraine, qui fut familier à Courier, les termes suivants dont quelques-uns ont déjà été signalés à titre d'archaïsmes : bique et biquet au sens de chèvre et chevreau, fouteau, nom dialectal du hêtre, marre, seille, tirouers et le verbe cosser,

donner des coups de tête, et se cosser en parlant des boucs et béliers.

En recherchant pour ce joli pastiche des termes empruntés à la langue des paysans, l'auteur se montre fidèle à sa doctrine que les mots populaires sont les mots poétiques.

II. — MORPHOLOGIE

FORMES DE L'ARTICLE

Ès, vieille forme contractée de *en les*, se trouve dans la version de *Courier* : IV. 623. *ès lacs et ès rivières*¹.

A part cette exception, l'auteur ne se sépare pas de l'usage moderne pour l'emploi de l'article.

Adjectif et substantif. — Les anciens adjectifs épïcènes disparaissent. *Vert* fait au féminin *verte*. D'ailleurs, *Courier* laisse subsister *verd* à côté de *vert*. *Grand* fait *grande*, sauf dans les cas où la forme épïcène est restée dans l'usage moderne.

III. 609. en grande dévotion d'ouïr ; IV. 680. des lits de verte ramée.

Nous n'avons à signaler aucune particularité intéressante en ce qui concerne les substantifs. Toutefois nous noterons la forme *capitainesse* féminin de *capitaine* ; II. 525. la galère capitainesse. *Godefroy* la cite comme substantif.

Pluriel des mots terminés par une dentale — Au pluriel de ces mots, *Courier* conserve la dentale avant l's ; II. 284. les regardants ; IV. 514, les rustauts. Jamais il ne remplace *s* par *z*, même dans les mots dont la consonne finale est *f* ou *l*, comme le voulait *Mau-pas*. Il écrit *bœufs*, *éternels* à l'encontre d'*Amyot* qui, dans ces mots, substitue *z* à *s* final.

Degrés des adjectifs ou adverbess. — On ne peut noter qu'un seul emploi curieux : III. 592. un qui vaut trop mieux que nous.

Le superlatif relatif se rencontre aussi plusieurs fois sans l'article : II. 266. passages qu'ils trouvèrent plus à propos.

Pronoms indéfinis. — L'emploi de *Ame* comme pronom, déjà rare au xvi^e siècle, se retrouve sous la plume de notre auteur : IV. 122. âme² ne l'aperçut. Dans cette phrase, il n'est pas douteux qu'il s'agisse du pronom.

1. Cette forme a été, il est vrai, copiée d'*Amyot* et se trouve dans la partie du IV^e livre qui trahit la lassitude ou la précipitation de l'auteur.

2. Ici. C porte *âme* ; partout ailleurs *Courier* écrit *ame*.

Chacun. Au xvi^e siècle s'est développé l'adjectif chaque formé de chacun par la suppression de un. Mais, au début du siècle, on ne connaissait que *chacun* usité tant comme adjectif que comme pronom. Nous le trouvons en tant qu'adjectif dans ce passage : I. 380. par chacun an un veau.

Un est encore regardé comme pronom : III. 257. un qui cultivoit son propre héritage ; II. 663. les mines d'un qui foule la vendange..., et d'un qui hume.

Pas un, pas une tient la place d'un pronom, équivalent de *aucun aucune*, avec le sens positif ou négatif : IV. 64. n'en ayant le loup ravi pas une ; II. 317. n'y a personne... qui se soit jamais plaint que pas une d'elles ait rien brouté dans son jardin.

Le monde est pris dans le sens de *on*, les personnes : II. 82. et n'est pas possible au monde de le prendre.

Verbe. — Les désinences des verbes sont, en général, les mêmes que celles d'aujourd'hui, sauf à l'imparfait et au conditionnel où jamais le traducteur n'omet de maintenir les formes en *ois* : *je faisois, je riois, je connoistrois*, qui avaient détrôné au xvi^e siècle les formes en *oye* et en *oy*.

Remarque : Dans le verbe *aller*, grande est l'indécision au sujet de la forme de la 2^e personne du singulier. Elle est *je vas*, ou *je vay*, ou *je voy*, ou *je vois*. Courier adopte *je vas* : I. 574. je m'en vas tout-à-l'heure mourir.

Au subjonctif, la forme est en *e* ; cependant on trouve, à la troisième personne, la forme de l'ancien subjonctif dans la formule de souhait : Dieu te gard ! (III. 122.) On sait d'ailleurs qu'elle s'est conservée jusqu'au xvii^e siècle et se trouve dans Molière¹. A part cette graphie, les formes des verbes sont, à tous les modes, celles que suit l'usage moderne.

Voici les seules exceptions à cette règle que l'on puisse relever : Le verbe *faillir* fait au futur *faudrai*² et au conditionnel *faudrois* : III. 190. tant que les grappes ne faudoient au lierre ; IV. 60. le maître ne faudroit à les vouloir voir.

Saillir donne à l'imparfait *saillois, sailloit*, forme qui se trouve aussi chez Marot : III. 217. les béliers.... sailloient puis l'une, puis l'autre.

Remarques : *Souloir* n'est guère employé que comme verbe

1. Fem. sav. II, 2.

2. Au xvi^e siècle, on hésite entre *faudray* et *failliray*. Mais Rabelais n'emploie que la première forme.

défectif. On ne le rencontre qu'à l'infinitif et à l'imparfait : II. 398. elle se souloit ébattre.....

Selon l'usage d'Amyot, *Courier* conjugue avec l'auxiliaire *être* les verbes *courir*, *périr* et *faillir* : II. 325. leur bateau est péri en mer ; II. 470. dès que le jour fut failli... IV. 594. le bruit en étant couru.

Formes périphrastiques. — L'emploi de certaines formes périphrastiques, comme *aller disant*, *cuidier retenir*, etc., caractérise trop bien la langue du *xvi^e* siècle pour que *Courier* ait négligé de les enchâsser dans son œuvre : II. 382. Chloé se cuidasauver de vitesse ; III. 416. La chaleur alloit tous les jours de plus en plus augmentant ; IV. 385. sans controuver des menteries pour cuidier retenir son fils ; III. 98. si osa bien penser de trouver un prétexte.

Il est d'autres verbes, tels que *feindre*, *faillir*, dont Amyot et ses contemporains se servent, en les faisant précéder de la négation, pour former des locutions périphrastiques. Ces tournures se retrouvent dans le texte de *Courier* : II. 553. il ne faillit à lui demander ; III. 616. ne feignoit de la baiser.

On peut aussi rapprocher de ces tournures périphrastiques l'emploi des verbes : *pourchasser* suivi d'un infinitif : IV. 113. Lampis... pourchassoit avoir Chloé en mariage ;

Voir de également suivi de l'infinitif : I. 239. pour voir d'être belle comme lui ; *vouloir*, qui est employé d'une manière analogue dans les phrases suivantes : II. 104. ta vieillesse ne t'exemptera point de me vouloir poursuivre. II. 285. commencèrent à le vouloir dépouiller. II. 384. elle prioit ces soldats de ne vouloir faire déplaisir.....

Formation des participes. — Certains participes passés conservent la vieille forme que, de nos jours, ils ont définitivement perdue.

Mordre, fait *mors* : I. 427. Dorcon, qui avoit été mors et aux cuisses et aux épaules.

*Recourir*¹ donne au participe *recous* : I. 435. lui... que l'on avoit recous de la gueule non du loup ... mais des chiens.

C'est, on le voit, le participe fort que *Courier* a conservé

1. Ce verbe tombé en désuétude, qu'il ne faut pas confondre avec *recourir*, n'a que les formes suivantes : je recous, tu recous, il recout, l'infinitif *recourir* et le participe passé *recous*. Il signifie : reprendre sur l'ennemi.

comme une véritable curiosité ; ces formes cédaient la place aux formes analogiques comme *mordu*.

Adverbes. — Une question se posait, c'était celle de la conservation de *s* finale dans les adverbes, comme d'ailleurs dans les conjonctions et prépositions. Cette *s* finale subsistait généralement. Conformément à cet usage, Courier conserve l'*s* à *guères* et à *nonguères*, ce dernier fait sur le modèle de *naguères*.

Adjectifs employés comme adverbes. — On sait que la distinction entre les adjectifs et les adverbes n'est pas toujours très marquée. L'auteur reproduit cette confusion : II. 68. (un jardin) si épais planté d'arbres ; II. 215. pour baiser plus serré ; I. 368. celui qui lors premier expérimentoit... ; ajoutons-y *possible*, employé adverbialement pour *peut-être*.

On peut signaler l'emploi de certaines formes adverbiales archaïques, comme *hors*, *léans*, *mais* au sens de plus. Nous les avons indiquées au Lexique et n'y reviendrons pas.

III. — SYNTAXE

ARTICLE

Article défini. — Bien qu'au xvi^e siècle l'article défini devienne nécessaire pour annoncer les noms communs déterminés, cependant son omission est encore fréquente dans les textes ; et cette omission devait apparaître à Courier comme une des caractéristiques les plus frappantes de la langue de cette époque. C'est pourquoi il ne se fait pas faute de supprimer l'article défini ; en voici de nombreux exemples : II. 531. Puis chèvres et brebis à terre entourèrent Chloé ; II. 527 (un son de flûte) tel que bergers ont coutume de sonner... ; III. 54. Daphnis et Chloé... toute nuit soupiroient ; III. 58. cela leur mettoit deuil au cœur. III. 402. comme loups ou chiens enragés ; III. 404. Terre les reçut... et depuis représente hommes, Dieux, bêtes, instruments et Pan quand il joue de la flûte.

Dans les phrases suivantes, tantôt l'article défini est maintenu et tantôt supprimé : III. 60. la flûte qui étoit un don d'amourette ; III. 353. comme petits oiseaux prennent la becquée ; III. 76. par dedans pendoient force grappes noires, comme raisins à la treille à l'occasion de quoi y avoit toujours... grande multitude d'oiseaux qui lors ne trouvoient rien

ailleurs, force merles, force grives... et de tous autres oiseaux aimant à manger grains de lierre ; III. 357. ils alloient à rames et ramoient à la plus grande diligence. II. 42. le soir retournant de pâture ; IV. 16. en plus d'un lieu de la vigne haute sur les pommiers et les poiriers, où raisins et fruits mûrissant ensemble, l'arbre et la vigne entre eux sembloient disputer de fécondité. C'étoient là les plants cultivés ; mais il y avoit aussi des arbres non portant fruit et croissant d'eux-mêmes, tels que platanes, lauriers, cyprès, pins.

Cette dernière partie de la citation montre l'article partitif tantôt maintenu, tantôt supprimé ainsi qu'on en fera plus bas la remarque.

Enfin certains mots, comme ciel, terre, nature sont employés sans article : IV. 29. des carreaux de fleurs desquelles nature en avoit produit aucunes et l'art de l'homme les autres. I. 604. Nécessité toutefois lui montra. III. 320. nature elle-même du reste l'instruisant assez ; II. 63. maintenant qu'il est automne ; II. 143. les fleurs sont ouvrage d'amour.

Article partitif. — Quoique, dans les textes du *xvi^e* siècle, le partitif soit souvent omis, il est fort usuel, non seulement avec les noms concrets, mais aussi avec les abstraits. C'est cet usage que Courier a suivi ; tantôt il l'exprime, tantôt il l'omet. III. 350. lui donna à repaître du raisin sec ; IV. 703. vécurent aux champs longues années ; IV. 698. ne trouvèrent point à leur goût de meilleure viande, ni plus savoureuse nourriture que du fruit et du lait. I. 289. c'étoient tantôt fromages gras, tantôt fruits en maturité..., ou bien des oiseaux qu'il tenoit au nid. On voit par certains de ces exemples que la formule partitive tend à devenir un véritable article.

Article indéfini. 1^o *L'indéfini et l'attribut de être.* — L'attribut du verbe *être* tantôt est accompagné de *un, des*, et tantôt est employé sans article indéfini : II. 637. Elle qui paravant étoit belle jeune fille, depuis a été un plaisant instrument de musique ; III. 390. les unes sont Nymphes des bois, les autres des prés ; III. 577. vous êtes gens de bien de préférer vos voisins.

2^o *L'article indéfini devant les compléments directs des verbes.* — Le *Daphnis* reflète l'incertitude qui était générale au sujet de l'emploi de l'article indéfini devant les compléments directs des verbes : II. 623. une belle fille... ayant voix mélodieuse et grande science de musique ; III. 435. si on ne se hâtoit de lui donner mari ; III. 649. ayant même beauté l'une et l'autre, vous avez juges pareils.

III. 146. ils lui demandèrent nouvelles de Myrtale et Lamon, disant qu'ils étoient bien heureux d'avoir un tel bâton de leur vieillesse. IV. 338. Astyle... cherchoit occasion d'en pouvoir parler.... Nous croyons superflu d'ailleurs de relever les locutions analogues à celles qui sont toujours en vigueur comme : faire grâce, dire merveilles, inspirer confiance, conter fleurettes. On sait que le nombre de ces expressions n'étoit pas limité et que d'ailleurs ces juxtapositions d'un verbe et d'un complément direct ne sont pas immuables dans la langue du xvi^e siècle.

3^o *Article après les prépositions.* — Par recherche d'archaïsme, Courier, dans son pastiche, supprime l'article après les prépositions. Il écrira par exemple : IV. 219. à peine setenoit-il en pieds; là où Amyot avait mis : à peine se pouvoit-il soutenir sur ses piedz. Il écrit également : I. 10. petits poupards exposés à la merci de fortune ; I. 11. jeunes gens unis par amour ; des pirates en mer, des ennemis à terre ; I. 46. à belles mains ; I. 48 en plus riche maillot que convenir ne sembloit à tel abandon.

Il est vrai qu'on trouve aussi, selon l'usage qui commençoit à prévaloir du temps d'Amyot, l'article après les prépositions : IV. 219. Daphnis le jeta à la renverse ; I. 43. sur le chaud du midi la suivant à la trace ; I. 67. roche creuse par le dedans, toute ronde par le dehors ; I. 70. (des Nymphes) ceintes sur les reins ;

4^o *L'article devant les adjectifs indéfinis « autre, tel, mesme, tous ».* — L'omission de l'article est usuelle avec certains adjectifs indéfinis : Par exemple, avec *tel*, Courier ne manque pas de le supprimer : II. 19. Et comme la coutume est en telle fête de Bacchus ; II. 28. pour être menés et gardés par telle bergère. IV. 437. mon fils et ma fille moururent de même mal en même jour. On lit en revanche : IV. 569 ; tous quatre sur un même lit.

5^o *L'article et les compléments déterminatifs du nom.* — Lorsqu'un substantif est complément déterminatif d'un autre, l'auteur ne met pas d'article entre la préposition et ce substantif : Ex : III. 224. le dernier but du contentement d'amour ; IV. 320. quelle plus triste condition d'amour ? Mais c'est peut-être parce qu'Amour est regardé comme une sorte de nom propre que l'article est absent.

6^o *Répétition de l'article.* — Enfin, dans les cas où plusieurs substantifs sont exprimés, Courier habituellement n'exprime l'article qu'une fois, sans tenir compte des différences de genre : Ex. : II. 537. la puissance et bonté de Pan ; II. 9. Daphnis et Chloé... prêtoient à tels travaux l'œuvre et labeur de leurs mains.

Substantif. — Quelques remarques seulement sont à faire :

Genre de certains mots. *Amour, couple, orge et pampre* sont du féminin.

1° *Amour* est féminin même au singulier : II. 713. *amour nouvelle*.

2° Courier a fait *couple* du féminin dans le sens où il est aujourd'hui masculin, c'est-à-dire pour désigner l'homme et la femme. IV. 604. l'on n'eut sçu choisir une plus belle couple. Mais il est à noter que, dans ce passage, il copie textuellement Amyot.

3° Dans toutes ses éditions il a écrit : *la pampre* (II. 596).

4° Il a donné le genre féminin au mot *orge* dans son édition définitive ; mais il l'avait fait masculin dans toutes les précédentes. On peut donc supposer que la correction pourrait être due à l'éditeur Merlin (III. 560).

Notons l'emploi, assez rare à la vérité, de deux substantifs dont l'un qualifie l'autre comme pourrait faire un adjectif : II. 410. *ma compagne bergère* ; IV. 463. *les voisins paysans*. II. 299. *le juge bouvier*. Enfin, il faut remarquer l'usage d'infinitifs employés comme substantifs. III. 338. *le baiser et l'embrasser* ; IV. 665. *au coucher*.

DEGRÉS DE SIGNIFICATION

Superlatif. — Nous avons vu à la Morphologie que Courier donne au superlatif relatif la forme du comparatif, c'est-à-dire qu'il lui refuse l'article ; il écrit *plus* pour *le plus, meilleur* pour *le meilleur*. Ces emplois, quoique condamnés à disparaître, étaient encore très fréquents au temps d'Amyot. L'auteur a pu les rechercher à la fois comme archaïsmes et comme italianismes. Notons aussi la construction qui consiste à traiter le mot *matin* comme une sorte d'adjectif et à le faire précéder du signe du superlatif relatif. IV. 69. *dès le plus matin*.

Adjectif. — Il est à noter que Courier accole parfois deux adjectifs s'accordant ensemble, et qui, au point de vue du sens, se complètent l'un l'autre ou se renforcent : III. 280. *contrefaisant la marrie troublée* ; II. 684. *Daphnis donna la sienne petite [flûte]*.

Pronoms. *Pronoms personnels.* — Par imitation du style marotique, le pronom personnel sujet est souvent supprimé. Mais cette suppression n'est jamais aussi fréquente que lorsqu'il s'agit du pronom neutre *il* : II. 476. *Bref, y avoit tout tel tumulte comme en un combat de nuit ; et si, n'y avoit point d'ennemis ;*

II. 540. et y avoit un dauphin qui les conduisoit sautant hors de l'eau ; III. 441. nonguères auparavant leur étoit né un petit garçon ; IV. 41. y avoit un temple dédié à Bacchus ; III. 639. et n'étoit demeuré qu'une seule pomme.

On voit que les exemples de la suppression de *il* neutre sont très nombreux ; encore n'avons-nous pas choisi des phrases où se trouvent des verbes impersonnels comme *semble*, *faut*, *suffit*, devant lesquels la suppression du pronom est tout à fait de règle : Ex. III. 539. Là où... nous falloit la plupart du temps mener nos chèvres.

Quand le pronom sujet *je*, *tu*, *il*, *elle*, *nous*, *vous*, *ils*, *elles*, a déjà été exprimé devant un premier verbe, Courier se fait, pour ainsi dire, une loi de le supprimer devant le second ; les exemples en sont multiples : II. 107. Je ne suis point enfant..., mais suis plus ancien que Saturne ; III. 565 ; il ne vouloit d'eux rien avoir, ains plutôt étoit prêt... III. 590. lors ils seront mari et femme et en attendant s'aimeront comme frère et sœur ; II. 383. Chloé... se jeta... dans l'autre des Nymphes... et là prioit.

Par analogie, ce pronom personnel est supprimé devant le second verbe même lorsqu'il n'a pas été exprimé devant le premier : II. 471. Il leur fut avis que la terre étoit toute en feu et vers la haute mer entendirent un bruissement. La locution *il leur fut avis que* est assimilée ici à un verbe à un mode personnel précédé de *ils*, comme *ils croyaient voir que*.

Le pronom personnel à l'impératif. — A l'impératif, le pronom régime au lieu de suivre le verbe le précède, non seulement lorsqu'on exprime une défense, mais même lorsqu'on veut formuler un ordre ; en pareil cas c'est la forme légère du pronom que l'on emploie, c'est-à-dire *me*, *te*, *se*. Ex : II. 439. Pourtant ne t'afflige point, mais te lève et t'en va consoler Lamon et Myrtale ; II. 123. et te répute bien heureux...

Emploi du pronom à la forme du régime. — D'ailleurs, lorsque le pronom est détaché de son verbe, Courier a soin, selon l'usage moderne, de lui donner la forme du régime *moi*, *toi*, *lui*, qui remplace, dès le xvi^e siècle, la forme du sujet : II. 53. Le bonhomme Philétas, enfants, c'est moi ; IV. 147. Et toi, sire Bacchus ; IV. 297. Mais toi, mon maître, tu le peux... ; II. 100. Quant à moi, Philétas ; II. 58. Un jardin est à moi... que j'ai planté moi-même.

Remarques. — On voit, par ce dernier exemple, que notre auteur fait accompagner certains verbes du pronom sous sa forme lourde, précédé de la préposition. Il écrit de même : II. 90. Je

n'ai plus su me courroucer à lui. Suivant un usage qui était encore général au ^{xvii}^e siècle, il construit le verbe parler avec le pronom précédé de la préposition. Ex. : III. 141. *sans la voir ni parler à elle*. On disait de même : *Je parle à vous*. Mais, devant l'infinitif ou le participe, la forme du pronom personnel est généralement la forme légère : IV. 298. *te souvenant qu'Amour n'a point de loi* ; III. 516. *là, se promenant sur le sable*.

Pronoms réfléchis. — La forme du pronom réfléchi *se* a supplanté partout la forme *soi* et son substitut archaïque, *elle*, *eux* : I. 151. Et toujours *se* tenoient ensemble.

Conformément à l'usage qui s'était généralisé dès le ^{xvi}^e siècle, la forme légère *se* s'emploie aussi devant l'infinitif et le participe : I. 53. *sans autrement se soucier de l'enfant*.

Pronoms démonstratifs. — *Ceux*. Noter l'emploi de *ceux* dans des expressions comme celle-ci : II. 297. *entre ceux de son village*.

Ce pour *cela*. Le démonstratif *ce* remplace habituellement *cela*. Mais il est à noter qu'il doit toujours précéder le verbe dont il est le complément : II. 338. *les paysans de ce mutinés* ; III. 438. *ce disoit Napé* ; III. 482. *Nous sommes, ce lui dit-elle...*

On voit que cette construction est toute naturelle dans les incises.

Remarque. — Le pronom neutre *ce*, au sens de *cela*, est régulièrement sous-entendu lorsqu'il est l'antécédent d'un relatif. Courier copie cette tournure dans les phrases suivantes : IV. 288. *Astyle lui demandant... que c'étoit qu'il vouloit dire*. III. 376. *Daphnis qui savoit que c'étoit de ce retentissement...* ; III. 113. *Voici qu'il avint*. Mais il écrit : I. 245. *elle n'eût su dire ce que c'étoit*.

Déterminatifs. — *Celui*, *celle qui*, présentent un emploi disparu aujourd'hui de la langue. En les faisant précéder de *comme*, l'auteur leur donne la valeur d'un pronom indéfini. Ils répondent alors au latin *utpote qui* : I. 368. *comme celui qui lors premier expérimentoit* ; II. 530. *les chèvres... comme celles qui savoient jà gravir...* II. 615. *comme celle de quoi jouoit un jeune garçon*.

De cet emploi, on peut rapprocher cette tournure : II. 497. *Or n'étoit celui parmi eux conservant tant soit peu de sens, qui ne connût, c'est-à-dire il n'y avoit personne qui ne connût*.

Relatifs. — *Dont* était souvent confondu avec d'où. Courier copiant Amyot offre un exemple de cette confusion : IV. 633. *Je te prie de me dire... dont tu les a recouvrées*. Il est difficile parfois, dans des exemples de ce genre, de démêler s'il s'agit de *dont*

pronom relatif ou de *dont* interrogatif, qui se trouve dans cette phrase de Jodelle :

dont vient l'étonnement
Que vous monstrez ¹ ?

On rencontre assez fréquemment une ligature par *dont*, dans laquelle on démêle un sens conjonctionnel : I. 532. Elle chantoit Pan et Pitys : dont ses vaches étoient si aises. I. 513. (une arondelle toucha) de l'aile le visage de Chloé, dont elle s'éveilla en sursaut. II. 23. le baisa, dont il fut bien aise.

QUE. Courier a eu recours également à un emploi de *que* où l'on démêle un sens conjonctionnel analogue à *alors que*, *attendu que*. Mais il faut noter que cette liaison par *que* est plus faible et se rapproche du lien relatif; en voici des exemples : I. 415. (les chiens) l'environnent qu'il n'osoit encore se dresser sur ses pieds ; I. 512. (l'arondelle... ne put retenir son vol) qu'elle ne s'abattît.... Enfin, dans toutes les éditions antérieures à C, Courier a respecté cette phrase d'Amyot : I. 568. entendant sa voix qu'il l'appeloit toujours....

Constructions relatives latines. — Certaines constructions imitées du latin sont introduites au moyen d'un relatif.

Lequel, laquelle, servent fréquemment à cet usage : par exemple on retrouve le moule de la phrase latine dans cette proposition : II. 665. Toutes lesquelles choses il fit de si bonne grâce... Cf. *quæ omnia fecit*, etc.

On doit remarquer deux types de propositions toutes latines employés par Courier :

1^o Le relatif dépend d'un participe ou d'un gérondif : III. 450. ce que Chloé entendant en étoit fort déplaisante.

2^o Le relatif est régime direct ou indirect d'un infinitif dépendant lui-même d'une préposition : II. 619. la fable de Syringe, pour laquelle apprendre... ; II. 39. de quoi faire ils n'avoient jamais été paresseux ; II. 176. à quoi faire nous entre-cherchons-nous ?

Pronoms possessifs. — La seule observation intéressante que nous puissions faire sur les pronoms possessifs consiste à signaler un emploi du possessif tonique joint à l'article et suivi de l'adjectif : II. 684. Daphnis donna la sienne petite à Pan...

Pronoms indéfinis. — *Aucun* a le sens positif comme il le con-

1. Jodelle, l'Eugène, prolog.

servait encore. I. 490. Aucune fois il lui apprenoit à jouer ; III. 134. Il en avoit pris aucuns avec des collets.

VERBE

Substitution de l'actif au passif. — Au xvi^e siècle, l'usage autorise des substitutions très hardies de l'actif au passif qui s'expliquent par l'influence de la syntaxe populaire. La traduction des *Pastorales de Longus*, telle qu'elle sort des mains de Courier, n'est pas exempte de ces façons d'écrire : IV. 402. notre enfant quand nous l'envoyâmes exposer par notre servante ; I. 380. par chacun an un veau tout prêt à sevrer¹.

Forme pronominale des verbes intransitifs. — On relève plusieurs exemples de la construction qui consiste à joindre *se* aux verbes intransitifs : III. 36. l'eau se geloit ; III. 191. Ainsi se partit Daphnis ; III. 498. (les Nymphes) s'apparurent à lui ; IV. 129. Myrtale. s'en courut vers lui. La plupart de ces intransitifs pronominaux étant fort usuels au xvi^e siècle, l'auteur était assuré, en les employant, de donner à son pastiche la couleur voulue.

Par un phénomène contraire, certains verbes pronominaux, comme *se repaître*, passent à la forme intransitive *repaître*. III. 186. ayant bien repu... II. 580. Tous ayant bien repu...

Notons aussi la construction archaïque propre à certains verbes, qui, devenus aujourd'hui intransitifs, étaient employés sous forme transitive ; tels sont *lament*, *consulter*, au sens de délibérer. IV. 163. Si se mirent à consulter entre eux ce qu'ils avoient à faire ; IV. 157. Chloé lamentoit son pauvre Daphnis ; IV. 139. comme si elles eussent lamenté ce dégât.

SYNTAXE DES TEMPS ET DES MODES

L'auteur ne pouvait guère se permettre, avec la syntaxe des temps et des modes, des fantaisies qui eussent dérouté le lecteur. Sur ce point, il n'a généralement recours qu'à des tournures classiques et parfaitement claires. Nous allons passer en revue les rares licences du *Daphnis*.

Temps. — Déjà, nous avons signalé l'emploi du verbe *cuid* dont l'auteur se sert comme d'une sorte d'auxiliaire² : IV. 385.

1. Le texte de F accentue encore la hardiesse de cette tournure ; on y lit, en effet : *un veau qui seroit prêt à sevrer* (page 25).

2. Voir au Lexique.

controuver des menteries pour cuider retenir son fils. Cette construction paraît se défendre par l'analogie de : pour pouvoir retenir. Une certaine irrégularité dans la correspondance des temps, voilà tout ce que l'auteur pouvait laisser passer de la syntaxe du xvi^e siècle dans sa copie, et tout ce que pouvait tolérer le lecteur moderne. Nous rencontrons donc des phrases de ce genre : IV. 85. chacun s'efforça de lui faire la meilleure chère qu'on pouvoit; IV. 235. Gnathon... ne le poursuivoit plus depuis qu'il l'eut reconnu. Or, il est à noter que la syntaxe de ces deux phrases n'est pas copiée d'Amyot; l'irrégularité dans la concordance des temps a donc été voulue et calculée.

En revanche, nous trouvons l'imparfait du subjonctif là où nous mettrions le présent dans la phrase suivante : II. 415. il n'y a plus chez nous de bêtes que je pusse garder.

Modes. — Avec certains verbes qui expriment un état d'âme, comme *la joie, la douleur, l'étonnement*, le verbe subordonné n'est pas toujours au subjonctif, comme il devrait l'être aujourd'hui; mais on peut avoir recours à une tournure où entre le verbe *falloir*, qui sert à introduire une idée de conditionnel : IV. 157. Chloé lamentoit son pauvre Daphnis, s'il falloit qu'il fût pendu.

Propositions complétives. — Bien qu'il y ait peu de régularité dans la syntaxe des modes, on peut noter toutefois que, dans les propositions complétives, Courier emploie le subjonctif toutes les fois qu'il y a doute, incertitude, hypothèse : II. 440. Lamon et Myrtaie qui sont jetés à terre comme toi, croyant que tu aies été pris et emmené sur les vaisseaux. I. 655. il lui étoit avis que son ame fût toujours entre les brigands ; I. 238. pensant que ce fût la musique qui la faisoit paroître ainsi ; I. 104. et pour mieux faire croire qu'elle fût sienne, lui donna... un nom pastoral. I. 429. si peu rusés qu'ils estimèrent que cette embûche de Dorcon... ne fût que jeu seulement.

En revanche, dans bien des cas où l'usage moderne comporte emploi du subjonctif, le verbe subordonné est à l'indicatif, parce que l'idée contenue dans le verbe principal ne domine pas la phrase. Nous pouvons citer la phrase rapportée plus haut comme exemple de la non-concordance des temps : IV. 85. chacun s'efforça de lui faire la meilleure chère qu'on pouvoit ; on se borne, on le voit, à énoncer le résultat de l'effort. I. 229. doutant à part soi qui des deux avoit le corps plus délicat. On voit, dans ce dernier exemple, l'objet du doute exprimé avec le mode indicatif qui convient à l'énonciation des faits positifs.

Tel est l'usage du xvi^e siècle, dont Courier voulait reproduire les façons d'écrire. Mais on peut dire que sa syntaxe est essentiellement fantaisiste et libre en ce qui concerne l'emploi des modes. Il se réserve toujours la faculté d'exprimer de fines nuances de sens en employant le mode qui convient le mieux à l'intention qu'il veut marquer¹. D'ailleurs, c'est ici le lieu de rappeler que notre auteur n'est nullement grammairien, mais qu'il est avant tout artiste et amateur d'antiquités et de curiosités littéraires. Dès lors, on ne sera pas surpris de constater qu'il n'a pas appliqué dans sa syntaxe des principes très rigoureux.

L'incertitude de la syntaxe du xvi^e siècle s'ajoutant à la fantaisie de l'auteur, on comprendra qu'il soit impossible de trouver des règles pouvant s'appliquer à l'emploi des modes dans les diverses sortes de propositions circonstanciées. Nous renonçons donc à les passer en revue. Nous nous bornons à signaler quelques archaïsmes.

Propositions hypothétiques. — M. Brunot observe que, dans ces propositions, le conditionnel après *si*, quoiqu'il se prolonge jusqu'au xvii^e siècle, devient rare au xvi^e. Or le *Daphnis* en offre un curieux exemple : IV. 1. Un des gens du maître de Lamon... lui apporta nouvelles que leur commun seigneur viendrait... voir si la guerre auroit point fait de dommage en ses terres.

Notons, sans y insister, des constructions par le conditionnel comme celle-ci : IV. 176. Astyle leur promit... en prendre sur lui la faute, disant que c'auroient été ses chevaux qui auroient ainsi rompu...

Signalons aussi, pour en finir avec la syntaxe des modes, cette curieuse construction elliptique : II. 151. je criois comme qui m'eût battu.

Infinitif. — Courier se conforme encore à l'usage d'Amyot en faisant un emploi fréquent de la proposition infinitive. Sans entreprendre une classification minutieuse, on peut distinguer deux cas :

1^o Le verbe à l'infinitif est à la voix active, qu'il soit transitif ou non : I. 92. Dryas estimant cette rencontre venir expressément des Dieux... ; II. 626, lui promettant faire que ses chèvres porte-

1. Remarquer notamment l'emploi du subjonctif pour peindre l'incertitude de Dorcon sur le moment où le troupeau de Chloé viendra boire à la fontaine : I. 405. Dorcon se musse là dedans entre ces épines, attendant l'heure que les bêtes vinssent boire.

roient toutes deux chevreaux. On peut ranger dans cette première catégorie les cas où le verbe est *être* : III. 12. Il estimoit cela être le fait d'un larron ; II. 722. croyant les brebis être Dieux... ; III. 341. il... pensoit être impossible qu'il sortît du sang.

2° Le verbe à l'infinitif est à la voix passive : II. 353. Ils requièrent... être vengés de l'outrage.

Toutes ces constructions par la proposition infinitive, Courier ne pouvait oublier leur origine latine, et ainsi elles lui étaient doublement chères.

Gérondif et participe. — Dans la langue du xvi^e siècle, il se produit des confusions fréquentes entre le gérondif et le participe présent, qui proviennent de ce que, devant le gérondif, on supprime souvent *en*, et de ce que la forme du participe n'est plus guère accordée. Ainsi, dans bien des cas, il est difficile de discerner lequel Courier a voulu employer du participe ou du gérondif : II. 579. Crainte que le loup survenant d'emblée ne fit son coup ; II. 665. Toutes lesquelles choses il fit de si bonne grace, approchant du naturel ; II. 686. ramena jouant de la flûte ses bêtes aux étables ; III. 137. ceux de la maison le prièrent de manger... commandant à Chloé qu'elle leur versât à boire ; III. 335. Lycenion s'en alla... faisant semblant de chercher.

Dans des cas où l'emploi du gérondif n'est pas douteux, on le trouve tantôt accompagné de *en*, tantôt sans *en* ; les deux formes se succèdent : II. 235. En voguant ainsi au long de la côte, et descendant ci et là ; III. 201. Ils s'assirent en regardant paître leurs troupeaux et s'entre-baisant quant et quant.

Participe présent. — L'emploi du participe présent ne se distingue en rien de l'usage moderne : I. 9. Femmes s'y voyoient accouchant, autres enveloppant de langes.

Participe absolu. — C'est une construction que Courier affectionne et qu'il a multipliée. Le participe présent et le participe passé sont également construits d'une manière absolue :

1° Participe présent : III. 508. fuyant un chacun la puanteur de cette pourriture ; III. 320. nature elle-même du reste l'instruisant assez ; IV. 434. et venant celui-ci après tous, le fis exposer au maillot ; I. 117. Telle vision aux bons pasteurs présageant ; I. 230. Etant déjà le soleil bien bas ; IV. 64. n'en ayant le loup ravi pas une ; I. 487. disant Chloé que les cheveux de Daphnis...

2° Participe passé : III. 321. Finie l'amoureuse leçon... ; III. 512. aussitôt dites ces paroles... ; IV. 173. arrivé ce jeune maître, Lamon se jeta devant ses pieds.

Par de tels exemples, on voit que le participe construit absolument équivaut souvent à un véritable ablatif absolu latin.

Ce sens d'ablatif absolu se retrouve aussi dans des phrases où le participe est remplacé par un adjectif ou même par une locution adverbiale : III. 114. Dryas et sa famille à table, le pain et la viande toute prête, chacun entendoit à boire et à manger.

Remarque. — Ce participe construit absolument ne doit pas être confondu avec le cas où le participe est rapporté au sujet du verbe : III. 29. Ainsi se termina la guerre, finie comme elle fut commencée ; II. 163. eux demeurés tous seuls... se trouvèrent en plus grande détresse.

Négation. — Nombreuses étaient au xvi^e siècle les phrases où la négation simple n'était pas renforcée de *pas* ou *point* ; Courier se conforme naturellement à cet usage : III. 178. Ne te soucie, Daphnis.

Plus curieuses cependant sont les phrases interrogatives directes où la négation est exprimée sans *ne* au moyen des seuls mots complétifs *pas* ou *point* ; elles aussi étaient fort usuelles au temps d'Amyot.

As-tu point de regret aux Nymphes ? III. 249. sont-elles donc pas plus vêtues de leur laine ; III. 245. vois-tu pas que les beliers et les brebis.. ?

Dans l'interrogation indirecte, on trouve le même emploi : II. 120. regarde si tu verras pas...

D'une manière générale, le traducteur moderne de Longus restreint la forme tonique de la négation *non* aux emplois qui sont encore usuels de nos jours, sauf l'usage qu'il en fait avec le verbe *faire*. III. 181. Non ferai, par mes chèvres.

Devant plus, il emploie encore *non* au lieu de *pas* : II. 152. je ne parlois non plus que si j'eusse été mort.

Notons enfin l'emploi d'une sorte de pléonasme formé au moyen de *point* qui s'ajoute et se superpose à la préposition *sans*. II. 172. C'est cela sans point de doute.

Prépositions. — A. Courier fait grand usage de la préposition à que l'on rencontre avec des emplois variés et intéressants.

Elle indique le rapport du sujet au complément : I. 102. Napé... fut mère à la petite créature ; IV. 116. courroucé à eux. Elle se place avant l'attribut de certains verbes comme *prendre*, *demander* : III. 468. la demander à femme ; III. 563. puis leur demanda Daphnis à mari pour Chloé.

Elle s'emploie de même après les locutions *avoir regret*, *avoir*

égard, avoir crainte, révérence : II. 418. As-tu point de regret aux Nymphes et à moi ? II. 507. n'avez point eu de crainte ni de révérence aux Nymphes ?

A s'emploie dans le sens de *pour, à cette cause*.

Ce sens nous donne l'explication des nombreuses expressions où *à* est employé pour marquer le but que l'on poursuit : I. 334. cherchoit autre voie à pouvoir jouir ; I. 380. Cuir de bœuf à semeler souliers ; II. 7. flambeaux à tirer le moût ; II. 262. belle plaine à courir le lièvre.

A prend aussi le sens du latin *ad* ou de *secundum*, et équivalait à peu près à *selon*, dans les emplois suivants : I. 407. pour en faire à son plaisir ; II. 267. s'en servit à son besoin ; III. 600. Il a trouvé à son besoin ces trois cents écus.

Ces derniers emplois font penser à la langue latine. En revanche, on en trouve d'autres qui rappellent le vieux français : III. 137. manger à bonne chère. Comparez la vieille expression : manger à grand planté.

DE. *De* a très souvent le sens de *par*, au moyen de, qu'il conserve encore aujourd'hui dans nombre d'expressions comme : outré de dépit. II. 239. attachés d'un brin de fil ; II. 291. ayant les mains endurcies du labeur des champs.

De se trouve aussi, dans quelques cas, placé entre un verbe et son régime ou attribut, formant des expressions qui ne sont plus usitées dans la langue classique : III. 314. ainsi qu'ils avoient de coutume ; II. 366. faire du pis qu'il pourroit ; III. 376. Daphnis qui savoit que c'étoit de ce retentissement.

PAR commence à se substituer à *pour*, notamment dans la locution *par quoi* qui remplace *pourquoi*.

POUR se trouve employé pour indiquer la raison d'une chose, emploi qui tendait, dès l'époque d'Amyot, à se restreindre ; IV. 106. pour ces pensers.

EN. Il se produit des confusions de sens entre *en* et *à* ; de même que *à* remplace *en*, cette dernière préposition se trouve parfois substituée à l'autre ; Courier nous en offre cet exemple : IV. 98. le coureur... bien affectionné en leur endroit.

PENDANT. Cette préposition se place parfois après le mot indiquant la durée : III. 289. Chloé ce temps pendant gardera vos troupeaux.

ORDRE DES MOTS

Courier ne voulait pas donner à sa langue une couleur trop archaïque qui aurait pu choquer le lecteur. C'est à cet effort continu pour faire du vieux style sans être obscur ou inintelligible que l'on doit attribuer sa recherche de certains procédés, comme la transposition fréquente des mots.

On peut dire qu'il use et abuse de la transposition du sujet. Il a bien soin de commencer ses phrases par un adverbe, une conjonction, ou un complément circonstanciel pour pouvoir postposer le sujet au verbe : II. 185. ainsi leur étoit la nuit une seconde école... ; II. 349, ainsi échappa Daphnis de ce danger : IV. 97, ainsi s'en retourna le coureur à la ville; II. 422, le voilà pris d'un profond somme et lui apparoissent les trois Nymphes ; II. 442. Demain reviendra ta Chloé ; IV. 232. Or, avoit Dionysophane les cheveux déjà demi-blancs ; II. 483. et en la mer se faisoient aussi; III. 312. Adonc le voyant Lycenion plus naïf.

Parfois le sujet transposé est placé entre le verbe et son auxiliaire : II. 669. Ayant ainsi le troisième vieillard bien et gentiment fait son devoir. . III. 425. et lors eût Chloé facilement été faite femme ; III. 130. ayant ainsi Daphnis contre son espérance vu, et davantage ayant baisé sa Chloé.

Nous rencontrons même le sujet postposé à la fois au verbe et au régime : III. 391. et fille d'une d'elles fut jadis Écho.

PLACE DU RÉGIME DIRECT. — On peut considérer comme un curieux cas de transposition du régime direct la phrase suivante : II. 428. nous en primes pitié... et abandonnée en cet antre, l'avons fait élever et nourrir.

Nous croyons inutile de relever les cas où la phrase commence par le régime indirect, à cause de la grande liberté qui est permise, même dans la langue moderne, à ces constructions.

PLACE DE L'ADJECTIF. — Enfin, Courier est loin de s'interdire une certaine fantaisie dans la façon de placer les adjectifs :

Tantôt l'adjectif précède le nom, tantôt il le suit : IV. 10. Vrai est que le verger de soi étoit une bien belle et plaisante chose¹ ; III. 259. Il tenoit avec soi certaine petite femme jeune et belle et délicate.

1. Cette phrase offre en outre un exemple de la transposition du verbe *être* et de l'attribut *vrai*, le sujet *il* étant sous-entendu.

PLACE DE L'ADVERBE. — Les adverbes, ou locutions adverbiales, se placent, comme l'adjectif, avec une grande liberté. Ils sont tantôt avant, tantôt après le mot qu'ils qualifient : III. 624. force pommes de coing, les unes à terre tombées... ; III. 574. il étoit déjà en son adolescence bien avant.

CHAPITRE III

LA LANGUE ET LE STYLE

- 1^o Comment Courier a corrigé Amyot. — Contresens d'Amyot. — Sévérité excessive de Courier à son égard. — Réhabilitation du vieux traducteur de Longus.
- 2^o Valeur littéraire du pastiche de Courier. — Le « Supplément ». — Les procédés de style. — Variété qui en résulte. — La prose métrique. — Vers blancs isolés et ébauches de systèmes.
- 3^o La naïveté. — Comment Courier en donne l'illusion. — Ses emprunts à La Fontaine, Marguerite de Navarre, etc.

Pour apprécier exactement la valeur des *Pastorales* de Longus traduites par Courier, il faut montrer premièrement l'esprit des corrections qu'il a jugé nécessaire d'apporter au texte d'Amyot, et en second lieu la valeur de son œuvre personnelle.

I. — *Comment Courier a corrigé Amyot.*

Au point de vue du sens, la traduction de Courier marque un progrès sensible vers l'exactitude : Amyot avait commis nombre de fautes, soit négligence, soit médiocre connaissance de la langue grecque ¹. Etudiant ici *Daphnis et Chloé* comme une œuvre littéraire originale, plutôt que comme une traduction, nous n'avons pas l'intention de signaler les contresens d'Amyot ; nous renvoyons donc le lecteur aux *Notes* dont Paul-Louis accompagne son texte de 1821, et qu'il augmente encore en 1823.

On n'aura pas de peine à lui donner raison, sur ces questions de fait ; car ce ne sont pas questions de goût. Il est clair que lorsque Longus a écrit : οὐδ' ἂν ἀπόλοιτο βοῦς νιχόμενος εἰ μὴ τῶν χηλῶν οἱ ὄνυχες περιπέσειεν διάβροχοι γενόμενοι, et qu'Amyot traduit : « Jamais un beuf ny une vache ne se noyeroyent, si leurs piedz ne s'accro-

1. Courier dit, en plusieurs de ses notes, qu'Amyot entendait bien peu le grec, et qu'il fut aidé par Turnèbe dans sa traduction de Plutarque, « où cependant il y a encore, comme l'a bien dit Meziriac, un nombre infini de fautes énormes ». Il le déclare aussi beaucoup moins savant que le cardinal Bessarion, qui vivait au quinzième siècle.

choyent en nageant à quelque chose dedans l'eau », il est clair, dis-je, que l'évêque d'Auxerre commet une grave erreur, et que Courier doit être loué d'avoir rendu le grec avec cette exactitude : « Jamais bœuf ni vache ne se noyeroient, si la corne de leurs pieds ne s'amollissoit dans l'eau. »

Par malheur, l'officier helléniste s'est flatté de surpasser Amyot non seulement pour l'exactitude mais aussi pour le goût ; espérant par là mieux faire valoir sa propre traduction, il s'est montré, dans ses notes, d'une sévérité qui va souvent jusqu'à l'injustice révoltante.

Il n'est que sévère lorsqu'il signale les négligences relevées dans la version de son devancier. « Il ne fait, écrit-il, nulle attention au récit de son auteur. Il a traduit Longus, mais il ne l'a point lu. »

Mais Courier cherche à Amyot d'autres querelles encore : il lui reproche « des gloses et des paraphrases sans fin ». C'est que la tournure d'esprit du vieil abbé de Bellozane est bien éloignée de celle de notre pamphlétaire. Ce dernier vise avant tout à la concision, à la brièveté élégante ; et il se plaint de ce qu'Amyot, tel un régent de collège, a le défaut de vouloir tout expliquer et de ne rien laisser à deviner au lecteur.

Il va jusqu'à incriminer le traducteur de Plutarque parce qu'il n'a pas su varier les temps à l'exemple de Longus. « Faute de ces nuances la peinture est toute plate. » On sait l'importance attachée par Courier à ce changement des temps, et l'on verra plus loin comme il en use ; mais enfin il exagère l'inconvénient où tombe Amyot quand il l'accuse d'une « bévue énorme ».

Que dirons-nous des invectives brutales dont il émaille ses notes sur les Pastorales ? « Grossière sottise... image dégoûtante... quel langage pour un homme de cour, un prélat, précepteur du roi ! Longus a peint des nudités, qu'Amyot rend toujours obscènes dans sa copie par la grossièreté de l'expression. »

Outre qu'il est pénible de voir un grand écrivain ainsi malmené, on peut craindre que Courier d'habitude mieux averti, au demeurant si docte en vieux langage, n'ait mal compris l'époque d'Amyot et ne se soit pas rendu compte qu'il appelle en plusieurs endroits « grossièretés » des expressions fort honnêtes au ^{xvi}e siècle, qui ne se trouvent plus accommodées au goût étroit des modernes. Deux siècles de purisme ont égaré le jugement de Paul-Louis. Nous avons dû noter d'ailleurs que le sens historique lui fait défaut, même lorsqu'il s'agit de ses chers Grecs. N'aurait-

il pas commis lui-même une « bévue » en appréciant la traduction d'Amyot avec cette sévérité injustifiée ?

En vérité, toutes ces critiques sont si exagérées et si malveillantes que nous éprouvons le besoin, pour l'honneur de notre écrivain, d'expliquer l'état d'esprit où il s'est trouvé en jugeant ce qui avait été fait avant lui pour traduire Longus.

L'auteur de *Daphnis et Chloé* est un sophiste des plus habiles, passé maître en l'art d'appliquer tous les procédés de la rhétorique : or Amyot ne paraît pas s'en douter. Il néglige en tout cas d'en tenir compte ; sa simplicité, sa bonhomie ignore les artifices du subtil rhéteur : de là, un sérieux grief de Courier. Sa susceptibilité d'helléniste froissée lui fait résumer dans cette phrase ses jugements sur le naïf traducteur : « Le style de Longus périt « tout dans ses mains ; c'est un tailleur de pierres qui copie « l'Apollon. »

Sans doute, ces duretés, cette attitude cassante, ce ton de dénigrement, manquent par trop d'élégance ; mais il faut avouer que Courier y était un peu condamné par le rôle même dont il s'était chargé. Si la traduction qu'il prétendait retoucher eût été un modèle de tout point accompli, et qu'il en fût tombé d'accord, on aurait pu blâmer son entreprise. Il se voyait donc réduit à censurer son devancier pour prouver l'utilité et jusqu'à la raison d'être de son travail.

D'ailleurs, quoique trop sévère, Courier a le mérite d'être sincère dans ses jugements ; s'il se montre trop dur pour les négligences qui le choquent, pour ces « longues traînées de langage » où la pensée s'embrouille, du moins il faut avouer qu'il est disposé à louer ce qui est excellent. En face des commentaires malveillants rapportés plus haut, nous tenons à mettre des éloges comme ceux-ci : « Amyot ajoute cela fort bien... La tournure est « belle... En quelques endroits il a aussi des tournures heureuses, « qui relèvent la pensée de l'auteur... etc. » Enfin Paul-Louis a eu la sagesse de respecter ce qui était inimitable, c'est-à-dire une bonne partie de l'ouvrage. Ces « passages rendus avec tant de grâce et de précision qu'il ne se peut rien de mieux » ont contribué largement au succès de la nouvelle version.

Quant aux expressions qualifiées par lui de « dégoûtantes », nous voulons, sans souscrire le moins du monde à cette condamnation, en faire passer quelques échantillons sous les yeux du lecteur, en mettant en regard les tournures qu'il y a substituées. On verra qu'il s'est borné à effacer des façons de dire trop simples

et encore empreintes d'une certaine rudesse antique, et à les remplacer par des traits plus élégants.

TEXTE DE C	TEXTE D'Amyot
I. 449. Mais revenant le jour, ils eurent même passion qu'au-paravant.	Mais quand le jour fut revenu, ils commencerent de rechef à estre passionnez comme devant.
I. 491. puis il enparcouroit des lèvres tous les tuyaux d'un bout à l'autre afin de la baiser à demi, en baisant la flûte aux endroits que quittoit sa bouche.	... il la luy ostoit des mains pour toucher de la langue et des lèvres là où elle avoit touché des siennes.
I. 498. (Daphnis) pose sa flûte pour à son aise la regarder et contempler.	(Daphnis) posa tout beau sa fluste pour regarder à son ayse par tout et son saoul.
II. 391. Mettre la main sur Chloé..	attenter de jouyr par force de Chloé.
II. 26. (les hommes) en la voyant trépignoient comme des Satyres à la vue de quelque Bacchante.	les hommes sautoient après elle, comme feroient les Satyres autour de Bacchus.
II. 220. long-temps demeurèrent couchés de la sorte, se tenant bras à bras aussi étroitement comme s'ils eussent été liés ensemble.	... comme s'ilz eussent esté collez ensemble.
III. 220. Chacun avoit les siennes (chèvres) à soi et gardoit qu'autre ne fit tort à ses amours.	Chacun avoit la sienne et gardoit qu'autre que luy ne la couvrist.
III. 354. Ainsi qu'ils mangeoient ensemble, ayant moins de souci de manger que de s'entrebaiser.	... et s'entrebaisoient plus de fois qu'ils n'avaloiert de morceaux.
I. 390. (Dorcon) délibéra... mettre la main sur Chloé.	Dorcon délibéra... attenter de jouyr par force de Chloé.

Nous croyons inutile de prolonger ces rapprochements ; mais nous tenons à insister sur ce point, que Courier a corrigé Amyot non seulement en vue de l'exactitude et de la précision, mais encore pour donner à sa version une élégance tout antique.

Gnathon amoureux de Daphnis s'exprime ainsi : « Voyez-vous comme sa perruque est belle ? » Sans doute, au temps d'Amyot, cette expression n'avait rien de ridicule. Mais combien elle semble

plate et banale, à côté de celle de Courier : « Vois-tu comment sa chevelure semble la fleur d'hyacinthe ? »

Ailleurs Amyot a traduit avec assez d'exactitude, quoique trop longuement, cette phrase de Longus : ἐλάσεν ἄν τις καὶ τὰ μῆλα ἔρῳντα πίπτειν χαμαὶ, καὶ τὸν ἥλιον φιλόκαλον ὄντα πάντας ἀποδύειν, par ces expressions : « L'on eust dict que les pommes amoureuses se « laissoient d'elles mesmes tomber par terre, et que le soleil, « prenant plaisir à voir de belles personnes nues, faisoit chacun « despouiller. »

Comparons Courier : « On eût dit que les pommes d'elles-mêmes « se laissoient tomber énamourées, que le soleil amant de beauté fai- « soit chacun dépouiller. » Sans doute c'est à la version italienne d'Annibal Caro qu'il a emprunté cette poétique expression : « il « sole, amator di tutte le bellezze, » mais il l'a faite sienne et l'a rendue exquise.

On voit par de tels exemples que Paul-Louis a tout mis en œuvre pour faire profiter la traduction de Longus de trouvailles d'expression, ou qui étaient siennes ou qui appartenaient à d'autres écrivains. Il a corrigé, en plusieurs endroits, la simplicité un peu fruste d'Amyot et a eu recours à des images plus nobles et plus poétiques.

II. — Valeur littéraire de la traduction de Courier.

Nous avons montré plus haut quelle ingénieuse sélection d'Amyot et des écrivains du xvi^e siècle Courier avait composée, au point de vue du vocabulaire, des formes et de la syntaxe. Essayons maintenant d'apprécier la valeur littéraire de ce pastiche, en l'examinant sous sa forme définitive.

Une remarque préliminaire s'offre à nous : bien que, dans son ensemble, le style de *Daphnis et Chloé* ait assez d'unité, une lecture attentive nous montre, dans la traduction du fragment inédit, le vieillissement de la langue et du style réduit, pour ainsi dire, au minimum. C'est que, dans ce passage, Courier n'avait pas sous les yeux le texte d'Amyot pour le soutenir. Cette mine féconde d'expressions savoureuses lui faisait défaut, et l'on s'en aperçoit.

Ces pages si élégantes, dignes à tous égards de leur réputation, n'ont qu'une teinte fort légère d'archaïsme. Quelques suppressions d'articles, quelques inversions peu usuelles, comme la postposition du verbe, voilà surtout à quoi se réduit le vieillissement du style. Pour le surplus, voici la liste des expressions

anormales qui se peuvent relever en ces huit pages : pensant que ce fût — pour voir d'être belle — doutant qui des deux avoit le corps plus délicat — de là en avant — toute seulette — et si n'ai perdu pas une de mes brebis — aussi sont les fleurs — aussi font les oiseaux — la dolente jouvencelle — cherchant que c'étoit d'amour — et si n'en pouvoit trouver le nom — étant jà dès cette rencontre féru de l'amour — à l'aventure (pour peut-être) — cha-pelets de fleurs — son plaisir étoit d'avoir que donner — car si falloit-il qu'il connût la détresse d'amour — là où Dorcon le premier parla — il n'a pas... tant seulement — ma fy — et si n'ai rien de leur senteur — et si vaut mieux — sautant en pieds — cherchoit autre voye à pouvoir — fors qu'il parlât — aucune fois.

A part ces expressions, fort claires d'ailleurs, rien qui n'appartienne au langage courant, rien qui ne soit parfaitement usuel, sinon dans le style écrit, du moins dans la conversation.

Laissons de côté désormais le fragment découvert et traduit par Courier et attachons-nous à la partie du roman imitée d'Amyot. Or nous y trouverons des procédés de style, voulus et recherchés, qui se réduisent à un petit nombre, et dont voici l'énumération :

1° *La suppression de l'article défini ou indéfini ;*

2° *La suppression ou ellipse du pronom personnel sujet.*

Ces deux procédés, dont le second fut surtout cher à Marot, ont été signalés à propos de la syntaxe. Si l'on veut juger combien la suppression des articles, définis ou indéfinis, donne de vivacité au style, que l'on compare, dans le morceau suivant, la traduction si nerveuse et si courte de Courier à celle d'Amyot, qui voulant tout exprimer ne laisse rien à deviner, rien à suppléer : « Femmes s'y
« voyoient accouchant, autres enveloppant de langes des enfants,
« de petits poupards exposés à la merci de fortune, bêtes qui
« les nourrissoient, pâtres qui les enlevoient, jeunes gens unis par
« amour, des pirates en mer, des ennemis à terre... »

« Il y avoit des femmes grosses qui acouchoient, et d'autres qui
« enveloppoient de langes leurs enfants, de petits poupards en
« maillot exposez à la mercy de Fortune, des bestes qui les nour-
« rissoient, des pasteurs qui les enlevoient ; une compagnie de
« jeunes gens qui s'alloient esbatre aux champs ; des coursaires
« qui escumoient les costes de la mer ; des ennemis qui couroient
« le païs... »

3° *L'emploi du participe passé avec inversion au sens d'un participe absolu.* — Nous en avons cité trop d'exemples, à la syntaxe, pour y insister de nouveau. Les phrases du type de celle-ci :

Finies en cette manière les obsèques de Dorcon, ... ont l'avantage d'accélérer, pour ainsi dire, le mouvement tout en faisant repasser sous les yeux du lecteur la scène qui vient d'être décrite. Et Amyot, qui a écrit : Après que Dorcon fut enterré, Amyot a voulu être simple, il nous semble terne à côté de Courier.

Cette construction, qui est si chère à notre traducteur, offre la même grâce lorsqu'elle se fait au moyen du participe présent : mais revenant le jour, ils eurent même passion. B. C. (I. 449.) Courier, qui avait écrit dans F, « mais dès que le jour fut revenu » n'a-t-il pas introduit dans son texte une heureuse correction ?

4° *D'autres emplois où le participe absolu, bien que n'étant pas accompagné d'une inversion, équivaut, comme dans les exemples précédents, à un ablatif.* III. 320. nature elle-même du reste l'instruisant assez ; IV. 79. Eux étant ainsi occupés, vint un second messenger ; IV. 51. Le verger étant tel d'assiette et de nature.

Remarque. — Courier affectionne aussi une construction où le participe est rapporté au sujet du verbe : II. 290 (Lamon et Dryas) lesquels accourus, tous deux verts vieillards, ayant les mains rudes... prirent très bien sa défense.

5° *Des inversions de toute sorte*, depuis les plus simples, qui consistent à commencer la phrase par un adverbe ou bien une locution adverbiale jusqu'à des inversions hardies et peu usuelles qui portent sur des propositions entières : II. 306. Et ce qu'il y a dedans perdu pour nous combien pensez-vous qu'il vaille ?

6° *Le changement des temps* dans une même phrase. Courier y attache une importance capitale. « Le grand défaut de la version d'Amyot, écrit-il dans ses notes, c'est que les temps n'y sont point variés comme dans le grec. » C'est par des négligences de ce genre que « le style de Longus périt tout dans ses mains ».

Quant à lui, Courier s'étudie à varier les temps et par là il donne à son récit une merveilleuse vivacité ; on en jugera par ces exemples : I. 79. La voulant châtier... il coupe un scion de franc osier, dont il fit un collet..., et s'en venoit... I. 370. Mais Dorcon... prenant le moment que Dryas plantoit un arbre,... comme il le connoissoit déjà... le vient trouver..., et d'abord il lui donna ses fromages ; puis fit tant qu'il tomba sur les termes du mariage. I. 413. les chiens... sentirent Dorcon... ; si se prennent à aboyer, se ruent sur lui... et l'environnant mordent en furie la peau de loup, et tiroient à belles dents... I. 514. Quand elle eut vu l'aron-delle... ; elle s'assura et frottoit ses yeux ; IV. 120. Si attendit la nuit, et... s'en va les arracher... puis se retire ; et avec changement

de sujet : I. 589. Chloé prit la flûte... et sonnant si haut qu'elle pouvoit, les vaches qui l'entendent reconnoissent aussitôt le son de la flûte...

Ainsi, tantôt un présent énonce un fait, tantôt un passé défini résume l'effet de l'action, tantôt un imparfait nous montre dans tout son développement l'acte que le sujet est entraîné d'accomplir. On peut dire de ces tournures qu'elles expriment la vie, car elles font vivre, parler, agir les personnages sous nos yeux.

7° *L'Asyndète*, dont l'auteur fait un certain usage, à l'exemple de Longus son modèle ; ce qui est de la part du traducteur une exactitude de plus : II. 376. s'en vint débarquer où gardoient leurs bêtes Daphnis et Chloé, courut le pays ravit et pillà tout ce qu'il y trouva.

On voit que Courier s'est étudié à donner à son style le plus de variété possible ; il y parvient au moyen de tous ces procédés, inversions, asyndète, ellipses de l'article ou du pronom. On reconnaît en lui l'élève de Lysias et d'Isocrate, le lettré habitué à ciseler chaque phrase, comme dans son *Eloge d'Hélène* ou son *Ménélas*¹, et comme plus tard dans le *Simple discours*. Il se flatte d'avoir varié « incessamment le rythme et la mesure » des périodes à l'exemple de Longus, lequel suivait « le précepte des maîtres et l'exemple des anciens ». Or, ajoute-t-il, dans un ouvrage tel que celui-ci, « les formes du style importent autant ou plus que le fond même des idées. »

Ainsi, d'une part il a suivi les subtils préceptes des rhéteurs anciens, d'autre part, en réalisant sa tentative de vieillissement du style, il a eu soin de choisir, parmi les tournures et constructions familières aux auteurs du xvi^e siècle, celles qui pouvaient communiquer à son récit le plus de vivacité et de grâce alerte.

1. Voir notre Thèse sur la *Jeunesse de Paul-Louis Courier*.

LES VERS LIBRES DANS LES PASTORALES DE LONGUS

Il ne suffisait pas à Courier de s'attacher à de si délicates et minutieuses observances de rythme dans la construction de ses phrases. Il a fait plus encore ; il a voulu émailler de vers de huit, et surtout de douze pieds, la trame de son récit. C'était encore un moyen de semer de la variété, tout en charmant chez le lecteur le goût de la mesure et de l'harmonie.

Nous avons pu signaler, dans le *Ménélas après la fuite d'Hélène*, un véritable essai de prose métrique. Vingt ans plus tard, Courier n'avait pas renoncé, en écrivant le *Simple discours*, à parsemer sa prose de vers libres. Enfin, l'on va voir que les *Pastorales* en contiennent aussi une quantité surprenante. Tantôt ce sont des vers isolés, tantôt ce qu'on peut appeler des embryons de systèmes.

10. VERS ISOLÉS

- | | | |
|------|------|---|
| I. | 43. | Sur le chaud du midi, la suivant à la trace... |
| | 352. | Dea, que me fait donc le baiser de Chloé ? |
| | 502. | Son baiser pique au cœur et fait devenir fou. |
| | 546. | Tels étoient les plaisirs que l'été leur donnoit. |
| | 549. | Afin qu'on ne pensât que ce fussent barbares... |
| | 600. | Après avoir duré quelque temps à nager... |
| | 613. | Qui jusques aujourd'hui sont appelés Bosphores. |
| | 625. | Ensevelir le corps du malheureux Dorcon. |
| II. | 51. | Des sabots en ses pieds, panetière à son col, |
| | 52. | Se séant auprès d'eux, il se prit à leur dire... |
| | 69. | On diroit à le voir que ce seroit un bois. |
| | 154. | Qui fut aussi blessé de l'amour de Pitys. |
| | 213. | Ils étoient sous le chêne assis l'un près de l'autre. |
| | 360. | Pour autant même qu'ils les voyoient blessés... |
| | 27. | Disant que de bon cœur ils deviendroient moutons... |
| | 282. | Par quoi ces jeunes gens dolents outre mesure... |
| | 284. | Et trouvant là Daphnis parmi les regardants... |
| | 289. | Mais sur tous appeloit à son secours Lamon... |
| | 529. | Et brebis aussitôt de sortir du navire. |
| | 564. | Et, comme se mourant d'amour et de regret... |
| III. | 42. | Ou faisoient des collets à prendre les oiseaux... |
| | 192. | Afin que son baiser lui restât pur et net. |
| | 254. | Si se rassit à terre et se prit à pleurer... |
| | 258. | Homme ayant jà passé le meilleur de son âge... |
| | 500. | Nous te donnerons nous de quoi gagner Dryas... |
| | 649. | Il étoit berger lui, moi je suis chevrier... |
| IV. | 51. | Le verger étant tel d'assiette et de nature... |
| | 276. | Ce qu'elle avoit promis au gentil chevrier... |

437. Mais fortune en avoit autrement disposé ..
 455. On envoya quelque autre avoir soin de ses chèvres...
 480. Mais il n'osoit encor parler de leurs amours ¹...

2^o. GROUPES DE DEUX VERS ²

- II. 618. Et cependant Lamon se mit à leur conter
 La Fable de Syringe.
 II. 295. Et d'un commun accord on élut pour arbitre
 Le bouvier Philétas
 IV. 1. Cependant un des gens du maître de Lamon
 Envoyé de la ville...

Ces dix-huit syllabes peuvent également offrir la disposition suivante :

- II. 413. Il marche dès cette heure
 Dangereux ennemi contre ceux de Méthymne.

Ou bien on rencontre, et c'est fréquent, deux alexandrins de suite :

- I. 339. Pour la première fois alors il admira
 Le blond de ses cheveux, la douceur de ses yeux.
 I. 244. Bientôt elle n'eut plus souci ni souvenir
 De rien que de Daphnis, et de rien ne parloit...
 III. 278. Le lendemain feignant d'aller voir sa voisine
 Qui travailloit d'enfant, elle vient ³ droit au chêne.
 III. 565. Ains plutôt étoit prêt à leur donner du sien.
 Car ils ont, disoit-il, été nourris ensemble...
 IV. 413. Et possible Daphnis par étrange accident
 Alloit être aussitôt perdu que retrouvé.

On trouve aussi un alexandrin précédé ou suivi d'un autre vers plus court :

- III. 97. Dont le pauvre Daphnis étoit en grand émoi
 D'être venu si mal à point.
 III. 298. En t'apprenant l'œuvre d'amour
 Qui n'est pas seulement baiser et embrasser.

3^o. DE VÉRITABLES SYSTÈMES

Ils rappellent les combinaisons de vers adoptées par La Fontaine :

1. Bien que Courier ait écrit *encore*, nous n'hésitons pas à ranger ce vers parmi les vers corrects puisque les poètes écrivent *encor*.

2. Nous avons montré ailleurs que Courier affectionne l'emploi d'un vers de douze pieds suivi d'un vers de six pieds ; c'était un souvenir de la paraphrase du psaume *Super flumina Babylonis*, œuvre de son père Jean-Paul Courier.

3. La leçon de F est *vint*.

- I. 331. Ce fut bien un baiser innocent et sans art ;
 Toutefois c'étoit assez
 Pour enflammer un cœur dans ses jeunes années.
- II. 253. Mais quelque paysan
 De là ¹ entour ayant affaire d'une corde
 Dont on suspend la meule à presser le raisin...
- I. 495. Ainsi comme il étoit après à en sonner ¹
 Joyeusement sur la chaleur (*de midi*) ²
 Pendant que leurs troupeaux étoient tapis à l'ombre...
- I. 567. Et entendant sa voix
 Qui l'appeloit toujours de plus fort en plus fort
 Elle jette la flûte,
 Laisse là son troupeau...
- I. 650. Il s'en sentoit le cœur malade
 Ne plus ne moins que d'un venin
 Qui l'eût en secret consumé...
- III. 211. (*les rossignols*) Lesquels leur répondoient de dedans les buissons
 Comménçant petit à petit
 A lamenter encore Itys
 Et recorder leur ramage
 Qu'un long silence
 Leur avoit fait oublier.

Voilà six vers de suite ! Voici maintenant deux groupes, de 4 puis de 5 vers.

- (*les autres*) tissoient du poil de chèvre ou faisoient des collets
 A prendre les oiseaux.
 Le soin qu'il falloit lors avoir des bœufs
 Etoit de leur donner de la paille à manger...
- IV. 408. Astyle ayant entendu
 Que Daphnis étoit son frère,
 Posa vite ment sa robe
 Et s'en courut par le jardin
 Pour être le premier à le baiser.

Ailleurs, on sent la strophe qui n'est pas entièrement dégagée de la prose, mais qui se dessine, comme la statue dans le bloc de marbre sous le ciseau de l'artiste :

- IV. 238. Les jours suivants il visita les champs
 Que tenoit Lamon ; et voyant partout
 Terres bien labourées,
 Vignes bien façonnées,
 Le verger beau au demeurant ³,
 Car Astyle avoit pris sur lui le gât des fleurs,
 Et du jardin, (*il fut fort joyeux*)
 De trouver tout en si bon ordre, (*et louant Lamon*)
 Il lui promit la liberté. [*de sa diligence*],

1. Avec l'hiatus, autorisé jusqu'à Malherbe.

2. Nous mettons en italique les mots qui servent à rompre le rythme poétique.

3. Vers de 8 pieds avec l'hiatus.

Un écrivain qui pousse le scrupule jusqu'à compter les syllabes de chaque phrase, et jusqu'à rompre la monotonie de la prose par le rythme du vers, voilà ce que décèle une étude approfondie des *Pastorales*. On comprend qu'un homme si amoureux de la forme, si épris de l'art pour lui-même, ait relevé avec sévérité ce qu'il appelle les « négligences » d'Amyot qui, pour son compte, a traduit Longus sans y chercher tant de finesses, avec bonhomie et grâce.

Quant à Courier, on peut définir et caractériser son effort en renversant une phrase célèbre et dire : L'art s'entrevoit, mais il est exquis.

III. — *La Naïveté*

Tous ces artifices de style d'un maître écrivain contribuent beaucoup plus à donner au roman de l'élégance et de la grâce que de l'ingénuité.

D'où lui vient donc cet air de naïveté que l'on est unanime à louer ? A notre avis, il est beaucoup moins dans les expressions que dans le sujet lui-même¹. En outre, il ne procède pas tant du style de l'auteur que des locutions et des tournures qu'il a su conserver d'Amyot, ou de celles qu'il a prises chez La Fontaine, Marguerite de Navarre et autres anciens auteurs, sans parler des nombreux termes empruntés au parler de Touraine, à la langue savoureuse de ces paysans au milieu desquels fut élevé Paul-Louis.

C'est ici le lieu de passer en revue quelques-unes des expressions empruntées par Courier à ses auteurs de prédilection. Sans prétendre à dresser une liste complète, nous montrerons, grâce à ce spécimen, que la trame de son style a été formée de la « substantifique mouelle » de ces conteurs.

Parmi tant de « beaux livres de haulte gresse », celui dont Courier paraît avoir « sucé » avec le plus de « diligence » la matière, est sans doute son La Fontaine. On en jugera facilement par ces exemples :

1. Certaines figures de langage que Courier emprunte à Longus ont contribué, pour une certaine part, à donner à l'œuvre française cet air de naïveté. Ce sont la répétition, l'asyndète, l'assonance. Cf. le chapitre suivant où nous apprécions l'œuvre de Longus.

Courier. TEXTE DE C	La Fontaine. (Ed. Walckenaer.)
II. 284. trouvant là Daphnis parmi les regardants.	<i>La Tortue et les deux Canards.</i> Elle tombe, elle crève aux pieds [des regardants.
	<i>Les Rémois.</i> L'hôtesse alla tirer du cabinet Les regardants... <i>Comment l'esprit vient aux filles.</i> De regardants... Il n'en faut point.
II. 358. (accusant les Mitylénien) de les avoir pillés et pris leur bateau, sans autre forme de procès. (N'est pas dans AMYOT.)	<i>Le Loup et l'Agneau.</i> Le loup l'emporte, et puis le [mange, Sans autre forme de procès.
II. 594. Ainsi qu'ils faisoient chère lie. (AMYOT : Ainsi comme ils estoient à table.)	<i>La Belette entrée dans un grenier.</i> La galande fit chère lie.
II. 617. L'enfant jette là son hoc- queton. (AMYOT : Tityre jetta sa jaquette à terre.)	<i>Le Loup devenu berger.</i> Il s'habille en berger, endosse un [hoqueton Le pauvre loup, dans cet esclandre, Empêché par son hoqueton...
II. 50. un vieillard portant grosse cape de poil de chèvre.	<i>Le Paysan du Danube.</i> Portait sayon de poil de chèvre.
III. 612. lui donna la main, foi de la- boureur, que Chloé. (Manque dans AMYOT.)	<i>La Cigale et la Fourmi.</i> Je vous paierai, lui dit-elle, Avant l'ôût, foi d'animal.
III. 623. C'étoit après l'ôût. (AMYOT : l'année estoit bonne et fertile.)	<i>Ibid.</i>
III. 565. étoit prêt à leur donner du sien. (Comme AMYOT.)	<i>L'Oraison de saint Julien.</i> Fin celui-là qui n'y laisse du sien.
II. 679. Comme la priant d'amour. (AMYOT : comme d'un poursuivant.)	<i>Les Lunettes.</i> Ces nonnes m'ont en vain prié [d'amours.
	<i>Le roi Candaule.</i> C'est d'amourettes les prier.

Courier. TEXTE DE C	La Fontaine. (Ed. Walckenaer.)
I. 308. Et puis, chevrier, pauvre hère. (Fragment inédit.)	<i>Les Lunettes.</i> ...toi qui n'es qu'un pauvre hère.
II. 1. Etant jà l'automne en sa force... (AMYOT : en sa vigueur.)	<i>La Fiancée du roi de Garbe.</i> Le printemps par malheur était [lors en sa force.
III. 112. Comme si Amour eût eu pitié de lui.	<i>Joconde.</i> Amour en eut pitié.
II. 124. tu es encore bien voulu de cet enfant. (Comme AMYOT.)	<i>La Mandragore.</i> Bien fait de corps, bien voulu de [chacune.
III. 425. lors eût Chloé facilement été faite femme.	<i>Nicaise.</i> Son ami, pour là faire femme, Prend heure avec elle au matin.
IV. 703. et ainsi vécurent aux champs longues années en grand soulas.	Vous seriez en peu d'heures [femme. <i>Joconde.</i> Chaque époux s'attachant auprès [de sa moitié Vécut en grand soulas.
I. 307. Il vit avec les boucs ; ce n'est pas pour sentir bon.	<i>Joconde.</i> ... Le pauvre homme a la jaunisse ! Ce n'est pas pour nous la donner.
III. 430. Il y eut durant cet été grande presse et pourchas amoureux...	<i>Le Cocu battu et content.</i> Et n'étant homme en tel pourchas [nouveau, Guère ne mit à déclarer sa flamme.
III. 594. (Lamon) le convoya au retour quelque espace de chemin.	<i>Le Cocu battu et content.</i> Jusqu'au logis ainsi le convoya.
I. 658. brigandage d'amour.	<i>Le Berceau.</i> larcins d'amour.
IV. 151. quand il le verra si piteusement accoutré (son jardin). (AMYOT : ainsi piteusement accoutré.)	<i>Le Jardinier et son Seigneur.</i> Le pis fut que l'on mit en piteux [équippage Le pauvre potager.
I. 648. Daphnis ne se pouvoit éjouir. (Comme AMYOT.)	<i>L'Œil du Maître.</i> ... on en fait maint repas, Dont maint voisin s'éjouit [d'être.

Courier. TEXTE DE C	Le petit Jehan de Saintré.
	<i>(Extrait de la vieille Chronique, par M. de Tressan.)</i>
IV. 382. Gnathon fit du courroucé.	je vais faire la courroucée.
	L'Heptaméron.
	<i>(Contes de la reine de Navarre.)</i>
II. 631. .. tant que pieds la purent porter, elle courut.	... tant que les jambes la purent porter, couroit toujours.
	<i>(Nouvelle II.)</i>
II. 553. .. ne faillit à lui demander.	... ne faillit à la raconter à sa maîtresse.
	<i>(Nouvelle XXXIV.)</i>

On trouverait aussi nombre d'expressions pittoresques empruntées au journal de L'Étoile, aux mémoires de Vieilleville, aux lettres de Henri IV¹, aux Nouvelles de Bonaventure Despériers, dont il avait un exemplaire dans sa bibliothèque, à la Chavonnière ; et il savait par cœur maint passage du recueil, ainsi que le prouve sa correspondance².

Il est enfin un modèle que Courier a suivi d'une manière constante, c'est Amyot. S'il l'a jugé parfois avec trop de sévérité, s'il lui a reproché ses contresens, ses longueurs et son délayage sur un ton d'acrimonie qui fait penser à Voltaire marquant des fautes au vieux Corneille, du moins il sait reconnaître chez lui des « passages rendus avec tant de grâce et de précision, qu'il ne se peut rien de mieux » ; et il a eu soin de conserver tout ce qui avait été si « heureusement exprimé ». Ce sont ces passages qui contribuent à donner à sa traduction cet air d'ingénuité, qui était si bien propre à Jacques Amyot qu'il a su le faire passer jusque chez Plutarque.

1. Ces textes sont cités par Courier dans les notes sur les *Pastorales* de Longus. Il renvoie aussi le lecteur aux mémoires de Gourville.

2. Lettre à M^{me} Courier, octobre 1821.

CHAPITRE IV

LE STYLE VIEILLI ET SES EMPLOIS. — PRÉCURSEURS ET IMITATEURS DE COURIER.

La *Luciade* ou *l'Ane* — Les fragments d'Hérodote, le *Simple discours*. — Critiques de Villemain contre les principes de traduction suivis par Courier. — Dans quelle mesure le style adopté par Courier convenait-il aux *Pastorales* ? — Valeur de l'œuvre de Longus. — Comment Courier a pu « infuser » de la naïveté dans une œuvre de décadence. — Courier a-t-il eu des précurseurs ? — A-t-il été imité ? — Balzac et les *Contes drolatiques*. — La comparaison est-elle possible ?

Courier, on le voit, s'est constitué un style archaïque grâce à la lecture assidue des conteurs du xvi^e siècle et de ceux qui excellent à les imiter, en tête desquels se place La Fontaine.

Une fois en possession de ce riche vocabulaire et de ces tournures pittoresques, dont il avait appris l'usage pour écrire son *Daphnis et Chloé*, il voulut s'en servir à d'autres fins.

C'est ainsi qu'il traduit en 1816, dans cette langue « un peu vieillie », *l'Ane* de Lucius de Patras. Ce sont les mêmes expressions, la même phraséologie, les mêmes procédés de style un peu extérieurs, si l'on peut dire, consistant surtout dans l'inversion, la suppression de l'article et des pronoms sujets. *L'Ane* est un aimable ouvrage, mais beaucoup moins important que le *Daphnis*, et où l'art est aussi moins consommé. On peut penser que Courier n'a songé à cette traduction que pour utiliser en quelque sorte le vocabulaire qu'il avait acquis par de longues lectures.

Mais ces tournures archaïques ne devaient plus sortir de sa mémoire : désormais il gardera de la syntaxe d'Amyot une certaine liberté dans la façon de placer le sujet, les adjectifs, de construire la phrase sans tenir compte de l'ordre moderne.

Ces fantaisies qui donneront tant d'originalité à sa manière, et qui contribueront à augmenter la saveur paysanne de ses pamphlets politiques, ne se trouvent nulle part en plus grand nombre que dans le *Simple discours*. Là, grâce à ces artifices, il a su sans

étrangetés, sans bizarreries choquantes, donner à sa prose un air de bonhomie antique et de franchise gauloise.

Ce sont d'abord des inversions : Mais d'acheter Chambord pour le duc de Bordeaux je n'en suis pas d'avis — Il saura bien se nommer l'auteur de celle-ci — Il y a de pareils traits une foule — De la fortune des familles nobles il en paraît bien d'autres causes.

L'article est supprimé dans quelques phrases : incapables de manger viande le vendredi — l'oisiveté quand elle est compagne de servitude.

A propos de la place des adjectifs, on retrouve la fantaisie du xvi^e siècle : bonne œuvre et sainte, s'il en est ; puis c'est l'adjectif adverbe qui reparaît : « je sais cela de bonne part et vous le « garantis plus sûr que si les gazettes le disaient. »

Le pronom neutre *il* est fréquemment pris pour cela ¹ : en tant qu'il nous touche ; — peu leur importe du reste s'il est vrai, ce qu'on dit, que les rois ne sont riches ² que de l'amour des peuples.

Le verbe est construit au subjonctif sans *que* : « et nous suf-
« fise à nous, habitants de Véretz ³, qu'il ne soit pas du pays. »

On trouve des emplois archaïques de certains verbes : « vieux
« ils nous plaident. »

Courier se sert encore de la préposition *à* pour marquer un rapport de possession : « Chambord... fut au comte de Saxe le
« prix d'une victoire. »

Il fait l'ellipse du pronom relatif, dans un cas où l'usage moderne ne saurait l'admettre : « Voilà ce qui fut dit et prouve qu'il y avait
« du moins quelque espèce de communauté... »

Enfin il remplace *pas* par *non* devant plus, dans l'expression suivante : « Les demeures de nos pères ne nous conviennent non
« plus aujourd'hui que leurs lois ⁴. »

Si Courier appliquait son vieux style même à des écrits de circonstance, même à des sujets d'actualité, comme l'acquisition de Chambord, à plus forte raison ne devait-il pas faire scrupule d'en

1. Dans sa *Pétition aux deux Chambres* Courier avait écrit : « Cela est si clair qu'il me semble aussitôt prouvé que dit. »

2. Remarquez que *il*, au lieu de *cela*, permet à Courier de faire le vers :

S'il est vrai, ce qu'on dit, que les rois ne sont riches...

On sait que les vers blancs abondent dans le *Simple discours*. Voir, sur cette question, notre thèse sur la jeunesse de Paul-Louis Courier.

3. Encore un vers de douze pieds !

4. Toutes ces citations sont tirées de l'édition originale du *Simple discours* de Paul-Louis. Paris, de l'imprimerie de Bobée, 1821.

user quand il s'adressait à des lettrés, comme ceux auxquels il destinait ses : *Fragments d'une traduction nouvelle d'Hérodote*.

Voici par quelles considérations il justifie, dans sa préface, l'emploi d'une langue archaïque empruntée aux écrivains des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles. Le style d'Hérodote, d'une « naïveté bien souvent un peu enfantine », le fait ressembler à nos anciens auteurs, avec lesquels « il a d'ailleurs tant de rapports qu'il n'y a pas peut-être « une phrase... sans excepter la plus gracieuse et la plus belle, qui « ne se trouve en quelque endroit de nos vieux romanciers ou de « nos premiers historiens ».

Ce rapport, si frappant pour Courier, tient surtout à ce que la langue d'Hérodote est poétique. « Or, la langue poétique partout, « si ce n'est celle du peuple, en est tirée du moins ¹. »

Voilà bien une idée chère à Courier, ce que l'on pourrait appeler une de ses idées fondamentales. Elle est d'ailleurs un corollaire de son mépris absolu de l'aristocratie, des gens de cour, dont il incrimine jusqu'à la langue, « cérémonieuse, raide, apprêtée », comme celle des académiciens qui en dérive.

Une fois sur ce terrain, qui lui est cher, il développe : cette langue poétique d'Hérodote ne se peut traduire dans l'idiome des salons, celui « des dédicaces, des éloges, des compliments ». Pour la rendre, il faut « employer une diction naïve, franche, populaire et riche, comme celle de La Fontaine ». On voit qu'il nous livre lui-même, dans cette dernière phrase, le nom de son modèle de prédilection, celui auquel nous avons fait voir qu'il a tant emprunté.

Or, cette langue riche et poétique, savoureuse et expressive, Courier la possède à fond, non seulement pour l'avoir étudiée dans les *Fables* et les *Contes* du « bonhomme », mais parce qu'il l'a entendue et apprise dès son enfance, puisque c'est celle des paysans de Touraine que parlent ses voisins « allant vendre un âne à la foire de Chousé ».

Dans cette étude sur la langue d'Hérodote et sur la meilleure façon de la rendre en français, il y a certes nombre de vérités de détail ; mais, dans l'ensemble de sa doctrine, Courier n'est-il pas dupe d'une illusion lorsqu'il assimile l'époque des premiers conteurs grecs à notre moyen âge ? Villemain a très bien vu et résumé les critiques que mérite cette opinion :

« Les temps décrits par Hérodote, les temps où il vivait et dont il

1. Courier cite avec beaucoup d'à propos Malherbe, poète de cour, disant : « J'apprends tout mon français à la place Maubert. »

« dépose par ses récits, et plus encore par son langage, étaient simples, peu cultivés même dans le sens moderne ; mais ils étaient poétiques : les nôtres étaient barbares ; nulle liberté, peu de grandeur, une rusticité bourgeoise et non cette belle simplicité qui respire dans les pages d'Hérodote... Notre moyen âge avec sa grossièreté bourgeoise, ses serfs, ses corporations de métiers, ses hommes d'armes et son commun peuple, ses savants et ses tribunaux qui parlaient latin, n'est pas fait pour rendre le langage simple mais poétique, les tournures élégantes et pittoresques d'un historien formé par Homère et qui formera Thucydide. » Enfin, étudiant le détail du style chez Hérodote et en montrant l'harmonie, Villemain conclut que « rien ne ressemble moins à l'élocution inculte de nos chroniqueurs ».

Sans doute on ne saurait mieux dire. Mais Villemain a le tort grave de prêter à Courier, pour mieux le réfuter, des affirmations beaucoup trop intempérantes. Il ne tient pas compte des fines nuances observées par notre traducteur. Courier ne dit pas tout crûment que le style d'Hérodote ressemble à celui de Froissart ou de Joinville, mais seulement que les beautés d'Hérodote se trouvent chez nos anciens auteurs enfouies « comme était l'or dans Ennius, sous des tas de fiente, d'ordures ». En d'autres termes, nos chroniqueurs ont écrit dans la langue vulgaire, celle qui servait « à demander à boire ». Hérodote au contraire ne s'est pas servi de la langue « de son temps commune en Ionie » ; son « ionien si suave n'est autre chose que le vieux attique auquel il mêle le plus qu'il peut des phrases d'Homère et d'Hésiode ». Sa méthode ressemble à celle de La Fontaine empruntant les expressions de Marot et de Rabelais, et par suite, comme le montre cette étude, à la tentative de Courier lui-même.

Nous croyons, par ce qui précède, avoir justifié chez lui le dessein de traduire en français vieilli un texte aussi archaïque que celui d'Hérodote. Mais les raisons assez acceptables qu'il développe à propos du « père de l'histoire », ne s'appliquent plus à Longus, dont le genre est si éloigné de la vraie naïveté. Et sur ce point, Villemain semble avoir raison contre Courier, qui s'est mis en contradiction flagrante avec ses théories en appliquant son vieux français à rendre les *Pastorales*, « ouvrage artificiel dans son origine et, chose unique, rendu naturel par la traduction ». Remarquons-le toutefois : les termes mêmes de cette condamnation renferment une excuse, et, mieux qu'une excuse, une réhabilitation. Oui, l'entreprise était folle, mais le succès l'a justifiée.

C'est que Courier abordait la partie en joueur expert et averti : non seulement il ne pouvait méconnaître l'artifice chez son modèle, mais il s'est attaché en fin lettré, en helléniste consommé, à faire ressortir tous les procédés de pure rhétorique auxquels Longus a recours pour donner à ses récits un air d'ingénuité¹.

Nous allons passer en revue les principaux. C'est avant tout l'asyndète, qui se trouve dès le début du roman : *εἰκόνα ἡγραφὴν, ἱστορίαν ἔρωτος*², une image peinte, une histoire d'amour. « Cette figure, observe Courier, plaît à Longus et Amyot ne la lui conserve jamais. »

L'asyndète s'accompagne parfois de la répétition : (Didot, page 149, ligne 46) *ἀνευ τῶν αἰγῶν, ἀνευ Χλόης*. La consonance est aussi un artifice très familier à l'auteur : (Didot, page 132, ligne 20) *πῶς εὖρεν ἐκκείμενον, πῶς εἶδε τρεφόμενον*³; on en peut dire autant du redoublement de l'article, procédé du langage naïf : *ὁ δὲ Δόρκων, ὁ βουκόλος, ὁ τῆς Χλόης ἐραστῆς* (Didot, page 137, ligne 39); et plus loin, certain article n'étant pas répété, Courier le rétablit (page 153, ligne 3), en disant : « Longus aime les articles. » Il est de fait qu'il forme, au moyen de ces répétitions d'article, des phrases naïves et pour ainsi dire enfantines, en simulant la négligence.

Le traducteur moderne attache, ainsi qu'on l'a vu, une grande importance à toutes ces figures de style, qu'il reproche à Amyot d'avoir beaucoup trop négligées, faute d'en avoir compris l'effet. Pour lui, il s'efforce de les reproduire partout.

Mais il serait facile de montrer que cet air d'ingénuité si soigneusement conservé par notre helléniste est en réalité factice, et qu'il n'y a, pour ainsi dire, dans le roman grec qu'une naïveté d'intention. Elle est certes dans le style de Longus, mais elle n'est point dans son inspiration.

Qu'est-ce en effet que l'auteur ? un sophiste d'époque incertaine mais très basse assurément. Il vécut peut-être au ^ve siècle, peut-être plus tard. Quel qu'ait été l'homme, il est impossible certes de manquer de sincérité plus qu'un sophiste de ces temps de décadence. Comment, observe M. Croiset, « même heureusement doué, n'aurait-il pas gardé toujours et partout ses habitudes de raffinement⁴ ? » Rien n'était plus difficile à peindre pour lui qu'un

1. Voir les notes fort intéressantes dont Courier a accompagné les textes de A, B, C, en les augmentant d'une édition à l'autre.

2. Edit. de Sinner, Paris, 1829, publiée dans la grande édition Didot.

3. Autre exemple : *δένδρα ἐν καρποῖς, πεδία ἐν ληίοις*, p. 139, l. 10.

4. Littérature grecque. V. p. 801.

amour ingénu. Il a donc remplacé, dans l'expression de sentiments qui lui étaient étrangers, la sincérité par l'élégance, l'innocence par l'esprit. Il suit de là que le roman grec, quelque charme qu'il doive au sujet et au cadre dans lequel l'action se déroule, ne saurait être au fond qu'une œuvre maniérée et, quoique aimable, fausse à beaucoup d'égards.

Il a été si goûté toutefois chez les modernes (grâce aux traducteurs qu'il a eu la bonne fortune de rencontrer) qu'on ne s'est guère attaché à en montrer toute la fausseté¹. M. Croiset (op. cit.) signale le vice radical de la conception de Longus : il consiste à « prêter simultanément à ses héros une ignorance prolongée et une curiosité incessante ».

Développant cette critique, nous observerons que deux jeunes pâtres curieux des choses de l'amour, et en faisant une véritable étude, pour vérifier les enseignements de Philétas, devaient trouver facilement à s'instruire en observant leurs boucs et leurs chèvres. En effet, ils les regardent et cherchent à les imiter (voir surtout le livre III) ; mais, chose inouïe, tout ce qu'ils voient ne sert qu'à les égarer et à prolonger leur incertitude. Ici, l'auteur, loin de s'attacher à la peinture vraie des mœurs champêtres, se détourne de la réalité, qu'il sacrifie au désir d'éveiller chez le lecteur des curiosités suspectes. C'est là que réside surtout la fausseté de l'ouvrage ; c'est là qu'est le vice au point de vue littéraire, comme au point de vue moral. La fausseté est, en outre, dans l'intrigue, dans le dénouement, avec cette excuse pour Longus qu'il imite les dénouements de la Comédie nouvelle. Enfin le cadre lui-même, si vanté par Goethe, n'est pas d'une vérité sans mélange : qu'on se rappelle, au début du livre III, la description imprévue d'un hiver de Scythie faisant, depuis la fin des vendanges jusqu'au retour du printemps, sentir ses rigueurs glaciales dans l'île de Lesbos !

A cette œuvre ou fausse, ou pour le moins totalement factice, l'entreprise était délicate de vouloir donner un air de simplicité rustique rappelant nos vieilles mœurs. D'ailleurs Courier, façonnant son style d'après les préceptes de la Rhétorique, y mettant tout l'art savant que les sophistes avaient enseigné à ses modèles les orateurs attiques, et que Longus lui-même a trop bien mis en pratique, Courier ne risquait-il pas de s'éloigner davantage encore de la nature ?

1. Seul, Huet y a signalé « un style de sophiste ». Lettre à Segrais.

Eh bien ! l'admiration unanime du public et des meilleurs critiques le lave de ce reproche ; son œuvre a été jugée exquise par les gens de goût. On n'y trouve, en dépit des apparences, aucun contraste entre le fond et la forme ; il semble donc qu'en littérature, si un peu d'art éloigne de la nature, beaucoup d'art y ramène.

Mais il est juste d'ajouter que Courier doit beaucoup à son devancier ; car, avant lui, Amyot a su « infuser » dans *Daphnis et Chloé* « un degré de naïveté ¹ » auquel Longus était fort incapable de pouvoir atteindre. Paul-Louis, de son côté, a donné à cette innocence champêtre plus de grâce, plus de pureté antique. Il a fait régner à travers ce roman un jour plus limpide ; grâce à lui, on croit y sentir passer le souffle parfumé de l'île de Lesbos. C'est que Courier a, pour ainsi dire, replacé l'œuvre dans son cadre, en la ramenant à ses origines grecques, dont le bon Amyot l'avait un peu trop éloignée ².

Et ainsi, en retouchant, avec son sens de l'antiquité, la traduction du xvi^e siècle, il a surpassé l'original, ce qui justifie la phrase de Sainte-Beuve placée en tête de cette étude.

La valeur littéraire de l'œuvre étant ainsi au-dessus de tout éloge, il convient de savoir gré à Paul-Louis d'avoir fait revivre, au siècle de Napoléon, l'âge de Rabelais et de Ronsard. Depuis Malherbe et Boileau, le seizième siècle n'était guère en honneur : ou bien on ne le comprenait plus, ou bien on ne le goûtait pas. Bien originale est la tentative de notre auteur qui cherche à remettre en lumière cette langue si pittoresque, si saine, si vraiment française malgré quelques italianismes.

Avant lui, quelques écrivains d'élite, échappant aux préjugés de leur siècle, avaient eu le même goût pour le parler de nos pères. La Fontaine doit être cité en tête de tous ceux que ce culte honore : ses *Fables* et surtout ses *Contes* doivent leur saveur à une langue empruntée aux contemporains de Marguerite de Navarre.

La Bruyère, de son côté, a témoigné dans son chapitre « de quelques usages » toute la sollicitude qu'il avait pour ce parler, en déplorant la perte d'une foule d'expressions que l'usage de son siècle rigoriste était en train de rejeter.

1. Expression de Sainte-Beuve (*Nouv. Lundis*, IV).

2. Certains personnages du roman sont par Amyot travestis à la gauloise : Daphnis dont « la perruque » est si belle, Tytîre qui « jette sa jaquette et s'en court tout nud en chemise ».

Il regrette précisément un certain nombre de mots et de tournures que Courier a eu soin d'accueillir : *souloir, vilener, cure, gentil, si que, je sais què c'est, pour je sais ce que c'est*, etc.

Enfin, il manifeste toute son affection pour le vieux langage en louant, presque à l'excès, deux rondeaux, l'un sur Ogier le Danois, l'autre sur Richard de Normandie. Or, ces deux pièces citées par La Bruyère ¹ n'ont pas l'antiquité qu'il leur attribue : ce ne sont que d'ingénieux pastiches répondant à une fantaisie analogue à celle qu'a eue Courier en faisant revivre dans la vieille langue les amours de Daphnis et de Chloé.

La tentative si originale de Courier n'est pas restée isolée au dix-neuvième siècle. Elle devait être imitée par un de ses plus illustres compatriotes, le Tourangeau Balzac, dans les *Contes drolatiques* ². Balzac rend hommage à notre auteur, qu'il a soin de citer en tête de son « Prologue » parmi les hommes de renom que la Touraine a fournis à la France.

Le qualificatif qu'il ajoute à son nom : « feu Courier de piquante mémoire » témoigne de son admiration pour le mordant pamphlétaire et pour l'écrivain dont la correspondance est hérissée des traits acérés de la satire.

Il a lu de très près les *Pastorales de Longus*, ainsi que le prouveraient quelques expressions qui en sont imitées ³, mais il les a bien dépassées en variété, en puissance, en abondance.

Pour être juste, il faut reconnaître que Balzac jouissait d'une liberté qui était refusée à un traducteur : il n'était pas limité, et pour ainsi dire enchaîné, par un texte ancien à reproduire. Ce sujet grec, ce cadre antique imposait à Courier l'obligation de viser à la sobriété, à la grâce, à l'atticisme, qualités qu'il a su atteindre à un degré éminent, mais qu'il ne faudrait point chercher chez Balzac. Ce dernier choisit ses sujets selon son goût et dans un sens conforme à son inspiration ; peignant les mœurs du moyen âge ou du quinzième siècle, il peut, sans craindre aucun écueil, s'abandonner à sa verve parfois débridée.

Dès le premier abord, l'auteur des *Contes drolatiques* nous dé-

1. Ces deux rondeaux, si l'on en croit le *Menagiana*, seraient l'œuvre d'un certain évêque de Rieux. Sur cette question, voir les œuvres de La Bruyère, édition Servois.

2. Les *Contes drolatiques* forment le tome XIX de l'édition des œuvres complètes de Balzac, chez Calmann Lévy.

3. Courier : I, 243, « ce penser là étoit commencement d'amour ». Balzac, *Le péché véniel*, « le bonhomme voulut chasser des pensées qui estoient principe d'amour ».

payse par son orthographe. Nous avons vu le peintre de *Daphnis et Chloé* évitant avec soin, dans sa façon d'écrire les mots, toutes les étrangetés, toutes les complications de lettres qui auraient pu effaroucher l'œil du lecteur ¹. Balzac, au contraire, se montre curieux des formes archaïques les plus bizarres. Il cherche à s'approprier le style et parfois la manière de Rabelais, ainsi que l'annonce le titre même de l'ouvrage ². Rien d'étonnant si, puisant dans le riche vocabulaire de la langue pantagruélique, il y ramasse tant de termes populaires ³, grossiers le plus souvent, expressifs et comiques toujours.

Mais s'il a beaucoup de mots pittoresques et « drolatiques », en revanche, sa syntaxe offre peu de variété et d'intérêt. Il n'a, pour ainsi dire, rien pris de la syntaxe du xvi^e siècle, soit qu'il ait été incapable de s'en assimiler les tournures, soit qu'il ait craint de rebuter les lecteurs. Nous avons vu avec quelle adresse Courier a fait entrer dans son pastiche des tours qui donnaient à son récit cet air de naïveté qui caractérise pour nous les conteurs du temps de Rabelais et d'Amyot. Au contraire, l'imitation de Balzac se réduit à la recherche du vocabulaire, pour laquelle il fut aidé par une prodigieuse mémoire.

Ecrire une langue hors d'usage, une langue morte par conséquent, avec sa syntaxe, trouver les constructions et l'ordre des mots qui rendaient le mieux les nuances les plus délicates de la pensée, c'était un tour de force devant lequel le père du roman moderne semble avoir reculé, malgré sa puissance de travail. Il lui aurait fallu plus de loisir, des études prolongées plus patiemment, plus de méditation et d'intelligence pénétrante des phénomènes linguistiques.

Moins lettré et moins artiste que Courier, il est beaucoup plus puissant, même si l'on ne se place qu'au point de vue du style. La connaissance du vieux français dont il fait preuve paraît solide, mais il voudrait la faire croire plus étendue encore qu'elle n'est

1. Par exemple, il écrit les orteils au lieu de les arteuilz, taureau et non thoreau, etc.

2. « Les Contes drolatiques colligez ès abbayes de Touraine... pour l'esbattement des pantagruélistes et non aultres ».

3. Il dira par exemple des hallebotteurs de mots, il montrera le bon homme Bruyn « empaletocqué de ses grosses hardes » ; il emploie les verbes fagotter (au figuré), embobeliner, laborer, gallefreter, cupidonner, guallantiser, hallebotter, graphiner, escharbotter, papelarder, sacquebuter, trupher, veiglier (veiller), se desemberluquer l'entendement, s'estomirer, s'esclater de rire, matagraboliser la cervelle, etc.

réellement, et il puise à pleines mains, avec plus d'entrain que de discrétion, dans le riche fonds de la langue rabelaisienne.

A côté des *Contes drolatiques*, la traduction des *Pastorales* peut sembler d'abord un bagage un peu mince. En face de cette verve et de cette abondance de termes ingénieux, imagés, expressifs et savoureux, l'essai de Courier, tout exquis qu'on le juge, pourrait paraître pâle, sinon fade.

Mais l'on s'aperçoit vite qu'on ne saurait comparer deux talents aussi différents sans faire tort à l'un et à l'autre ; et d'ailleurs, si Courier est écrasé de prime abord, par la richesse et la variété du vocabulaire de Balzac, il se relève par la considération de l'art savant qu'il a déployé et des qualités plus attiques que gauloises dont il fait preuve.

VU, LE 14 JUIN 1910.

Le Doyen
de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,

A. CROISSET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
L. LIARD.



APPENDICE

Variantes de A (Édition Didot, 1813).

LES PASTORALES DE LONGUS OU DAPHNIS ET CHLOÉ

Traduction complète d'après le Texte Grec des meilleurs Manuscrits.

A PARIS

chez FIRMIN DIDOT, imprimeur de l'Institut et graveur de
l'imprimerie impériale, rue Jacob, n^o 24.

NOTA. — Pour alléger cet appareil critique de redites fastidieuses, nous en avons éliminé toutes les formes du verbe *sçavoir*, l'adjectif *nud*, certaines notations orthographiques comme *Dionysophanes*, toutes particularités qui se trouvent dans **F** et **B**.

- | | |
|---|---|
| 1. en un bois | 43. et sur la chaleur de midi. |
| 2. je vis ce que j'ai jamais vu de
plus beau dans ma vie. | 44. il la voit |
| 3. d'une histoire. | 44. qui entroit |
| 3. Le bois de soi-même étoit
bien beau | 47. mammelle. |
| 16. le tout particulièrement en-
tendu. | 50. agraffe et près de lui un petit
couteau à manche d'ivoire. |
| 17. ces <i>manque</i> . | 52. si pensa d'abord d'emporter |
| 17. que maintenant je dédie | 55. il prit |
| 19. pourra servir. | 56. elle toute ébahie |
| 20. remettra en mémoire. | 58. comment il l'avoit trouvé,
comment la chèvre le nour-
rissoit et comment. . |
| 21. qui aura autrefois. | 59. Myrtale fut bien d'avis qu'il
ne l'avoit pas dû faire ; et
ainsi tous deux étant d'ac-
cord. |
| 21. et instruira | 61. dirent partout |
| 23. les yeux auront puissance de
regarder. | 66. canton-là |
| 24. Mais dieu veuille qu'en décri-
vant les amours des autres
je n'en sois moi-même tra-
vaillé. | 68. d'une seule pierre |
| 27. car l'eau de la mer flue dedans | 69. nuds |
| 28. Vous diriez à la voir non une
ville mais une isle ornée de
ponts de pierre blanche et
polie. | 76. sébiles à traire. |
| 38. couvert tout pardessus. | 78. En cette caverne des Nym-
phes... après qu'étoit saoul
de téter. <i>Comme F</i> . |
| | 88. et avec elle aussi, on avoit
mis our marques à la pou- |

- voir un jour connoître une
coiffe de rézeau d'or.
95. pût-il
101. bergère devint incontinent
mère par affection et tant
mit de sollicitude à élever
la petite créature. *Comme F.*
117. vision à ces pasteurs
117. à venir *manque*
121. avoient nourris
122. et leur avoient fait apprendre
123. toutefois ils délibèrent d'obéir
135. bergers ; elle parce qu'elle se
sentoit...
136. et lui parce qu'il se souvenoit
144. resonner
144. Toutes choses ainsi
145. eux dans cette tendre jeunesse,
156. couppus.
170. proie
175. par dessus
186. et se heurtèrent si rudement
207. par même moyen
209. pour sa récompense *manque*
209. et convinrent entre eux, *le
reste comme F.*
214. regardèrent s'il n'étoit point
quelque part blessé de sa
chute.
217. Si résolut de s'aller laver
218. s'aperçussent
228. se toucha elle même
248. et malgré elle
275. ce que c'étoit.
282. ou par ruses.
296. moins *manque*.
321. noir
329. longtemps.
334. voye
339. alors *manque*
340. ses cheveux, parce qu'ils
étoient, etc. *comme F.*
341. que d'alors il commençoit
352. que me fera le baiser
354. et toutefois son baiser etc.,
comme F.
354. J'ai baisé bien souvent de mes
petits chevreaux
356. et ce petit veau de Dorcon
qu'il lui a donné ;
357. toute autre chose
359. desire
370. Mais Dorcon, le bouvier
amoureux de Chloé, pre-
nant le temps...
372. et le connoissant déjà.
372. lui même Dryas.
379. plants de pommiers
381. qui seroit prêt à sevrer ; telle-
ment que Dryas touché
394. Il prit
396. et l'étendit sur son dos.
417. et tirent
419. appercevant
426. apaisé
433. et le renvoyèrent
438. D'autre côté Daphnis et
Chloé... jusqu'au bord de la
mer ; *comme F.*
446. et retrouvées à bien grande
peine.
449. mais dès que le jour fut revenu,
ils recommencèrent à être
passionnés comme devant.
Ils avoient de la joie à se
revoir, grande peine à se
quitter ; ils
462. pommes amoureuses se lais-
soient d'elles-mêmes tom-
ber à terre, et que le soleil
prenant plaisir à voir de
belles personnes nues, fai-
soit chacun dépouiller.
465. à poursuivre les poissons
495. ils étoient après
497. de garde.
498. appercevant
498. pour regarder à son aise par-
tout et son saoul, comme
celui qui n'avoit lors honte
de personne, et disoit.
501. Je n'ose la baiser toutefois ;
car son baiser...
514. volletant
516. se prit à chanter
530. donnoit de coups de houlette,
534. près de là un jeune garçon etc.
comme F.
538. qu'il attira à lui six des...
comme F.
541. plutôt que retourner
552. comme force vin, force grain,
force miel en rayons.
553. et même emmener.
553. du troupeau de Dorcon.
558. Les corsaires voyant
565. guères
576. m'ont haché
583. tant de bouviers et bergers
586. aye

614. trajet ou passage
 618. il se jeta dans ses bras, puis
 lui demanda
 642. Daphnis et Chloé
 643. apperçurent

LIVRE SECOND

2. raccoutroient
 5. égrappés
 7. à tirer et entonner le vin la
 nuit
 9. prêtoient aussi
 12. leur portoit
 25. d'autre côté
 26. et sautoient après elle, etc.,
 comme F.
 28. pour être gardés par une telle
 bergère
 47. ensemble *manque*.
 48. ils luttoient
 51. cappe.
 51. à son col un bissac, etc.
 52 se prit à leur dire : C'est moi
 le bonhomme Philétas,
 enfants, qui ai chanté jadis
 maintes chansons à ces
 Nymphes, maintefois ai
 joué de la flûte à ce Dieu
 Pan que voici, grand trou-
 peau...
 58. J'ai un beau jardin que j'ai
 moi-même planté, foui, affié,
 accoutré, etc., *comme F.*
 79. bien de la peine à courir
 après de petits chevreux
 de lait.
 97. gaye
 106. proye.
 107. vite.
 108. aye
 136. ce que c'étoit
 139. il a des ailes.
 167. eux-mêmes
 170. clorre.
 173. amour ; nous nous entraî-
 mions l'un l'autre,
 196. eux-mêmes.
 198. accollés.
 209. s'entre-accollèrent
 233. abrits.
 236. cy et là
 240. bien avant.
 243. quelquefois ils tendoient.
 254. presser la vendange.
 264. verd.
 271. verd.
 275. apperçus.
 277. delà autour.
 279. rafraîchissant
 282. outre-mesure
 290. verds
 291. très-bien
 324. quelqu'osier.
 361. quand et quand.
 369. l'hyver.
 373. du vin
 382. vitesse.
 382. asyle.
 386. villenies
 396. plus *manque*
 399. foûteau
 400. de s'asseoir.
 412. en la ville
 421. En disant ces paroles, etc. —
 les trois Nymphes lui appa-
 rurent. *Comme F.*
 424. semblables en tout aux images
 qui étoient dans la caverne.
 426. puis la plus âgée se prit à lui
 dire en le reconfortant.
 428. Nous avons eu pitié d'elle
 quand elle venoit.
 429. en cette caverne.
 437. lui même
 458. prières
 462. rafraichir
 476. il y avoit
 514. quand *et elle*
 515. et remets à terre la bergère
 Chloé avec
 519. s'éveille
 533. se réjouir.
 544. très-grand.
 546. remène
 547. du haut d'un rocher.
 548. s'écrie à haute voix : O Nym-
 phes ! o gentil Pan !
 551. mêmes
 556. quand et quand.
 584. branchage
 590. dieu pastoral.
 590. Ils n'oublièrent pas non plus.
 591. et firent
 597. quand et lui
 598. cheveux blonds, couleur ver-
 meille
 600. apperçurent.
 640. si jolie chanson.

- 660. gaye
- 663. et tantôt porté.
- 691. complottèrent.
- 696. s'entr'embrassèrent.
- 715. fidelle.

LIVRE TROISIÈME

- 48. bien aises.
- 52. comment ils se baisoient,
comment ils s'embrassoient,
comment ils buvoient et
mangeoient ensemble, toute
nuit soupiroient
- 58. appercevant.
- 64. quand et quand.
- 65. de soi même.
- 83. fouace.
- 95. il ne sortoit.
- 105. Je veux voir Chloé. » Et qui
seroit... pour voir leur
fille ? *Comme F.*
- 107. occasions-là où il n'y eut tou-
jours quelque soupçon.
- 108. Il vaut donc mieux, disoit-il.
- 108. Je reverrai Chloé au prin-
temps. Les Dieux, comme
je crois, ne veulent pas que
je la voye l'hyver.
- 146. de pain et chair *manque*.
- 146. toutefois restant encore assis
- 167. tandis que Napé s'occupoit à
cuire le pain.
- 173. C'est à cause de toi que je
tue.
- 180. mocques.
- 188. très-bien
- 190. l'hyver.
- 193. l'hyver
- 202. quand et quand.
- 204. éclore
- 228. l'hyver
- 235. appaise
- 237. faire de plus
- 238. béliers.
- 248. à terre avec toi et encore
toute nue
- 249. Ces femelles... poil; *comme F*
- 256. bélins
- 257. guères
- 259. avec lui
- 271. apperçue
- 274. quand et quand
- 288. et ainsi ne ravira
- 289. cependant gardera
- 300. boucquins
- 303. apprentif
- 307. Si se mit... — faire à Chloé,
comme F.
- 310. et malaisé secret . . un che-
vreau, *comme F.*
- 332. voye.
- 339. l'acte d'un ennemi.
- 350. puis tira de sa panetière un
peu de gâteau qu'elle lui
donna à manger et le mor-
ceau qu'il mordoit, elle le
lui prenoit de la bouche, et
le mangeoit elle, etc. *Com-
me C.*
- 360. ceux-cy
- 378. vite.
- 380. résonnement
- 389. sortes de Nymphes, toutes
belles, toutes sçavantes en
l'art de chanter; les unes
sont Nymphes des bois, les
autres des prés ou des
eaux, et fille
- 400. dépit
- 402. loups et chiens
- 404. qui les reçut
- 405. et retint.
- 406. elle imite.... représentant
comme faisoit la pucelle de
son vivant les dieux, les
hommes, les bêtes... encore
d'en jouir. *Comme F.*
- 409. mais cherchant où est celui-
là qui se cache
- 418. passetemps.
- 475. quand et lui
- 477. les faire propriétaires
- 478. tenoient de leur maître
- 483. plustôt
- 549. quand et quand
- 560. vanné
- 565. plustôt
- 573. le prioient.
- 574. néanmoins.
- 604. quand et elle
- 610. reconforta.
- 612. que jamais Chloé.
- 617. et l'aidoit.
- 618. Il tiroit les brebis dedans les
sébiles.
- 624. neffles
- 624. de coin.
- 641. et bel arbre.

LIVRE QUATRIÈME

14. quarré alongé.
 30. produites.
 31. lys.
 43. Sémélé.
 45. partout.
 46. gaiment.
 60. de si long-temps
 63. accrû
 66. Néanmoins afin que
 66. eût tant plus d'affection
 69. les en ramenant.
 72. force sébiles
 96. fort aise et baisa
 96. promettant dire
 113. à Lamon.
 118. à hacher
 119. si pensa.... dans les fleurs ,
 comme F.
 120 Il attendit donc... l'eût ap-
 perçu. *Comme F*
 124. Lamon le lendemain... car-
 reaux de fleurs. *Comme F.*
 126. villenée
 131. mais vaines, etc. *manque*
 dans A.
 153. quand et quand
 154. pensand. « sic »
 172. rasé déjà.
 173. Lamon, Myrtale et Daphnis....
 pauvre vieillard, *comme F.*
 177. inconvénient et quand et
 quand lui contèrent.
 177. et entrant
 177. promit qu'il les excuseroit
 envers son père et en pren-
 droit
 179. tout rompu.
 179. arraché ce qui étoit le plus
 beau dans le jardin.
 184. des moissines de raisin, des
 pommes tenant encore aux
 branches
 186. vin odoriférant
 193. s'enyvver.
 215. coqs non plus.
 217. corps pour tâcher à le forcer.
 218. le repoussant
 219. yvre
 219. tenoit-il sur ses pieds.
 220. le laissa là
 225. ains cherchoit.
 245. se cacher dans le bois.
246. poil, en écharpe à son côté
 une panetière toute neuve.
 268. se prirent
 270. et aigu
 272. se vinrent
 273. Valets
 284. enflammoit encore davantage,
 croyant ne pouvoir plus
 304. de bon naturel
 309. le reconforter
 311. ce fils Lamon.
 327. yvoire
 334. plustôt
 337. mots ne se put empêcher de
 rire
 338. l'occasion
 341. yvrogne
 344. plustôt
 348. mais, par les Dieux... fortune
 de Daphnis, *comme F.*
 352. quand et lui
 361. leur promit
 362. Adonc Lamon, étant jà
 365. de telle sorte
 366. et je te jure par les Nymphes
 et par le Dieu Pan.
 367. pas d'un mot
 369. avoient sans doute
 370. de pere.
 374. quand et quand
 378. Astyle ; ce sera
 378. qu'il soit livré veut avoir
 comme F.
 389. controuvé ceci.
 390. Et comment
 391. pas tout visible
 393. qu'il n'étoit pas besoin d'y
 songer davantage et qu'il
 falloit voir.
 398. apperçut
 399. yvoire
 407. de la grande joye
 409. vîtement
 411. cuidant que ce fût
 412. jeta... et se mit
 416. n'aye
 425. longtemps
 434. en maillot
 435. bijoux
 436. plustôt
 436. reconnoître
 442. Et toi, Astyle, qu'il ne te
 fâche...
 444. mes enfants *manque*
 444. vous aurez de quoi

445. aux rois mêmes
 445. de grandes terres... de la fortune *comme F.*
 448. cette terre cy, avec Lamon et Myrtale.
 451. Vous m'en faites souvenir.
 452. dit-il *manque.*
 453. et moi je suis ici assis
 454. étant devenu
 460. Cependant le bruit etc... *comme F.*
 463. réjouir
 467. de petits cochons, etc. *comme F.*
 469. Alors Daphnis
 469. meubles de berger etc. *comme F.*
 471. les sebiles
 472. qu'il avoit faites lui-même
 472. Mais, tant il en coûte, *comme F.*
 478. boucquins
 479. il but
 482. Or pendant... *comme F.*
 483. à Chloé. Elle étoit seulette, *comme F.*
 487. il n'a point désiré...
 488. des servantes
 488. même *manque*
 509. il *prit.*
 513. ôta entre les
 517. vitesse.
 521. ploroit
 522. le priant au surplus etc. *comme F.*
 525. et la tenant entre ses bras, fut facile
 526. et fit ses excuses envers elle.
 529. et qu'il ne découvriroit
 534. avec Dionysophanes.
 534. dedans son verger.
 536. Nécessité me contraînt.
 537. un pareil secret que celui de Lamon lequel je n'ai encore dit à personne.
 539. et l'une de mes brebis
 540. Nymphes, où elle avoit été exposée et là où je l'ai moi-même trouvée et depuis nourrie et élevée jusques ici.
 541. Sa beauté témoigne assez qu'elle n'est point ma fille... à ma femme, *comme F.*
 542. les enseignes de reconnaissance que je trouvai avec elle lesquelles sont plus riches.
 544. pasteur.
 544. et cherchez... être femme de Daphnis *comme F.*
 548. pour plorer.
 551. encores il eut
 567. de doute.
 568. à la table
 580. prières
 585. et donner à Dryas
 589. l'hyver
 598. non-seulement
 604. aux Dieux
 605. Y eut
 613. débendant
 616. et quand on seroit au dessert qu'il fit apporter sur la table.
 619. d'Hyménée
 623. et envoya quand et quand
 625. venue, que le banquet. ... de Mercure, *comme F.*
 626. et lors
 630. apperçut
 650. les Dieux
 662. Amour
 676. de rechef
 681. là où.
 683. Lycaenion
 706. d'Amour.
 707. sous un pin.
 710. jusques en
 717. clorre



CORRECTIONS

A FAIRE AU TEXTE DE L'ÉDITION CRITIQUE

page 22,	ligne 329,	lire	avait	au lieu de	avait
— 24,	— 372,	—	déjà	—	déjà
— 40,	— 208,	—	s'entre-baisèrent	—	s'entre baisèrent
— 51,	— 563,	—	part	—	par
— 60,	— 121,	—	déjà	—	déjà
— 62,	— 171,	—	s'entre-baisant	—	s'entre baisant
— 62,	— 179,	—	déjà	—	déjà
— 68,	— 355,	—	s'entre-baiser	—	s'entrebaiser
— 101,	— 717,	—	s'entre-baisèrent	—	s'entre baisèrent

~~~~~



# TABLE DES MATIÈRES

---

|                       |   |
|-----------------------|---|
| INTRODUCTION. . . . . | 7 |
|-----------------------|---|

## LES PASTORALES DE LONGUS

|                           |    |
|---------------------------|----|
| LIVRE PREMIER . . . . .   | 11 |
| LIVRE SECOND . . . . .    | 34 |
| LIVRE TROISIÈME . . . . . | 57 |
| LIVRE QUATRIÈME . . . . . | 77 |

## ESSAI SUR LA FORMATION DE LA LANGUE ET DU STYLE DE PAUL-LOUIS COURIER DANS SA TRADUCTION DES *Pastorales de Longus*.

|                                                                                              |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| AVANT-PROPOS . . . . .                                                                       | 103 |
| CHAPITRE I. Orthographe. Choix des archaïsmes . . . . .                                      | 107 |
| CHAPITRE II. Grammaire. . . . .                                                              | 116 |
| CHAPITRE III. La langue et le style. . . . .                                                 | 140 |
| CHAPITRE IV. Le style vieilli et ses emplois. Précurseurs et imitateurs de Courier . . . . . | 155 |
| Appendice. Variantes de A. Edition de Didot, 1813 . . . . .                                  | 165 |
| Corrections à faire au texte de l'édition critique. . . . .                                  | 171 |









